HISTOIRE

DE L'ORIGINE

DE LA MÉDECINE.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DE LA MÉDECINE,

Par M. COAKLEY LETTSOM, M. D.,
Membre du Collége Royal de Médecine & des Sociétés Royale & des Antiquaires;

TRADUITE DE L'ANGLOIS

*PAR M. H***.*

Diligentes homines notaſſe, quæ plerumque meliùs reſponderent; deindè ægrotantibus ea præcipere cæpiſſe: ſic Medicinam ortam: ſubindè aliorum ſalute, aliorum interitu, pernicioſa diſcernentem à ſalutaribus. (Celſ. Préf. l. 1. p. 10).

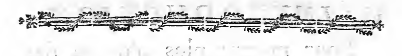


A LONDRES, & ſe trouve à PARIS,

Rue des Cordiers, N°. 4;

Et chez { La Ve HÉRISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la croix d'or; THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

1787.



INTRODUCTION.

LA Médecine eſt, en général, ſi étroitement liée avec les arts & les ſciences, que l'hiſtoire de ſon origine & de ſes progrès, doit néceſſairement renfermer les progrès ſucceſſifs de l'homme dans la connoiſſance des beaux arts. En ſuivant & en fixant cette gradation, on doit néceſſairement parler de ces génies heureux qui, par leurs découvertes, ſont devenus les bienfaiteurs de l'humanité. Dès-lors, toutes les recherches qui ont contribué à étendre les connoiſſances de la Médecine, deviennent une partie eſſentielle de ſon hiſtoire.

Pour mettre plus d'ordre dans l'extrême variété d'objets qu'un plan de cette eſpèce doit renfermer, il eſt indiſpenſable de le diviſer en périodes qui forment des époques certaines dans la Médecine. Elles auront aſſez communément rapport à quelques circonſtances importantes de l'hiſtoire générale du monde. Chacune d'elles formera quatre diviſions.

De la Médecine en général.

Hiſtoire des découvertes en médecine.

Hiſtoire des ſavans auxquels la Médecine eſt redevable.

Hiſtoire des arts & des ſciences en général.

Première Période.

La première période commence à la création & finit à la guerre de Troie, 1184 ans avant J. C. : nous la nommerons *Médecine naturelle & fabuleuse.*

Seconde Période.

La seconde période commence à la guerre de Troie, & finit à celle du Péloponèse, au tems d'Hyppocrate, environ 400 ans avant J. C., & 50 ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. Celle-ci doit avoir pour titre l'*empirisme.*

Troisième Période.

D'Hyppocrate à la destruction de Carthage, au tems de Sérapion,

146 ans avant l'ère chrétienne. C'eſt le règne du *dogmatiſme.*

Quatrième Période.

De Sérapion à la naiſſance de J. C., environ du tems de Thémiſon, ſous le règne d'Auguſte, c'eſt le règne de l'*empiriſme de pratique.*

Cinquième Période.

De Thémiſon juſqu'au tems de Gallien, médecin & philoſophe péripatéticien, qui fleurit ſous l'empereur Marc-Aurèle, environ 160 ans après la naiſſance de J. C., Thémiſon fonda la *Théorie-pratique.*

Sixième Période.

De Gallien juſqu'à Paracelſe, contemporain de l'empereur Charles-

Quint : période que l'on peut distinguer par *dogmatisme péripatéticien.*

Septième Période.

De Paracelse à Harvey, qui vécut sous le règne de Charles Ier, vers le milieu du 17e siècle. Il découvrit la circulation du sang (*a*); *dogmatisme chymique.*

Huitième Période.

De Harvey à Boërhaave, qui fleurit dans le commencement du 18e siècle ; le *dogmatisme méchanique.*

Neuvième Période.

De Boërhaave, créateur d'un nouveau systême qui renferme tous

(*a*) Voyez Servet.

les autres, jusqu'à ce jour; le *dogmatisme général.*

Comme les opinions des hommes sont aussi peu uniformes que leurs constitutions physiques, on ne peut supposer que chacun de ces systêmes ait universellement prévalu dans aucun tems. Il suffira de faire connoître le tems où chacun d'eux s'est établi, & les avantages qu'en a retiré l'art de guérir.

J'ai cru, par cette raison, devoir faire usage de tous les secours que fournit l'histoire moderne sur l'état des nations grossières qui ont succédé aux anciens. Les progrès de l'esprit humain, depuis l'état d'ignorance jusqu'à celui des lumières, ont eu, chez toutes les nations, une ressemblance remarquable, quoique

souvent accélérés par des circonstances différentes.

Divers usages de l'antiquité, qu'on a peine à concevoir lorsqu'on les considère d'une manière isolée, cessent de paroître bizarres lorsqu'on les compare à ceux de quelques peuples grossiers nouvellement découverts. Cette analogie frappante m'a fait naître l'espoir & facilité les moyens de donner l'Histoire de la Médecine avec un degré de précision & de certitude dont elle ne sembloit peut-être pas susceptible.

De *la Médecine naturelle & fabuleuse, qui commence à la création du monde & finit à la guerre de Troie.*

Un savant écrivain (*a*) commence

(*a*) Le Clerc Hist. de la Méd.

ſon hiſtoire de la Médecine au déluge, croyant que les arts & les ſciences ont dû périr avec le genre humain. Cette hypothèſe paroît plus naturelle que celle d'un auteur moderne, qui entre ſi minutieuſement dans les détails de la Médecine avant le déluge, qu'il donne une liſte des médecins qui exiſtoient alors. Sans avoir égard à aucune de ces opinions, j'ai ſuppoſé que la Médecine a exiſté dans tous les tems, par des raiſons que j'expliquerai par la ſuite.

Les hommes, avant le déluge, avoient fait quelques progrès dans les ſciences : la conſtruction de l'arche en eſt une preuve non équivoque, de même que l'emploi des métaux, l'aſſociation de quelques

animaux aux travaux de l'homme, &c. tout annonce qu'on étoit dès-lors parvenu à un certain degré de civilisation.

Noé & sa famille ont donc conservé quelques-unes des connoissances antérieures au déluge. La conduite que ce patriarche tient immédiatement après la retraite des eaux, annonce un esprit très-éclairé; il donne à ses enfants les instructions les plus utiles; il plante la vigne au bas du mont *Ararat* (1), Baris ou Liban, où il réside pendant un tems assez long. L'écriture ne dit point que Noé ait jamais quitté ce lieu, ni qu'aucuns de ses enfants s'en soit éloigné jusqu'à la transmigration générale.

J'ai fini la première période à la

guerre de Troie, non seulement à cause de l'ordre que cela conserve dans l'histoire, mais aussi par rapport à l'état de la Médecine dans ces tems; ce qui admet une division vraiment particulière, & peut-être appellée *Médecine fabuleuse & naturelle*, ainsi que je l'ai déja observé.

Il ne nous reste aucune notion sur l'état de la Médecine depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse, ce qui renferme un espace de 753 ans; mais l'état florissant où nous la voyons peu de tems après cette guerre, nous porte à croire qu'elle avoit fait des progrès rapides pendant cet intervalle, dans les temples d'Esculape, sur-tout à Cos, à Gnide & à Rhodes. Ce fut à Cos

que naquit Hyppocrate : les annales de cette ville font croire qu'il avoit beaucoup profité des connoiſſances de ceux qui l'avoient précédé. Mais les écrivains contemporains de ce père de la Médecine, & ceux qui ont vécu peu de tems après lui, gardent là-deſſus le plus profond ſilence. Au ſurplus, les grandes connoiſſances contenues dans les livres qui lui ſont attribués, fort ſupérieures à ce qui eſt répandu dans Homère, motivent notre ſeconde diviſion de la guerre de Troie à celle du Péloponèſe.

Pluſieurs découvertes, devenues très-familières dans le cours de la ſeconde période, paroiſſent avoir été inconnues pendant la première : ſur-tout celle de la ſaignée. On diſ-

ſéquoit alors les animaux pour étendre les connoiſſances de l'Anatomie; ce qui ne ſe pratiquoit point avant la guerre de Troie : on n'avoit pas adopté généralement l'art de la Médecine par les voies internes. D'autres arts étoient dans un pareil état d'ignorance; par exemple, l'économie domeſtique. On ſavoit, il eſt vrai, apprivoiſer les animaux : on en avoit dompté l'eſpèce la plus noble qu'on atteloit aux chars; car il n'y avoit point de cavalerie à la guerre de Troie, & l'on ignoroit l'art de ferrer les chevaux (2).

Une autre circonſtance nous a encore plus fortement engagé à établir ces deux périodes. Environ deux cents ans avant Hyppocrate (3), Thalès (4) & Pythagore (5) appor-

tèrent la Philoſophie en Grèce. Le premier étudia la nature des animaux par le ſecours de l'Anatomie; Le ſecond fit ſervir la Philoſophie à l'étude de la Médecine, & introduiſit une eſpèce de raiſonnement dans cette ſcience purement pratique juſqu'alors. Hyppocrate profita de ce double eſſai, & fonda le *dogmatiſme.*

NOTES

DE L'INTRODUCTION.

(1) LE mont Ararat, Baris ou Liban : (voyez l'analyſe de Briant ſur ſa ſituation, vol. 3. p. 20). Tournefort qui a viſité le mont Ararat, fait une deſcription de cette vallée comme de la plus belle qui ſoit en Perſe. Les peuples qui l'habitent, croient que leurs vignes ſont de la même eſpèce que celle que Noë a plantée. En général elles produiſent d'excellent vin : (voy. dans le levant, vol. 3. p. 178.)

(2) *On ignoroit l'art de ferrer les chevaux* : (Voyez *l'Archaéologie*, v. 3. p. 35, par C. Roger Eq., & les observations de M. Pegge, p. 39.) Ce dernier observe qu'il y avoit peu de chevaux chez les Hébreux avant Salomon, & qu'il n'y avoit point de cavalerie dans leurs armées (Diction. de Calmet, art. cheval) : ceux qu'ils avoient vinrent d'Egypte (Deut. 17. 16). Dans ce sol gras & nullement pierreux ; il étoit peu nécessaire de ferrer les chevaux.

Les Canaanites & les Syriens atteloient aussi des chevaux à leurs chars (Deu. 20. 1. Josh. 55. 6. 17. 16. 2. Sam. VIII. 4.) Il est à croire que les Canaanites ne ferroient pas leurs chevaux. (Jug. v. 22.) « Alors les chevaux en se cabrant se brisèrent la » corne des pieds, sur-tout les chevaux les plus fou- » gueux ». Si les chevaux avoient été ferrés en fer ou en cuivre, ils n'auroient pu se briser la corne des pieds en se cabrant. (Polyd. Virg. 15. c. 12. Stewech & Veget. p. 132.)

(3) Hyppocrate mourut 361 ans avant J. C., âgé de 99 ans. Il fleurit du tems de Periclès, de Socrate, de Démocrite & de Themidide : Période fameuse par la seconde peste d'Athènes, tems où il étoit permis à un homme d'épouser deux femmes. Socrate fut un de ceux qui profitèrent de ce privilège.

(4) Thalès mourut 548 ans avant l'Ere chrétienne, âgé de 96 ans. Il fut célèbre lorsque Solon étoit législateur d'Athènes : Période fameuse par le succès de Nabucodonosor contre Jérusalem & Tyr, 587 ans, & 572 ans avant J. C.

(5) Pythagore mourut 597 ans avant l'Ere chrétienne. Il fleurit environ 538 ans avant J. C. : Période fameuſe par la priſe de Babylone, par Cyrus qui détruiſit cet empire.

ERRATA.

Pag. 21, lign. 11; vaiſſeau ombilical, *liſez* cordon ombilical;
Pag. 97, lign. 13; on le viſite, *liſez* on viſite le mari.
Pag. 103, lign. 13; Δοχαιοι διφφοι. *liſez* Λοχαιοι διφροι.
Pag. 124, lign. 14; marimus deus, *liſez* marinus deus.
Pag. 124, lign. 29; Πδαλκλιειω, *liſez* Πρυτανεια.
Pag. 129; lign. 2, Ptolémée Lagus, *liſez* Ptolomée Lagus;

HISTOIRE



HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DE LA MÉDECINE.



DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL.

L'HOMME, le plus noble des ouvrages du Créateur, eſt naturellement doué de facultés propres à lui faire acquérir les connoiſſances les plus étendues, & à lui faire atteindre le plus haut degré de perfection. On le voit cependant n'y arriver qu'à pas lents, & par des gradations preſque imperceptibles, depuis l'enfance des connoiſſances juſqu'à cet état de philoſophie, qui le rend non ſeulement ſuſceptible d'idées & de jouiſſances les plus variées, mais auſſi capa-

ble de les faire partager aux autres : cette communication d'intérêts réciproques, en créant une confiance mutuelle, établit parmi les nations un accord ſolide & permanent.

Tant que le cours de la nature eſt uniforme & tranquille, les hommes jouiſſent de ſes faveurs ſans en rechercher la cauſe : mais, ce cours ſemble-t-il ſe déranger, cette mutation apparente les éveille & les étonne. Survient-il quelque événement auquel ils ne ſoient point accoutumés, ils recherchent ce qui peut y donner lieu avec une violente curioſité. L'intelligence humaine n'étant pas capable de le trouver tout-à-coup, l'imagination, faculté de l'eſprit plus vive & plus empreſſée, décide ſans héſiter : elle attribue les événements extraordinaires à l'influence d'êtres inviſibles, & ſuppoſe que les maladies & les autres phénomènes de la nature (1) ſont les effets de leur colère. De-là il étoit naturel d'avoir recours aux dieux & à leurs miniſtres, ſuivant l'obſervation de Celſe : « *MORBOS verò ad iram deorum immortalium relatos, & ab iiſdem opem poſci ſolitam* (2) ».

Tant que les hommes conservèrent de pareilles opinions, la Médecine dut être très-respectée, sur-tout lorsque les moyens qu'on employoit pour recouvrer la santé réussissoient. Les Egyptiens & les autres nations orientales qui, les premiers, cultivèrent les sciences, eurent pour la Médecine la même vénération religieuse. Les anciens Grecs, qui étoient moins civilisés & moins avancés dans la connoissance des arts que les Troyens (3), ne parlèrent de même jamais de leurs professeurs de médecine qu'avec le plus grand respect. L'expédition des Argonautes ne fut point entreprise sans l'aide d'un Médecin ; ce fut Esculape, surnommé *le divin*, & l'un des premiers élèves du Centaure Chiron. L'histoire de Machaon, son fils, annonce un esprit orné des qualités les plus sociales : lorsqu'il fut blessé par Paris, au siège de Troie, toute l'armée parut s'intéresser à sa guérison. Achille même, pendant que Machaon est éloigné de l'armée, envoie Patrocle s'informer des blessures du fils du dieu de la Médecine (*a*). Machaon

(*a*) Iliade, L. 11.

eſt même confié ſpécialement à la garde du ſage Neſtor, ſur la demande d'Idoménée, à qui Homère fait dire très-judicieuſement : « Qu'un ſage Médecin, habile à guérir nos » bleſſures, eſt plus utile au bien public » qu'une armée (*a*) ».

Podalire, frère de Machaon, revenant de la guerre de Troie, fut jetté par la tempête ſur les côtes de Carie. Le roi Damete, apprenant qu'il étoit Médecin, l'envoya chercher pour ſecourir ſa fille qui étoit tombée du haut d'une maiſon ; l'hiſtoire rapporte qu'il la guérit en la ſaignant aux deux bras (*b*) : le roi, en reconnaiſſance de ce ſervice, lui donna la princeſſe en mariage avec la Cherſonèſe.

La fable nous dit que les filles de Proétus, roi d'Argos, ſe croyoient métamorphoſées en vaches (*c*) ; ce que l'on attribuoit à la colère de Bacchus ou de Junon (*d*). Melampe, prince qui menoit une vie paſto-

(*a*) Iliad. L. 11.

(*b*) Stephan. in voce συρνα p. 625.

(*c*) Virg. Eclog. 6. v. 48.

(*d*) Appol. L. 2. p. 68.

rale, remarqua que, lorſque les chèvres mangeoient de l'hellébore, elles étoient violemment purgées ; d'où lui vint l'idée de la purgation. Il envoya le lait de ſes chèvres aux filles de Proétus, ou, comme quelques-uns le rapportent, leur fit adminiſtrer l'hellébore ſeul, à quoi il ajouta quelques remèdes ſuperſtitieux (*a*). Il réuſſit à les guérir, & demanda pour récompenſe un tiers du royaume d'Argos pour lui, & un autre tiers pour ſon frère Byas (*b*).

Quoique l'hiſtoire de Podalire ſoit fabuleuſe, ainſi que celle de Mélampe, l'uſage de la ſaignée étant poſtérieure à la guerre de Troie (4), la ſuppoſition même eſt une preuve de l'eſtime que les Anciens avoient pour la Médecine, puiſqu'on y voit un Royaume être le prix d'une guériſon.

En vérité, lorſque nous réfléchiſſons au grand nombre de victimes que l'art de la Médecine a racheté de la mort ; lorſque nous conſidérons que le bonheur & la vie

(*a*) *Ibid.* L. 2. p. 69. Mét. d'Ovide, L. 15. v. 325.

(*b*) Hér. L. 9. n. 33. Ap. L. 2. p. 69. Diod. L. 4. p. 313.

même des hommes font confiés à ceux qui l'exercent, pouvons-nous nous former une idée d'un état plus noble & plus recommandable (5)? « *Neque enim ullâ aliâ re homines » propiùs ad deos accedunt, quàm salutem » hominibus dando* », a dit Ciceron « : Rien » ne rapproche plus l'homme de la divinité » que de donner la fanté aux hommes ».

§. I.

De la Pratique de la Médecine.

Dans la fimplicité des premiers tems, l'homme n'étoit ni accablé de travail, ni énervé par le luxe, ni troublé par le chagrin : on peut fuppofer que fa vie étoit alors prefque exempte de fouffrances & de maladies jufqu'à ce qu'il fût parvenu à une extrême vieilleffe, où la nature fe trouve infenfiblement épuifée. Mais, dans quelque état que l'homme foit placé, il eft fait pour fouffrir ; &, dès que les maladies & la douleur fe font emparées du corps, l'intérêt de fa propre confervation, fentiment fi naturel à l'homme, a

forcé l'esprit à rechercher des moyens de soulagement. Le hasard, l'expérience & ses propres opérations les lui ont procurés (*a*).

Quelques maladies se guérissent naturellement; beaucoup ont des symptômes qui indiquent les remèdes; d'autres, d'une nature plus cachée, ont dû porter les hommes à rechercher les moyens capables de les en préserver. Telle fut probablement l'origine de la Médecine, lorsqu'elle étoit exercée par tout le monde indistinctement (*b*), & avant qu'on l'eût divisée en différentes classes (*c*). Les expériences que chacun faisoit, étoient communiquées à d'autres personnes qui devoient s'occuper des mêmes maladies, & ces connoissances passoient des pères aux enfants (*d*). Les Babyloniens, les Egyptiens & quelques autres nations qui adoptèrent cet usage, exposoient leurs malades dans les places publiques; &, s'il passoit quelqu'un qui eût été attaqué

(*a*) Histoire générale des Voy. t. 9. p. 264. Incas. t. 2. p. 35 & 47.

(*b*) Plin. L. 9. Mœurs des Sauv. t. 2. p. 364.

(*c*) Hérod. L. 2. p. 84.

(*d*) Diod. L. 1. p. 3. Garcill. hist. des Incas. t. 2. p. 48 & 49.

& guéri des mêmes indiſpoſitions, il en rendoit compte & y joignoit ſes conſeils : perſonne, par cette raiſon, ne paſſoit près du malade ſans s'informer de ſa maladie (6).

Dans ces tems d'ignorance, les peuples qui étudioient la Médecine avec plus de ſuccès qu'aucune autre nation (*a*), n'avoient d'autres manières de ſe rappeller les événements, que par des caractères hiéroglyphiques, dont tout le monde n'avoit point l'intelligence : mais, depuis l'invention de l'écriture alphabétique, ceux qui avoient été attaqués de quelques maladies, indiquoient par écrit les remèdes qu'ils avoient employés avec ſuccès. Ces mémoires étoient placés dans les temples pour l'inſtruction du public ; chacun avoit la liberté de les lire, & de choiſir la recette qu'il croyoit la plus propre à ſa maladie, ou de ſe compoſer même un remède particulier (*b*). Le nombre de ces remèdes ayant beaucoup augmenté, il fut néceſſaire

(*a*) Odyſ. L. 4. v. 231. Hiſac. p. 329. Woodward, ſur la ſageſſe des anciens Egyptiens, publiée dans l'Archaéologie de la Société des Antiquaires, v. 4. p. 212.

(*b*) Plin. L. 29. ch. 2. p. 493. Pauſ. Strab.

de les ranger par ordre ; de-là les prêtres & les prêtresses qui sacrifioient dans ces temples, acquirent une plus grande connoissance dans la Médecine : c'étoit à eux qu'on avoit recours dans les circonstances critiques (*a*).

Toutes les fois que l'homme, dans cet état d'ignorance, se trouve dans une circonstance assez critique pour que l'esprit, sentant sa propre foiblesse, n'ait d'autres ressources que dans la protection d'une puissance supérieure, il est très-porté à attribuer les événements de la nature à des causes surnaturelles. Peu accoutumé à des recherches exactes, il rapporte facilement à des causes extraordinaires tout ce qui passe les bornes de sa sagacité ; ce qui, en relâchant les facultés de l'esprit, a empêché les progrès dans les sciences.

Mais les plus grands obstacles aux progrès de la Médecine, en Egypte, venoient de ce que les loix prescrivoient l'administration des remèdes. Les mémoires que l'on avoit accu-

(*b*) Galen. de Subf. Emp. Philos. in vitâ Apoll. Tacit.

mulés dans les temples, étoient écrits dans les livres sacrés (7). Il n'étoit pas permis aux Médecins de changer de route ; s'ils suivoient l'usage prescrit, ils n'étoient point responsables des événements ; mais, s'ils s'en éloignoient & que le malade mourût, ils étoient eux-mêmes punis de mort (*a*). La pratique & la théorie étant établies sur de pareils fondements, il ne pouvoit y avoir aucune émulation ; la mémoire leur devenoit plus utile que le génie.

L'état de Médecin étant si facile & si bien récompensé (*b*), sur-tout dans un climat mal sain (*c*), il est à croire, & l'histoire l'atteste, que, dans aucun autre pays, il n'y eut plus de Médecins qu'en Egypte. Leur grand nombre fit naître l'idée d'assigner (8) à chacun d'eux le traitement particulier de telle ou telle autre maladie (9). Cependant nous ne lisons point que la Médecine ait été divisée par classes dans cette période,

(*a*) Diod. L. 1. p. 74. Arist. L. 3. ch. 15.

(*b*) Diod. L. 1. p. 74. Exod. c. 4. v. 19.

(*c*) Voy. en Egyp. par Granger, Maillet, Plut. t. 2. p. 367. Plin. L. 26. c. 1.

comme nous voyons qu'elle le fut enſuite ; nous n'avons aucun détail des remèdes dont on ſe ſervoit alors (10).

Tandis que les Médecins étoient aſſervis à ces uſages, beaucoup de maladies réſiſtoient aux connoiſſances déja acquiſes dans la Médecine ; le malade accablé par une douleur qu'il ne pouvoit ſoulager, & n'attendant de ſecours que d'une main inviſible, avoit naturellement recours à des pratiques qui avoient quelque reſſemblance avec celles de la religion. Un eſprit, livré à la crainte, s'abandonne plus facilement à l'impatience : de-là naquirent les charmes, les préſervatifs, les enchantements & les autres moyens ſuperſtitieux de prévenir les maladies (*a*).

Dans les premiers tems de la Grece, cet abus d'attribuer la cauſe des maladies aux dieux, & de n'en eſpérer la guériſon qu'après avoir appaiſé leur colère, avoit généralement prévalu. Ainſi Homère, parlant des progrès de la peſte, ne dit point que l'on

(*a*) Schol. in Ptolem. L. 1. Couring. de Hermet. Méd. L. 1. c. 12. Herod. le Clerc.

ait cherché les moyens d'en faire ceſſer les ravages. « Que nos prêtres & nos ſages, » dit-il, recherchent la cauſe de la colère » d'Apollon, qu'ils apprennent par des ſon- » ges à déſarmer ſa vengeance ; (car les » ſonges viennent de Jupiter). Si des vœux » mal accomplis ſont la cauſe de cette cala- » mité, que les autels fument, qu'on im- » mole des victimes : alors les cieux ſeront » appaiſés, la Grèce ſe relevera, & Apollon » ne lancera plus ſes flèches brûlantes (11) ».

Dans la deſcription que le poëte nous fait des remèdes employés pour guérir Ménélas & pluſieurs héros Grecs, bleſſés au ſiège de Troie, il n'eſt queſtion que de topiques (12). Le ſeul Machaon y fait employer un remède interne, & encore eſt-il de nature alimentaire (13).

Ils étoient ſi éloignés d'avoir de la confiance dans les remèdes internes, que, dans pluſieurs circonſtances, ils fondoient leur eſpoir ſur l'articulation de certains mots qu'il étoit très-en uſage dans ces tems-là de porter en forme d'amulettes (14).

§. I I.

De la Chirurgie.

Il exifte dans l'homme un inftinct naturel qui lui fait rechercher fa propre confervation. Les paffions qui tendent à la deftruction de l'efpèce humaine, ont régné de tout tems (*a*); & ces paffions, jointes aux accidents dont elles font la caufe, ont dû néceffairement donner naiffance à la Chirurgie long-tems avant que l'efprit fût capable de connoître les caufes & les remèdes des maladies internes, qui demandent une connoiffance que l'on ne pouvoit avoir dans ces fiècles reculés.

J'ai déja obfervé qu'un phénomène, dont les caufes étoient au-deffus de l'intelligence humaine, étoit attribué à l'influence d'êtres invifibles; que l'on fe foumettoit en filence, & qu'on n'attendoit de fecours que des miniftres des dieux regardés comme la caufe de ces malheurs. On ne parle point de la Médecine dans l'hiftoire des patriarches,

(*a*) Genèfe, ch. 4. v. 8.

quoiqu'on y parle des maladies de perſonnages remarquables, ſur-tout de Jacob. Joſeph ſon fils ne lui envoya point de Médecins; cependant il ordonna d'embaumer ſon corps après ſa mort (*a*). Lorſque Job, qui étoit probablement contemporain de Jacob, environ 1764 ans avant J. C. (*b*), fut attaqué de la plus terrible des maladies, il ne s'adreſſa point aux Médecins; ſa maladie étoit regardée comme venant de Dieu, & ſes amis la croyoient une punition de ſes crimes. Ce raiſonnement eſt encore appuyé par l'exemple d'Aſa, roi de Juda, qui fut attaqué de la goutte : on lui reprochoit de s'être plutôt adreſſé aux Médecins qu'au Seigneur (*c*). Les remèdes que Moyſe donne contre la lèpre, prouvent encore davantage combien les Anciens étoient portés à conſulter les miniſtres de Dieu dans les circonſtances qui paſſoient les bornes de leur intelligence (*d*).

(*a*) Geneſ. ch. 5. v. 2. Gog. orig. des Loix. t. 1.
(*b*) L'an du déluge d'Ogygès.
(*c*) 2. Chron. 16. 12.
(*d*) Lev. ch. 13. 14. 15.

Mais pour les plaies & les autres opérations chirurgicales, dont les causes & les effets étoient également dangereux à l'extérieur, & occasionnoient une douleur subite & violente, tout nous prouve qu'on cherchoit un prompt soulagement; ainsi la Chirurgie est antérieure à la Médecine, quoiqu'il y eût des Médecins dans le camp des Grecs devant Troie. J'ai déja observé qu'Homère ne dit point qu'on les ait employés lors de la peste qui affligea l'armée, ni dans aucune autre maladie interne; on les appelloit seulement pour les blessures (*a*). Nous voyons d'ailleurs que les peuples les plus sauvages pratiquoient la Chirurgie, & que même ils avoient fait quelques progrès dans cet art: ils en distinguoient & respectoient les professeurs (*b*). D'après les circonstances multipliées où les Chirurgiens étoient utiles, il n'est pas étonnant qu'on se soit appliqué à l'étude & à la pratique de cette science (*c*).

(*a*) Celse, L. 5. Apol. L. 3. p. 172. Plin. L. 29. v. 5.

(*b*) Serv. ad Eneid. L. 12. Le Clerc, hist. de la Méd. p. 5. ch. 15.

(*c*) Exod. ch. 21. v. 19. Diod. L. 5. p. 74.

Nous n'avons cependant aucun détail certain sur la maniere de traiter dans ces premiers âges du monde, ni sur ce dont on se servoit pour laver les plaies avec de l'eau chaude (15), pour faire sortir le sang (*a*), pour y appliquer le suc des végétaux (16). Nous ignorons aussi s'ils trempoient dans le vin, l'eau, l'huile ou la résine, l'écorce & les racines des arbres, ainsi que leurs bandages (17).

Lorsque Ménélas reçut une flèche dans le côté, Machaon, fils d'Esculape, lava la plaie, fit sortir le sang, & appliqua, pour appaiser la douleur, un appareil (*b*) composé avec le suc de quelques racines qu'il avoit pilées (18), unique remède qu'ils connussent alors; car, dans cet âge fertile en héros, on ignoroit la composition des emplâtres & des onguents.

Dans ces tems les armes offensives & défensives n'étoient que de cuivre & d'airain (19); & les blessures qu'elles faisoient étoient probablement moins difficiles à guérir

(*a*) Iliad. L. 4. v. 218. Le Clerc, L. 5. p. 49.
(*b*) Iliad. L. 4. v. 259. Plat. L. 3. p. 613.

que ne le ſont aujourd'hui celles faites avec des armes d'une autre eſpèce ; c'eſt du moins ce que les auteurs diſent depuis long-temps (*a*). L'hiſtoire rapporte qu'Achille guérit Thélephe avec la rouille de ſa lance dont la pointe étoit de cuivre : de-là ce héros paſſe pour avoir découvert le premier les bons effets du vert-de-gris ſur les bleſſures (*b*).

Quoiqu'on attribue la découverte du fer aux éruptions du Mont-Ida, environ 1432 ans avant J. C., on ne ſe ſervoit pas généralement de ce métal dans cette période (20); les pierres & les os des bêtes & des poiſſons ont été probablement les premiers inſtruments dont on ſe ſoit ſervi en Chirurgie (21). Chez les Egyptiens, ceux qui embaumoient les corps, faiſoient uſage d'une pierre d'Ethiopie extrêmement tranchante pour ouvrir les cadavres & ôter les inteſtins (*c*). On ſe ſervoit pareillement de ces pierres pour cir-

---

(*a*) Ariſt. Plut. Journal des Savants.
(*b*) Plin. L. 25. S. 19. p. 365.
(*c*) Hérod. L. 2. n. 86. Diod. L. 1. p. 102.

concire (22), & l'hiſtoire des nations les plus ſauvages nous fournit de pareils exemples (23).

Si l'on conſidère les querelles multipliées & les combats ſanglants qui ont ravagé la terre dans ces premiers ſiècles, on doit préſumer que la Chirurgie a fait des progrès rapides par les fréquentes occaſions qu'elle eut de s'exercer. On avoit à panſer ſes propres bleſſés ; on avoit à donner les mêmes ſoins aux priſonniers : ceux-ci toutefois n'excitoient pas le même degré d'intérêt. On ſait trop que, dans ces tems encore voiſins de la barbarie, les hommes n'étoient que foiblement attachés aux obligations & aux liens de la ſociété : on avoit fort peu d'égards pour les captifs qui n'étoient conſidérés que comme les eſclaves des vainqueurs.

Les Grecs ne connurent point l'uſage d'échanger leurs priſonniers (24) ; & la manière avec laquelle ils traitoient les morts de leurs ennemis, eſt également cruelle & barbare. Le reſſentiment d'Achille, après la mort de Patrocle, ſe manifeſta inhumainement en

traînant autour des murs de Troie & du tombeau de ſon ami le corps déchiré d'Hector (25). Le traitement fait à Léonidas de Sparte, qui ſuccomba ſous les forces ſupérieures de Xercès, ne fut pas moins atroce (26). Les Romains, du tems de la République, n'échangeoient jamais leurs priſonniers ſous quelque prétexte que ce pût être (27) : ainſi les occaſions les plus propres à étendre les connoiſſances de la Chirurgie & à faire le bien de l'humanité, étoient preſque univerſellement perdues. Il faut le dire : la façon de combattre des Anciens n'étoit pas moins inhumaine que dangereuſe. L'invention des armes à feu (28) a prévenu la deſtruction du genre humain, & a plus contribué à l'avancement des ſciences qu'aucune autre découverte (29), ſi l'on en excepte celle de la bouſſole (30).

Mais, quand tous ces obſtacles ne ſe ſeroient pas rencontrés, les progrès de l'art ne pouvoient être que lents par le défaut de connoiſſances dans l'Anatomie d'où ils dépendent principalement. Je parlerai de l'état de l'Anatomie dans les premiers âges du

monde, après que j'aurai parlé d'une autre partie de la Chirurgie.

§. III.

Des Accouchements.

L'arrêt porté sur la première femme fnt: « Tu enfanteras avec douleur (*a*) ». L'origine des accouchements remonte par conséquent à l'origine du monde.

Les circonstances particulières qui accompagnent l'enfantement, & la délicatesse du sexe, ont porté naturellement les femmes à s'assister les unes les autres dans ces moments critiques; & les mères, d'après l'expérience qu'elles ont acquises, sont plus capables de remplir ce devoir important envers leurs filles. Il n'est rien sur quoi l'influence de l'air agisse plus que sur le travail de l'enfantement. Dans les pays chauds l'homme naît sans peine & sans douleur; le contraire a lieu dans les pays froids & montagneux. Lors de la loi portée à

(*a*) Genès. III. 16.

Gosen contre les enfants mâles des Juifs (31), les Sages-femmes étoientaffranchies de son exécution, parce que les femmes des Hébreux étoient délivrées avant qu'elles vinssent à leurs secours (*a*).

Un membre de cette Société, qui a demeuré quelque tems dans l'Amérique méridionale, observe qu'on y voyoit à peine un accouchement pénible. Il n'est nécessaire que de recevoir l'enfant qui se présente de lui-même, & de couper le vaisseau ombilical; ce qu'ils font avec un tison ardent qui cautérise l'orifice & rend la ligature inutile. Lorsque la femme est délivrée, la mère & l'enfant sont plongés dans l'eau, &, le jour d'après, l'accouchée reprend ses occupations ordinaires (32).

Un voyageur moderne, qui date ses mémoires de Palerme en Italie, observe que, « dans ces heureux climats, la grossesse est » exempte de toute espèce d'incommodité; » on la regarde comme une partie de plai-» sir. Nous ignorions cette circonstance jus-

(*a*) Genès. ch. I. 15.

» qu'à hier, que le duc de Verdura, qui
» nous fait les honneurs de la place avec
» beaucoup d'attention & de politesse, vint
» nous dire que nous avions une visite indis-
» pensable à faire. La princesse Paterno,
» dit-il, est accouchée cette nuit, & il est
» absolument indispensable que vous alliez
» lui rendre vos hommages ce matin. Je crus
» d'abord qu'il plaisantoit; mais il m'assura
» qu'il parloit sérieusement, & que ce seroit
» manquer essentiellement à l'honnêteté que
» de n'y pas aller. Nous sortîmes dès le lever
» du soleil ; nous trouvâmes la princesse
» assise sur son lit, dans un déshabillé élé-
» gant & environnée d'un grand nombre
» de ses amis ; elle parloit à son ordinaire.
» Cette assemblée se renouvella toutes les
» nuits pendant la convalescence, qui dure
» en général à-peu-près onze ou douze jours.
» Cette coutume est universelle ; &, comme
» les dames sont ici très-fécondes, il y a
» pour l'ordinaire trois ou quatre de ces
» assemblées dans le même tems : le Marino
» peut avoir contribué beaucoup à cet
» usage (33).

« Dans une autre conversation avec la » princesse Paterno, elle parut fort surprise » d'apprendre que nous perdions plusieurs » de nos plus belles femmes pendant leurs » couches, & que l'enfantement le plus » heureux & le plus facile étoit accom» pagné de douleurs violentes & aiguës. » Elle déplora le sort de nos dames, & » remercia le ciel de l'avoir fait naître en » Sicile (*a*) ».

Cependant l'instant critique n'a pas toujours des suites aussi heureuses dans les climats tempérés. La mère de Benjamin est une preuve de cette fatalité, puisqu'elle expira immédiatement après avoir nommé son fils (*b*). Le Chantre de l'Iliade compare la douleur qu'Agamemnon ressentit, lorsqu'il fut blessé par une des fléches de Coon, aux douleurs de l'enfantement (*c*). « Alors des » douleurs aiguës lui déchirèrent les entrail-

(*a*) Bryd. Taur. loc. cit.

(*b*) Gen. ch. 35. v. 18.

(*c*) Iliad. Voyez aussi la note sur la Botanique & la Pharmacie.

» les ; les traits que lance la fière Illitye ſont » moins perçants (34) ».

Théocrite, dans ſon Eloge de Ptolomée, regarde comme une faveur extraordinaire que ſa mère Bérénice l'ait mis au monde ſans douleur (35). Les Anciens en étoient ſi perſuadés (36), qu'ils croyoient que les Dieux ne l'accordoient qu'aux femmes ſages & vertueuſes ; ce qui enſuite devint une preuve regardée comme authentique de la pureté d'une femme. Ainſi nous voyons dans Plaute (*a*) que, lorſque Amphitrion fit éclater ſa jalouſie contre Alcmène, on lui dit pour appaiſer ſa colère : « Votre femme a » enfanté ſans douleur puiſque aucun de » nous ne l'avons entendue ni ſe plaindre ni » gémir : *Uxorem tuam neque gementem,* » *neque plorantem noſtrorum quiſquam audi-* » *vimus, ita profectò ſine dolore peperit* ».

Vu les douleurs de l'enfantement, il ſeroit néceſſaire de faire une étude des accouchements, & de réduire en pratique un art ſi important par ſes ſuites (37). Cet art exiſ-

(*a*) Amphi. art. 5. §. 1. Ant. Grec. de Potter. v. 2. p. 322.

toit certainement du tems de Moyſe dans pluſieurs parties de la terre où les ſciences étoient cultivées. Ce ſoin fut ſeulement confié aux femmes ; & il paroît, d'après les accidents qui accompagnèrent la naiſſance de Pharès & de Zarah, jumeaux de Tamar, qu'elles s'étoient livrées avec zèle & ſuccès à cette étude ſi eſſentielle (*a*).

Il a dû être difficile de changer l'uſage d'employer les femmes à des fonctions auxquelles une ſorte de décence & la ſenſibilité de leur caractère sembloit particulièrement les appeler (38). Cependant les Athéniens ne ſe ſervoient point de femmes dans les accouchements ; ſoit, comme l'obſerve le Docteur Potter, à cauſe de leur ignorance, ſoit pour quelque autre cauſe (*b*). Il étoit même défendu chez eux, par la loi, aux femmes & aux eſclaves d'étudier & de pratiquer la Médecine. Cette loi fut fatale à pluſieurs femmes qui, par modeſtie, ſe refuſoient d'être ſecourues par des hommes. Une femme,

(*a*) Généſ. ch. 38. v. 29. & 30.

(*b*) Antiq. Grec. v. 2. p. 324.

nommée *Agodice*, ſe déguiſa en homme, & apprit la Médecine ſous le profeſſeur Hérophile. Lorſqu'elle eut acquis des connoiſſances ſuffiſantes dans cet art, elle ſe fit connoître aux perſonnes de ſon ſexe pour ce qu'elle étoit; & dès ce moment les femmes lui promirent de n'employer qu'elle. Les Médecins, piqués de manquer d'occupation, la citèrent au tribunal de l'Aréopage, à titre de *Suborneur;* elle détruiſit cette accuſation en déclarant ſon ſexe. Alors les Médecins changèrent de marche; ils la pourſuivirent avec acharnement pour avoir violé les loix & uſurpé les prérogatives des hommes. Alors auſſi les femmes vinrent à ſon ſecours: les plus diſtinguées s'adreſsèrent aux Juges, & leur reprochèrent d'être moins des pères que des ennemis qui alloient condamner la perſonne à qui leurs enfants devoient le jour. Les Athéniens changèrent la loi & permirent à trois femmes d'étudier cette partie de la Médecine (*a*).

(*a*) Hygen. Fab. 274.

§. IV.

De l'Anatomie.

Dans les premiers âges du monde on a dû s'appliquer à l'Anatomie plus tard qu'aux autres parties de la Médecine dont on a déja parlé. Le maſſacre des animaux n'étoit point généralement en uſage ; les anciens Egyptiens l'avoient en horreur, ainſi que les anciens Grecs (29). Mais, à meſure que cette averſion a été vaincue par le beſoin, les hommes ſe ſont accoutumés à tuer les animaux & à ſe nourrir de leur chair. Ce ne fut qu'alors que l'Anatomie put prendre naiſſance.

L'uſage où étoient les Anciens de ſacrifier des animaux aux dieux, & de tirer des préſages de l'état de leurs entrailles, a dû contribuer beaucoup à étendre les connoiſſances de cette branche de la Médecine. Cet uſage n'étoit pas particulier à une nation, il étoit reçu chez preſque tous les peuples ; les Chaldéens, les Grecs, les Péruviens y étoient aſſervis, & croyoient découvrir par ce

moyen les décrets du Ciel, & pouvoir appaiser sa colère.

On examinoit certaines parties du corps des animaux pour les augures & les sacrifices (*a*). La manière de l'ouvrir a dû étendre les connoissances de l'Anatomie; mais ses progrès ont dû être encore plus accélérés par le cruel usage d'immoler des victimes humaines (*b*); usage admis chez plusieurs nations de l'antiquité. Quoiqu'on dise que les Egyptiens ne rougissoient point leurs autels du sang des animaux, il n'en est pas moins certain que, pendant quelque tems, ils ont immolé des victimes humaines (*c*). Les Crétois ont eu le même usage (*d*), & l'ont conservé beaucoup plus long-tems. On trouve les mêmes horreurs chez les peuples de l'Arabie (40). Les Perses enterroient des hommes tout vivants (41). Les habitants de Chypre (*e*), de Rhodes, les Phocéens, les

(*a*) Suid. Ezékiel. Plin. Plat.

(*b*) Lamb. Hist. des peuples, L. 13. p. 294.

(*c*) Euf. Prep. Evang. L. 4. c. 56.

(*d*) Porph. de Abst. Hérod. 44.

(*e*) Clem. d'Alex. Potter. Porph.

Ioniens, les peuples de Chios, de Lesbos, de Ténédos, ſacrifioient des victimes humaines. Ceux de la Cherſonèſe Taurique offroient à Diane (*a*) les étrangers que le ſort jetoit ſur leurs côtes. Les Pélagiens, dans un tems de diſette, firent vœu d'immoler le dixième de ce qui naîtroit chez eux, afin d'obtenir l'abondance (42). Ariſtomène de Meſsène immola ſur l'autel de Jupiter, à Ithôme, trois cents nobles Lacédémoniens, parmi leſquels étoit Théopompe, roi de Sparte. Les Romains étoient accoutumés aux mêmes ſacrifices (43). Il y a lieu de croire que tous les principaux captifs qui ornoient leurs triomphes, étoient mis à mort ſur l'autel de Jupiter Capitolin, pour finir ce cruel trophée. Caius-Marius immola ſa propre fille aux dieux Averrunci (44), pour leur demander le gain d'une bataille contre les Cimbres (*b*). Ce ne fut que vers l'an de Rome, 657, qu'on y défendit d'immoler des hommes (*c*). Cet uſage cependant fut renou-

(*a*) Eurip. Iphig. en Tauride.

(*b*) Ciceron.

(*c*) Plin. Hiſt. Nat. L. 30. c. 1.

vellé par Auguſte Céſar à la reddition de Pérouſe, ſous le ſecond Triumvirat : il immola vers les ides de Mars, ſur un autel dédié aux Manes de ſon oncle Jules, trois cents perſonnes qu'il choiſit parmi les ſénateurs & les chevaliers (*a*). Héliogabale offrit des victimes aux dieux de la Syrie, dont il introduiſit le culte à Rome (*b*). On dit la même choſe d'Aurélien (*c*).

Les peuples des Gaules & de la Germanie étoient ſi dévoués à cet uſage affreux, qu'ils ne formoient aucune entrepriſe ſans auparavant répandre le ſang humain (*d*). Le même uſage exiſtoit chez tous les peuples du nord (*e*). Les Maſſagètes, les Scythes, les Gètes, les Sarmates, les Suèves & ceux de la Scandinavie, avoient pour principe qu'ils ne pouvoient obtenir le bonheur & la ſûreté de leur pays qu'e nverſant le ſang des

(*a*) Suéton. in Auguſt. Porph. Tertul.
(*b*) Xiphil. in Héliog.
(*c*) Voſpic. in Aurél. Euſ. Porph.
(*d*) Lucan. Pharſ. Céſar, guerre des Gaules, Tacit.
(*e*) Jornand. de Reb. Geſt. Proc. de bello Goth. Tacit. &c.

autres peuples (*a*). Upſal (45), que Linnæus a éclairé du flambeau de la ſcience, fut autrefois le théatre des ſacrifices les plus cruels.

Les peuples de Chanaan croyoient, en immolant leurs enfants & ce qu'ils avoient de plus cher, faire le ſacrifice le plus agréable aux dieux. Les Carthaginois, Colonie Tyrienne, apportèrent avec eux la religion de leur mère-patrie. Ils inſtituèrent le même culte dans les pays qu'ils habitèrent : ce culte conſiſtoit à adorer pluſieurs divinités, ſur-tout Chronus, à qui ils immoloient des victimes humaines, & particulièrement des enfants (46). Les Egyptiens choiſiſſoient pour leurs ſacrifices les plus beaux hommes & les plus belles femmes. Les Grecs appeloient la divinité à laquelle ils immoloient ces victimes, *Agraulos ;* c'étoit le *Moloch* des Tyriens & des Chanaanites, le *Mélech* des Orientaux & l'*Alorus* des Egyptiens.

La manière d'égorger les victimes n'étoit

(*a*) Hachemb. Germ. media. Tacit. Olaus magnus. Adam. Bremenſis de Situ Daniæ, &c.

pas la même chez tous les peuples : dans quelques endroits on usoit de la dernière cruauté (47), ce qui ne conduisoit nullement à la connoissance de l'Anatomie. Les Cimbres leur déchiroient les entrailles & en tiroient des présages (*a*). Ailleurs on examinoit seulement quelques parties des entrailles. Chacune de ces manières devoit sans doute accélérer la connoissance de l'Anatomie. La curiosité des sacrificateurs a dû bientôt être excitée par l'admirable construction des animaux. Les peuples du Pérou, qui, même dans le quinzième siècle, ne paroissoient pas avoir acquis beaucoup de connoissances dans l'Anatomie & dans la Médecine, avoient appris à enfler le poulmon des animaux par le moyen d'une incision à l'*arteria aspera*, & tiroient leurs présages pendant le gonflement de ce viscère (48). Les Hottentots, qui sont encore le peuple le moins civilisé & le plus paresseux, regardent attentivement le mouvement du cœur des animaux lorsqu'ils expirent, & en tirent

(*a*) Strab. L. 7. 451.

des conjectures soit heureuses soit défavorables. Les peuples du Chili traitoient leurs prisonniers avec la plus grande barbarie; ils faisoient de leurs os des instruments de musique (49).

Plusieurs raisons nous engagent à croire que, dans ces tems, l'on avoit fait des progrès rapides dans l'Anatomie. Cette opinion se trouve confirmée par Homère; l'exactitude avec laquelle il décrit plusieurs parties du corps, dans un tems où l'Anatomie n'étoit pas un art & où les dissections ne se faisoient que dans les cérémonies religieuses, porteroit à croire que ce poëte célèbre avoit encore été sacrificateur. Il est de même probable que plusieurs des connoissances de l'Anatomie sont dues à l'usage barbare de manger de la chair humaine; usage qui existoit dans plusieurs parties du monde, & qui existe encore chez quelques nations sauvages (50).

L'historien sacré, qui vécut jusqu'à l'âge de 110 ans, & mourut cinq ans avant la fondation de Troie par Scamandre, & un demi-siècle avant le déluge de Deucalion,

nous donne une preuve frappante des connoiſſances des Hébreux dans l'Anatomie. Lorſqu'il preſcrit des loix relativement à la Pâque, il dit : « L'agneau ſera diſſéqué ſans » qu'on lui briſe un ſeul os (*a*) ».

Pluſieurs événements ont dû concourir aux progrès de cette ſcience. Les occaſions fréquentes de pratiquer la Chirurgie ont dû familiariſer avec la ſtructure & le méchaniſme du corps humain (*b*). Des circonſtances purement accidentelles ont dû de même augmenter ces connoiſſances ; pluſieurs cadavres ont été amenés à l'état de ſquélete par la putréfaction, par la voracité des animaux carnivores (51), & des inſectes qui ont dépouillé de la chair les os & les cartillages (*c*). Ces ſquéletes ont été conſervés dans les temples (52), qui furent d'abord l'école des ſciences & de la Médecine en particulier.

Je ne crois pas que l'ancien uſage des

(*a*) Exod. ch. 12. v. 46.

(*b*) Houſer. Iliad. L. 5, 8, 13 Odyſſ. L. 9.

(*c*) Voyage d'Adanſon au Sénégal. Deſcrip. phil. de la créat. des anim.

Egyptiens, d'embaumer les corps, ait beaucoup étendu les connoiſſances de l'Anatomie (*a*); leur manière d'opérer devoit y mettre obſtacle. Celui qui s'acquittoit de cet office, prenoit la fuite auſſi-tôt après l'opération. Ceux qui étoient préſents le pourſuivoient & lui lançoient des pierres, comme s'il eût encouru la malédiction publique. Ces peuples regardoient avec horreur ceux qui commettoient quelque violence envers le cadavre d'un homme (*b*): on ne remettoit point les entrailles dans le corps; mais, par un motif religieux, on les jettoit dans le Nil (*c*): cela devoit certainement plus avancer les connoiſſances en Botanique & en Chimie, qu'en Anatomie.

Cependant l'Egypte à qui l'on attribue la découverte de beaucoup d'autres ſciences, eſt regardée comme le berceau de l'Anatomie & de la Chirurgie: Apis, un de ſes rois, paſſe pour en être l'inventeur (*d*). Les

(*a*) Herod. Diod. de Sic.

(*b*) Diod. L. 1. p. 102.

(*c*) Plut. Porph.

(*d*) Agrip. Alex. Strom. Théodoret.

Egyptiens aſſurent qu'Atholis, un de leurs premiers ſouverains, a écrit pluſieurs livres ſur l'Anatomie, où il traitoit de la diſſection des corps (*a*). Parmi la grande quantité de livres attribués à Hermès, il y en avoit ſix ſur la Médecine; le premier parloit de l'Anatomie (53) : mais ſi l'on conſidère quels étoient ces perſonnages, le mérite de l'invention paroîtra incertain & ſuppoſé.

Quelques-uns de leurs rois (*b*), ſans doute, ont ordonné la diſſection des corps pour l'utilité de l'Anatomie; mais cela ne ſe rapporte point aux anciens rois de ce pays. Cette époque eſt poſtérieure à celle dont je parle maintenant. Alexandre, après avoir détruit Tyr, jetta les fondements d'Alexandrie, en Egypte, ſur les ruines de l'ancienne capitale de la Phénicie; il commença alors à protéger ceux qui s'appliquoient à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, & ſur-tout Ariſtote, ſon précepteur. Ptolomée Soter, ou Ptolomée, fils de Lagus, ſuccéda à Alexandre: il hérita de cette partie de ſon

(*a*) Afric. & Euſeb.

(*b*) Goguet, orig. des Loix, v. 5. p. 204.

empire & de ses dispositions favorables pour toutes les connoissances utiles. Ptolomée étoit un homme de génie ; & son fils Ptolomée Philadelphe, qui lui succéda, fut le protecteur des sciences à Alexandrie ; il y fonda une école de Médecine, & cette immense bibliothèque qui a été détruite depuis. C'est de cette période dont parle Pline, lorsqu'il dit que les rois d'Egypte (*a*) ordonnèrent que les criminels fussent disséqués : c'est aussi à cette période qu'on doit attribuer les découvertes des Egyptiens dans l'Anatomie.

§. V.

De la Botanique & de la Pharmacie.

L'homme, en naissant, a eu la faim en partage. Les productions de la terre, qui lui furent connues dès la création, lui suffisoient à peine. Il étoit réduit aux herbes & aux arbres à fruits, avant qu'il eût connu l'agriculture, & qu'il eût dompté les animaux (*b*).

(*a*) Loc. citat.

(*b* Genèſ. ch. I. v. 29. ch. II. v. 9.

Les anciens Egyptiens, descendants de Mizraim (*a*), furent un des premiers peuples de l'orient. Leur principale nourriture fut les tiges les plus basses du Papyrus, & sur-tout le Lotos du Nil dont ils faisoient une espèce de pain. Des cabanes, ouvrage de leurs mains, & couvertes des roseaux de la rivière, leur servoient d'abri (54). Il se passa probablement plusieurs siècles avant qu'ils pussent quitter ce genre de vie. Cet état a été celui de toutes les nations; plusieurs peuples récemment découverts, n'en sont pas encore sortis (*b*).

Cet usage des végétaux a dû conduire insensiblement à la connoissance de leurs propriétés. La fragilité du corps de l'homme l'a obligé d'avoir recours aux remèdes pour soulager & prévenir les maux qui lui sont propres. Dans l'antiquité la plus reculée, l'art de guérir les maladies & les blessures consistoit dans l'application des plantes &

(*a*) Mizraim, frère de Chanaan & père des véritables Egyptiens. Voy. l'Analyse de Briant, v. 1, 2 & 3.

(*b*) Plut. Isis & Osiris. Diod.

dans l'usage de leur suc (55). Des découvertes aussi utiles à l'humanité que celles des vertus des végétaux qui couvrent la terre, ont dû être précieuses pour un peuple sans connoissances. Rien ne fait naître plus de gratitude & de plaisir dans le cœur d'un homme malade que la fin de ses maux; son bienfaicteur devient son Dieu : l'esprit qui n'est point conduit par les vérités de la Philosophie, tient naturellement au merveilleux. Dès-lors, dans les premiers âges du monde, tout événement extraordinaire devoit être regardé comme l'effet d'un agent surnaturel. Ces opinions une fois prises sur la cause & sur les effets, des découvertes telles que celles dont j'ai parlé devoient être attribuées aux dieux, aux déesses & aux héros (*a*). Plusieurs productions de la terre ont reçu leur nom de ces dieux ou des prêtres qui sacrifioient dans leurs temples (56). De-là aussi la grande réputation de Mercure Trismégiste (*b*) chez les Egyptiens, qui passent

(*a*) Plin. Plut. Isis & Osiris.
(*b*) Gall. Anal. de Briant.

pour s'être livrés les premiers à l'étude de la Botanique (*a*).

Ces peuples & beaucoup d'autres nations de l'orient conſacroient à quelque divinité ce qu'ils croyoient ſalutaire ou de beaucoup de valeur. Le lierre étoit conſacré à Oſiris & à Bacchus (57); la mercuriale l'étoit à Hermès (*b*); le pin, à Neptune (*c*); l'hellébore noir, à Mélampe (*d*), & la centaurée à Chiron, qui fut, dit-on, guéri par cette plante de la bleſſure qu'il reçut d'une des fléches d'Hercules (*e*). Le laurier étoit conſacré à Alorus (58); les baies furent appelées *Baccha* de Bacchus; la myrrhe, de Ham-Ourah; la caſſe, de Chus; le camphre, de Camp-phour; l'opium, d'Ophion; l'extrait thébaïque, de Théba (59); le cinnamome, de Cham-amon; l'armoiſe fut conſacrée à Diane (60); l'olive à Pallas, & le bled à Cérès (61).

(*a*) Plin. L. 25. ſ. 5. Odyſſ. L. 4.
(*b*) Plin. L. 25. c. 18.
(*c*) Plut.
(*d*) Plin. L. 25. c. 21.
(*e*) Plin. L. 25, n°. 50.

Les Egyptiens, qui défigurèrent la ſublime vérité de l'immortalité de l'ame, par la doctrine de la tranſmigration (62), croyoient auſſi qu'elle reſtoit attachée au corps juſqu'à ce que la corruption vînt l'en ſéparer (*a*). Cette idée fit naître l'art d'embaumer les corps, afin de prévenir la tranſmigration de l'ame (63) de leurs amis dans le corps de différents animaux (64).

Ces opinions, quoique fondées ſur des principes ſuperſtitieux, ont dû étendre les connoiſſances de la Botanique, ſur-tout celles de ces productions que l'expérience a fait reconnoître pour les plus grands antiputrides (*b*) : de-là la myrrhe, les corps réſineux & les aromates ont été du nombre de ces végétaux dont on a connu les qualités dès les premiers âges du monde, & pour leſquels on a encore la plus haute eſtime.

Ces productions ont dû former une branche conſidérable de commerce, d'après cette

(*a*) Serv. ad Æneid. L. 3. v. 67.

(*b*) Voy. la ſection de la Chimie pour la conſervation des momies.

vive deſcription de Tyr (65), la gloire de l'ancienne Phénicie (*a*), que nous a laiſſée un Ecrivain ſacré, qui vivoit en Judée du tems de Solon à Athènes. Cet hiſtorien nous apprend encore (*b*) que l'on y apportoit de Tarſis, ou Carteia (66), l'argent, le fer, l'étain & le plomb ; le cuivre venoit de Juvan, Tubal & Meshech : le corail, de Syrie ; le miel, l'huile & le baume, de Judée ; le roſeau & la caſſe, de Dan & Juvan ; les épices enfin venoient de Shéban & de Baamah. Lorſque nous conſidérons que, même dans l'âge de la Philoſophie, pluſieurs découvertes ſont dues à quelques accidents (67), on ne peut s'empêcher de croire que les mêmes circonſtances ont dû produire les mêmes effets, & augmenter peu-à-peu les connoiſſances des hommes dans la Médecine. Telle a été, dans des tems moins reculés, la découverte des vertus fébrifuges du quinquina (68) & de pluſieurs

(*a*) Voyez l'orig. de ſon nom & des peuples qui l'habitoient. Anal. de Briant, vol. 5. p. 319.

(*b*) Ezek. ch. 27.

autres remèdes (*a*), dont l'expérience a prouvé les ſuccès.

L'inſtinct des animaux, quoique borné par le petit nombre de leurs néceſſités abſolues, & incapable de faire aucuns progrès, eſt probablement plus exact que le raiſonnement de l'homme (69), & peut avoir fourni aux découvertes de cette partie de la Médecine ; du moins quelques auteurs ont donné beaucoup de preuves qui appuient cette opinion (70).

Il paroît que la Botanique a été cultivée avec beaucoup de ſoin dans les tems les plus reculés ; dans pluſieurs endroits on avoit des jardins, & l'on y mettoit une variété élégante. Homère donne une deſcription pittoreſque des jardins d'Alcinoüs ; il dit : « Des lits d'un gazon toujours vert » terminoient agréablement la plaine (71) ».

Les végétaux ont été les premiers remèdes des Anciens ; & l'expérience a confirmé les qualités & les vertus qu'ils leur connoiſſoient. Le deſir que Rachel avoit d'obtenir

(*a*) Celſe. Arét. Athén. Gall.

de ſa ſœur une partie de la Mandragore (*a*), que Ruben avoit apportée des champs, ne venoit que de la perſuaſion où elle étoit que cette plante étoit efficace contre la ſtérilité (*b*). Le célèbre poëte de Chio parle fréquemment des ſuccès des végétaux appliqués ſur les bleſſures qui paroiſſoient dangereuſes (72). Le récit qu'il fait des effets du Moly (*c*), que Mercure donna à Ulyſſe pour le prévenir des enchantements de Circé, & de celui du Nepenthès (*d*), employé par Helène, donnent lieu à cette conjecture.

Le célèbre mythologiſte que je me plais à citer, dit que les peuples de la Colchide & de Pont étoient fort avancés dans la connoiſſance des ſimples (*e*). Ce pays abondoit en herbes médicinales, dont les peuples ſe ſervoient ſuivant qu'ils deſi-

(*a*) Mandragon. Atropa Mandragora Linnæi.

(*b*) Geneſ. chap. 30. v. 14.

(*c*) Odyſ. L. 50. Homère parle des qualités du Moly contre les enchantements.

(*d*) Id. L. 4. Il parle des effets du Nepenthès contre le chagrin & le déſeſpoir.

(*e*) Nouveau ſyſtême de l'ancienne mythologie, v. 3. pag. 507 & ſuiv.

roient faire du bien ou du mal. On voit dans la fable de Médée le caractère de ce peuple ; cette princesse paroît connoître toutes les productions de la nature, & douée de pouvoirs surnaturels. L'Ibérie, voisine de la Colchide, étoit remarquable par ses plantes utiles & dangereuses. Horace en parle dans ces vers :

« *Herbasque quas & Colchis, atque Iberia*
» *Mitit venenorum ferax,* (73) ».

Strabon dit que les Soannes connoissoient parfaitement les poisons, & qu'ils trempoient leurs fléches dans un suc mortel (74). Les peuples de *Thébath* passoient pour donner la mort, même à une grande distance (75).

Le mont Caucase (*a*), le mont Pangée en Thrace (*b*), le Promontoire de Circé en Italie (*c*), étoient fameux par les plantes rares qu'on y cueilloit : tel fut le mont Pélion en Thessalie, dont on a fait une belle description (*d*). Chiron le Centaure passe

---

(*a*) Autor de Flumini. Phasis.

(*b*) Ibid. Hebrus.

(*c*) Schol. in Apollon. Argon. L. 3. Theoph. de Plant.

(*d*) Georg. Gr. minor. v. 2. p. 27.

pour y avoir semé les premières plantes médicinales (76). Circé, Calypso avoient de grandes connoissances en Pharmacie & en Botanique. L'histoire donne le même caractère aux prêtresses qui sacrifioient dans des temples particuliers sur les côtes de la mer, & dont les charmes & les chants avoient un pouvoir surprenant. Les nymphes qui les suivoient, avoient dans ces temples des emplois moins importants ; mais elles étoient instruites, par les prêtresses, de leur art & de leurs enchantements. Ovide fait un beau portrait de Calypso & de ses nymphes, qui toutes avoient les mêmes occupations.

« *Nereides nymphæque simul, quæ vellera motis*
« *Nulla trahunt digitis, nec fila sequentia ducunt ;*
» *Gramina disponunt, sparsosque sine ordine flores*
» *Secernunt calathis, variasque coloribus herbas.*
» *Ipsa, quod hæ faciunt, opus exigit : ipsa quid usûs*
« *Quoque sit in folio ; quæ sit concordia mistis,*
» *Novit, & advertens pensas examinat herbas* ».

L. 14. v. 264.



§. VI.

De la Chimie.

Quoique la Chimie n'ait été cultivée que très-tard par rapport à la Médecine, cependant elle n'étoit pas inconnue avant le déluge, & l'on y avoit fait des progrès dès la huitième génération des hommes (77), puiſqu'il y avoit, dans ces tems (78), des ouvriers en cuivre & en airain (79).

L'hiſtoire de pluſieurs nations de l'antiquité prouve que la Métallurgie eſt une des découvertes les plus anciennes (80), quoiqu'il ſoit difficile de dire par quels moyens les hommes en ont acquis la connoiſſance (81). Les Anciens, il eſt vrai, regardoient cet art comme ſi ſurprenant & ſi merveilleux qu'ils l'attribuoient aux êtres céleſtes (*a*). Les Egyptiens attribuoient l'honneur de cette découverte à leurs ſouverains (*b*), dont un a donné le nom à la

(*a*) Syncell. p. 14.

(*b*) Vulcain, un des premiers ſouverains d'Egypte. Cedren. Suid. Plin. Diod.

Chimie (82). Cet art avoit fait beaucoup de progrès chez ces peuples (*a*) & dans pluſieurs parties de l'Aſie (83), même du tems d'Abraham (84).

De même les Phéniciens, qui étoient une colonie des Egyptiens, en attribuent l'invention à leurs dieux & à leurs héros (*b*).

Quoiqu'il ſemble que la fonte, l'affinage & les autres parties de la Métallurgie aient exigé une expérience de pluſieurs ſiècles avant d'être portées à une certaine perfection, cependant pluſieurs accidents naturels ont dû donner aux hommes une connoiſſance particulière des métaux (*c*). Dans quelques pays, après une pluie violente, les ruiſſeaux roulent parmi leurs eaux des parcelles métalliques & des pierres précieuſes (85); ou bien on les trouve dans les cavités que cauſent ces inondations (86), & les torrents dépoſent ſur le ſable & dans les vallées l'or qui tombe avec eux des montagnes (87).

(*a*) Diodor. L. 5. p. 59.
(*b*) Sauch. apud Euſeb. p. 35.
(*c*) Alon. Barb. Johnſton, Thaum. Claſſ. &c.

Dans le royaume d'Achem, il n'eſt pas néceſſaire de chercher ce métal précieux juſques dans le ſein de la terre.

Mais les connoiſſances Chimiques & Métallurgiques ont dû être long-tems retardées, faute du principal agent dont ces ſciences ont beſoin. On n'avoit pas encore fait la découverte du feu (88) : découverte que les Anciens crurent ſi importante, qu'ils conſervèrent les noms de ceux à qui ils croyoient en être redevables (*a*). Quoique les pierres à feu nous ſoient très-connues, il s'eſt paſſé bien des ſiècles avant que l'on ait ſuppoſé que Promethée en ait connu l'uſage.

Quelques accidents auront découvert aux peuples qui n'avoient pas de ces ſortes de pierres, que le frottement de deux morceaux de bois donnoit du feu (89). Les Phéniciens (90), les Chinois (91) & les Grecs (92) ont conſervé des traditions d'une ſemblable origine. Pluſieurs phénomènes de la nature peuvent auſſi y avoir donné lieu; l'éclair ſeul nous fournit des preuves fréquentes de

(*a*) Sauch. Ap. Euſeb. Diod. Hiſt. de Chim. Paus.

l'exiſtence de la matière ignée. Les Egyptiens crurent d'abord qu'elle venoit de cette ſource (*a*). Les volcans en donnent une preuve plus évidente & plus permanente, de même que le naphte & d'autres matières inflammables que l'on trouve en abondance dans pluſieurs pays (93).

La teinture étoit une partie de la Chimie des Anciens (94). La beauté de la pourpre de Tyr l'a fait paſſer en proverbe (*b*) ; elle fut ſpécialement affectée aux rois. Moyſe s'eſt ſervi d'étoffes de cette couleur pour les ouvrages du tabernacle & pour les ornements du grand-prêtre. Parmi les préſents que les Iſraélites firent à Gédéon, l'Ecriture parle d'habits de pourpre trouvés dans les dépouilles du roi des Madianites. Homère donne à ſes héros des habits de la même couleur (*c*).

L'eſpèce de murex qui fourniſſoit la pourpre de Tyr, ſe trouve dans pluſieurs parties de l'Europe : telles que les côtes d'Angle-

(*a*) Diod. L. I. p. 17.
(*b*) Ariſt. Pline.
(*c*) Iliad. L. 4. v. 144.

terre (*a*), de Poitou (*b*) & de Provence (*c*), & maintenant on a établi une manufacture de cette couleur à Panama, dans l'Amérique méridionale (96); mais la cochenille y supplée avec avantage (97).

La découverte de la pourpre de Phénicie est attribuée à un chien de berger (98), qui, pressé par la faim, brisa un coquillage. Le sang de ce poisson teignit la gueule du chien: la couleur frappa le berger. D'autres cependant lui donnent une plus noble origine, & l'attribuent à Hercule de Tyr, qui accompagna Jason dans l'expédition des Argonautes (99).

Un célèbre écrivain, qui a pris autant de peine à relever les connoissances des Egyptiens, que le Docteur Woodward en a pris à les déprécier, croit que les momies, qui se sont conservées pendant un espace de tems aussi long, prouvent que la Chimie étoit parvenue chez ces peuples au plus haut

(*a*) Journal des Savants.

(*b*) Acad. des Sciences, an. 1755.

(*c*) Id. an. 1736.

degré de perfection. Il y a dans la préparation de leurs momies une telle ſuite d'opérations, que pluſieurs ſont encore inconnues, malgré le ſoin que quelques ſavants modernes ont apporté à découvrir les moyens qu'ils employoient. On a, par exemple, abſolument perdu l'art d'embaumer les corps & de les conſerver pendant pluſieurs ſiècles. Toutes les expériences que l'on a faites jusqu'ici pour y parvenir, ont été infructueuſes ; les analyſes réitérées des momies pour connoître les matières dont on s'eſt ſervi, n'ont pas eu plus de ſuccès. Les momies de Louis de Bill (*a*), qu'on regardoit comme ſupérieures, ſont déja preſque dans un état de corruption. On peut remarquer, dans les momies, d'Egypte les traces de pluſieurs préparations qui tenoient à la Chimie ; leur dorure (100), par exemple, qui eſt auſſi fraîche que ſi l'or venoit d'être poſé ; leurs ſoies teintes dont les couleurs ſont encore vives, quoique après un eſpace de trente ſiècles. Il y a dans le Muſée de Lon-

(*a*) Lewis de Bill, (Bilſius) de Copenhague.

dres une momie abſolument couverte de filets de verre grainu, peint en diverſes couleurs; ce qui prouve que ce peuple ſavoit non ſeulement faire le verre, mais encore y adapter la peinture. Les ornements de verre de cette momie ſont teints des mêmes couleurs, & offrent un éclat preſque égal à celui des momies dorées : ainſi il eſt probable que cette eſpèce d'ornements étant très-chère, elle étoit réſervée aux perſonnes du premier rang, pendant que les autres qui ne pouvoient pas faire la même dépenſe, ſe contentoient de les imiter en peinture.

Ce fut certainement dans ce tems que l'on fit une découverte bien importante en Chimie; celle de la fermentation. Dans tous les pays, les hommes ont cherché à ſe procurer des liqueurs plus agréables que l'eau, & plus propres à fortifier le corps & à ranimer l'eſprit. Chez les peuples policés, dit un hiſtorien célèbre (*a*), où une ſuite de fonctions & d'amuſements occupe l'eſprit; le deſir de boire eſt réglé en partie par le

(*a*) Robertſon. Hiſt. de l'Amér. Goguet Gumilla. Lozan. Ribas. Ulſa.

climat, & augmente ou diminue suivant la différence de sa température. Dans les pays chauds, le corps des habitants sensibles & délicats n'exige pas des liqueurs fermentées; dans les pays froids, la constitution de l'homme, plus robuste & plus engourdie, a besoin de liqueurs spiritueuses qui l'animent & l'excitent. Chez les Sauvages, le desir de se procurer quelque boisson enivrante, est par-tout le même : pendant qu'ils sont la guerre, ou qu'ils sont dans une situation critique, la nature fait les efforts les plus grands; mais à ces scènes forcées succède un long repos, pendant lequel le Sauvage ne trouve rien qui fixe son attention: il languit dans cet état d'indolence, & l'état de son corps est celui de son esprit. Ici, il reste dans sa cabane autour du feu; là, il végète assis à l'ombre d'un arbre & passe son tems à dormir, ou dans une oisiveté constante, ou à des occupations qui ne s'éloignent guère de cet état de paresse. Les liqueurs fortes le tirent de cet assoupissement, donnent de l'activité à son esprit, & rendent à son corps le mouvement dont il

étoit en quelque ſorte privé. La paſſion pour ces liqueurs devient exceſſive en lui ; & leur uſage le fait paſſer de cette mélancolie à une gaité vive, emportée & quelquefois furieuſe (*a*).

Le jus de la vigne eſt la première liqueur fermentée qu'on ait connu. Le patriarche qui habita le mont Baris ou Liban (101), le même que le mont Ararat de Moyſe (*b*), planta la vigne (*c*), la cultiva, & ſentit le premier les effets de cette liqueur (102). Si l'on en croit les Egyptiens (*d*), Oſiris fut le premier qui cultiva la vigne, & qui apprit aux hommes l'art de faire le vin (*e*). Les habitants de l'Afrique l'attribuent à Bacchus (103) : ces deux perſonnages paroiſſent être les mêmes que Noë (104). Melchiſédec, roi de Salem, offrit un ſacrifice de pain & de vin pour la victoire qu'Abraham avoit remportée (105).

(*a*) Géorg. de Virg. L. 5. p. 24. Voya. & Découv. de Dacugna. p. 59.

(*b*) Gen. ch. 8. v. 4.

(*c*) Id. ch. 9. v. 20.

(*d*) Banier. Briant.

(*e*) Diod.

Dans les pays peu propres à la culture de la vigne, on a d'autres productions. La bierre, qui est un résultat d'un procédé plus difficile que celui du vin, étoit connue dans les premiers siècles (*a*), où celle-ci manquoit (*b*), plusieurs nations se sont habituées à boire, pendant qu'il étoit chaud, le sang des animaux qu'ils égorgeoient (106); usage qui est encore pratiqué chez quelques peuples sauvages (*c*), qui prétendent que cela les fortifie (107).

Plusieurs peuples de l'antiquité, avant de connoître le vin, prenoient du miel sauvage; &, par la fermentation, en faisoient de l'hydromel (108). Cette liqueur est encore commune dans l'Abyssinie, la Pologne & la Moscovie. les Tartares (109), les Moskites & plusieurs peuples de l'Amérique (110), ceux d'Othaïti (111), de Sibérie & du Kamchatka (112), ont découvert l'art de la fermentation, ou quelque autre manière de se faire des liqueurs fortes (113).

(*a*) Diod. L. 5.

(*b*) Hist. Nat. de l'Islande.

(*c*) Hist. de l'Islan. Hist. Nat. de Buffon. Voy. de Cook.

§. VII.

De la Médecine myſtique.

Les cauſes de la ſuperſtition paroiſſent avoir été les mêmes chez toutes les nations groſſières & ignorantes, ſoit qu'elles vinſſent du deſir de lire dans l'avenir, ſoit de celui de ſe délivrer des maux qu'on ſouffroit ou qu'on redoutoit. L'eſprit humain, dit un Auteur célèbre (*a*), eſt d'autant plus enclin à cette vaine curioſité, que ſon intelligence & ſes facultés ſont foibles & languiſſantes. Étonné des événements dont il ne comprend pas la cauſe, il ſe perſuade naturellement qu'il y a quelque choſe de myſtérieux & d'incroyable. Alarmé par des accidents dont il ne peut connoître l'iſſue & les conſéquences, il a recours à d'autres moyens qu'il croit capables de ſuppléer à ſa propre pénétration pour en deviner les ſuites. Toutes les fois que la ſuperſtition eſt établie de manière à former un ſyſtême, ce deſir de pénétrer dans l'avenir en fait la baſe; il n'eſt guère

(*a*) Robertſon.

de peuples chez qui la prophétie n'ait été liée aux institutions religieuses : les prêtres & les ministres du ciel ont prétendu donner des oracles aux hommes ; ils ont été les seuls devins, les seuls augures & les seuls magiciens.

Mais, parmi les nations grossières, continue le même Auteur, qui ne reconnoissent aucune puissance supérieure, & qui n'ont aucun usage religieux qui soit fixe (114), cette envie de lire dans l'avenir a un principe différent. Les maladies des hommes, dans le premier état de grossièreté, sont, comme chez les animaux, rares, mais violentes. L'impatience & le desir de recouvrer la santé ont fait naître chez eux un respect extraordinaire pour ceux qui ont prétendu connoître la cause de leurs maladies & pouvoir en prévenir les effets ; cependant ces ignorants connoissoient assez peu la structure du corps humain, pour n'être capables ni de dire la cause de ces maladies, ni de donner la manière de les faire cesser. L'enthousiasme, aidé d'un peu de ruse, suppléoit au défaut de connoissances ; on prescrivoit &

l'on mettoit en usage des cérémonies mystérieuses, qu'on supposoit avoir assez de pouvoir pour les chasser. La crédulité & l'amour du merveilleux, naturels aux esprits peu cultivés, prêtoient de la force à l'illusion & faisoient des dupes de l'imposture. Parmi les Sauvages, les premiers Médecins étoient une espèce de sorciers & de magiciens qui se faisoient gloire de savoir ce qui étoit passé & de prédire les événements futurs; les incantations, les sortilèges & les charlataneries de toute espèce, aussi étranges que frivoles, étoient les moyens pour faire cesser les causes prétendues des maladies (115). Se reposant sur l'efficacité de ces remèdes, ils prédisoient avec assurance quel devoit être le sort du malade. On voit par-là que la superstition a tiré son origine de la Médecine & non de la religion (116).

Chez tous les peuples peu éclairés, les usages qui ont eu quelque ressemblance avec les actes religieux, avoient pour objet d'éloigner les maux qu'on souffroit ou qu'on redoutoit. Même chez les nations où le système de religion étoit mieux établi, & qui

avoient une idée d'êtres bienfaisants & aussi d'êtres méchants, la superstition paroissoit venir de la crainte, & l'on y avoit recours pour éviter les calamités (117). On étoit persuadé que les dieux bienfaisants accordoient aux hommes toutes les faveurs, sans qu'il fût nécessaire de les prier ni d'être reconnoissants; l'unique desir étoit d'appaiser la colère de ceux que l'on croyoit les ennemis du genre humain (118).

J'ai rapporté sur ce sujet le sentiment d'un historien célèbre (*a*). Il donne une juste idée de l'état primitif de plusieurs nations, lorsque l'ignorance & la superstition s'emparoient de l'esprit, & influoient sur les actions qui avoient dans chaque pays & dans chaque siècle un cours si uniforme, que les passions dominantes avoient les mêmes suites. Il n'est donc pas étonnant que, dans les maladies dont on attribuoit la cause à des êtres invisibles, l'on ait employé les charmes, les amulettes, les incantations & d'autres sortes de magie. Ces remèdes devinrent familiers

(*a*) Dr. Robertson.

dans les royaumes de Chaldée, de Babylone, d'Egypte & de Perſe, dans les tems qui ont précédé celui de l'Ecriture (*a*). Les colonies qui ſe ſont formées de ces peuples, ont apporté cette ſuperſtition dans les pays qu'elles ont habités. Elle s'étendit le long des côtes de l'ancienne Phénicie & en Grèce (119); en Phénicie, on eut Eſculape & les Aruſpices; dans la partie ſeptentrionale de l'Europe, on eut les Druides (*b*). De l'extrémité ſeptentrionale de l'ancien monde, elle paſſa dans le nord du nouveau Continent (120), & de-là s'étendit en Amérique, qui eut les Chémis, les Okkis (*c*) & pluſieurs autres divinités (121). Nombre de ces uſages ſe rapprochoient plus ou moins de ceux de l'ancien Continent (*d*).

Il y eut une eſpèce de Mages (122) qui furent en grande réputation (123); les philoſophes & les perſonnages les plus vertueux

(*a*) Exod. ch. 8 & ſuiv.

(*b*) Auſon. Od. 50.

(*c*) Divinités des peuples de l'Amérique, & ſur-tout des Hurons.

(*d*) Lafitau, Mém. de l'Acad. des Inſcrip.

ſe croyoient honorés d'être initiés à leurs myſtères : de-là probablement dérive la franc-maçonnerie (124). Quelques Mages cependant dégénérèrent & devinrent odieux & mépriſables (125). L'appareil des cérémonies augmenta l'averſion que les perſonnes ſenſées avoient pour cette magie. On choiſiſſoit les lieux ſouterrains & l'obſcurité de la nuit ; on immoloit des victimes noires : des os de morts & des cadavres ornoient ces caves ; on égorgeoit des enfants pour chercher dans leurs entrailles la connoiſſance de l'avenir : enfin tout tendoit à rendre cette magie odieuſe (*a*).

Jamblique dit que ces deux eſpèces de magiciens employoient des mots auxquels ils attribuoient une certaine vertu. Quelquefois ces paroles ne produiſoient pas l'effet qu'on en attendoit (*b*) ; quelquefois il falloit y ajouter la compoſition de certaines herbes. Il falloit de même obſerver exactement le tems des ſacrifices, les jours, les

(*a*) Voy. la ſect. ſeconde & les notes.

(*b*) Voy. la ſect. prem.

heures, l'aſpect des aſtres, la qualité (126) & le nombre des victimes, & pluſieurs particularités minutieuſes (127).

Les Druides auſſi étoient fort adonnés à la magie (*a*) & à toutes les erreurs qui l'accompagnent ; mais, de toutes ces ſuperſtitions, la plus cruelle a été celle qui les a portés à immoler des victimes humaines à leurs dieux (128) ; uſage qui n'a ceſſé qu'à la deſtruction totale de cette ſecte (129).

Dans les temples dont l'entrée étoit défendue aux hommes, les femmes préſidoient aux ſacrifices & aux autres cérémonies religieuſes. Il y avoit des Druides dans preſque toutes les iſles qui bordent les côtes de Galice & celles d'Angleterre. Dans les iſles où il y avoit des Druides, il n'y avoit point de femmes, & celles-ci avoient ſeules la poſſeſſion des autres iſles (*b*). Les empereurs romains conſultoient fréquemment ces femmes; Alexandre Sévère (130), Dioclétien (*c*),

(*a*) Mith. de Briant. Banier.

(*b*) Mit. de Ban. L. 6. c. 4.

(*c*) Vopiſc. Mit. de Ban.

& même Aurele (131), le protecteur du célèbre Galien, furent du nombre de ceux qui y eurent recours.

Les Druides faisoient usage de la Botanique; mais ils y ajoutoient plusieurs cérémonies superstitieuses : par exemple, pour cueillir une plante que l'on croit être l'hellébore noir , il ne falloit pas se servir d'un couteau; on l'arrachoit avec la main droite; il falloit encore que la main fût couverte d'un bout de la robe, on la mettoit ensuite secrètement dans la main gauche, comme si elle eût été volée : il y avoit enfin une préparation nécessaire, la personne devoit être en blanc & avoir les pieds nuds; elle offroit un sacrifice de pain & de vin (*a*). Les Druides ne cueilloient jamais la verveine (plante dont on se servoit beaucoup dans la magie), sans y mêler plusieurs usages superstitieux (132). On s'en sert encore en Angleterre comme d'une amulette; une personne d'Halsted, en Essex, l'employoit fréquemment.

(*a*) Plin. L. 24. c. 55.

De

De toutes les cérémonies des Druides ; la plus ſolemnelle étoit celle de cueillir le *gui*. Ils ſe perſuadoient que les dieux avoient apporté cette plante du ciel pour la félicité des hommes (133) ; Virgile en parle dans ces vers élégants.

« *Quale ſolet ſilvis brumali frigore* viſcum
» *Fronde virere nova quod non ſua ſeminat arbos ;*
» *Et croceo fœtu teretes circumdare truncos* ».

Les Druides croyoient que cette plante étoit un ſpécifique contre l'épilepſie, l'apoplexie & les vertiges ; ils en tiroient une eau qui paſſoit pour un remède dans toutes les maladies. Ils la cueilloient avec une vénération ſuperſtitieuſe qui ſubſiſte encore dans quelques endroits de ce royaume (134).

Je pouvois, il eſt vrai, traiter ce ſujet à l'article de la Botanique ; mais les cérémonies religieuſes qui accompagnoient l'uſage de certains végétaux m'ont engagé d'en parler ici. On pourroit citer mille autres charmes inventés par l'ignorance & la ſuperſtition (135) ; ſoit que l'on ne connût pas les cauſes des maladies, ou qu'on ne sût de quels remèdes faire uſage. De-là les charmes em-

ployés pour guérir la coqueluche (136), la fièvre, les maux de dents, les convulſions, l'épilepſie (137) & pluſieurs autres maladies. De-là auſſi tous les charmes employés pour prévenir quelques infirmités (138), uſage qui ſubſiſte encore chez les gens peu inſtruits, qui ont pour ces ſortes de remèdes la même vénération que l'on avoit autrefois pour l'attouchement du Roi dans les maladies ſcrophuleuſes (139), qui, de-là, ont reçu le nom de *Mal-de-Roi* (140).

En vérité on ne peut plus s'étonner de la crédulité des peuples ſans connoiſſances, puiſque même les perſonnes inſtruites adoptent les opinions les plus abſurdes, & cherchent à les faire paſſer à la faveur de leur nom. Celle de Pline eſt excuſable (141); mais quand Fulgoſe (142), Amate Luſitan (143), Parré (144) & Donat (145), dans le quinzième ſiècle, dégradent leur état & la ſcience en général, au point d'admettre l'incroyable métamorphoſe des ſexes, nous pouvons paſſer ſur les ruſes des Sybilles (*a*), des aruſpices, des devins, des aſtro-

(*a*) Baniere.

logues & des autres imposteurs de l'antiquité (146). Vers la fin du seizième siècle, Donat, écrivain en Médecine de quelque réputation, dit qu'une femme, après avoir accouché d'un fils, fut métamorphosée en homme (147). Turner, qui rapporte ce trait dans son histoire des choses remarquables, paroît hésiter sur la vérité du fait. Cette circonstance cependant est si connue par rapport à un Chevalier célèbre, qu'il est étonnant qu'on n'en ait pas dit la même chose que du fait précédent.

Il seroit trop long de rapporter ici tous les exemples de magie, d'astrologie, de sorcellerie qui se répandirent dans l'Assyrie, en Grèce & dans presque toutes les parties du monde; mais maintenant les planètes ne sont plus soupçonnées de diriger nos actions; le bélier ne gouverne plus la tête; le taureau ne préside plus à l'estomac; les gemeaux, à la poitrine; le scorpion, aux entrailles; & les poissons, aux pieds. La Sagesse infinie n'a pas voulu qu'on pût lire dans l'avenir:

> *Prudens futuri temporis exitum*
> *Caliginosâ nocte premit.* Horace.

Quel n'auroit pas été le chagrin de Priam, dit Ciceron, s'il avoit connu le ſort qui l'attendoit! Pompée eût-il été ſenſible à la gloire de trois conſulats & de trois triomphes, s'il eût pu voir, ce que, nous-mêmes, nous ne pouvons rapporter ſans verſer un torrent de larmes, que, dans le même jour, il perdroit une bataille, ſon armée ſeroit entiérement défaite, & que, lui-même, il ſeroit aſſaſſiné dans les déſerts d'Egypte?

Que Céſar auroit-il penſé, s'il eût ſu qu'au milieu du ſénat, qu'il avoit rempli de ſes amis & de ſes créatures, près de la ſtatue de Pompée, à la vue même de ſes gardes, il ſeroit couvert de bleſſures par ſes meilleurs amis, & que ſon corps ſeroit abandonné du peuple romain? *Certè igitur ignoratio futurorum malorum melius eſt, quàm ſcientia.* Cicero, de div., L. 2.

FIN.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DE LA MÉDECINE.

NOTES.

DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL.

(1) PENDANT que Cortez étoit à Tlaſcala, dans ſon premier voyage au Mexique, en 1519, il arriva un phénomène, qui eſt ſi fort la preuve de cette obſervation, que je le rapporterai ici.

Les peuples de Tlaſcala furent fort alarmés par une éruption du volcan de *Popocatepec*, montagne éloignée de huit lieues de la ville. Ils ſe perſuadoient que c'étoit le préſage de nouveaux malheurs ; ils croyoient auſſi que les étincelles étoient les ames des tyrans envoyés par les dieux irrités, pour les punir.

Tandis que Magiſcatzin, un des ſénateurs de Tlaſcala, & quelques-uns des principaux de la ville rapportoient ces folles idées à Cortez, Diego d'Ordaz demanda la permiſſion d'aller ſur la montagne, afin

de ſatisfaire ſa curioſité. Les Indiens étonnés de ſa demande ; tâchèrent de le détourner d'une entrepriſe auſſi dangereuſe ; ils obſervèrent que les hommes les plus intrépides de leur nation n'avoient jamais oſé paſſer au-delà de la demeure de leurs dieux (à-peu-près le milieu de la montagne) , & que les terribles mugiſſements & les tremblements défendoient d'approcher du ſommet. Ce récit augmenta la curioſité de Diégo , & Cortez lui accorda ſa demande, afin de donner aux Indiens une preuve du courage ſupérieur des Eſpagnols. Lorſque ceux-ci approchèrent du haut de la montagne , ils furent tout-à-coup couverts d'une nuée de cendres chaudes , qui les obligea de chercher un abri dans le trou d'un rocher où ils perdirent preſque courage. Ordaz cependant, voyant que le tremblement étoit paſſé , engagea , par ſon exemple , ſes ſoldats à continuer leurs découvertes , juſqu'à ce qu'ils arrivèrent à la bouche du volcan , qui avoit environ un quart de lieue de circonférence. Ils virent une grande quantité de matière inflammable qui bouilloit comme un métal brillant en fuſion. Ils revinrent ſains & ſaufs de leur expédition , au grand étonnement des Indiens. Cette aventure augmenta beaucoup leur eſtime pour les Eſpagnols qui en retirèrent un grand avantage ; car . Ordaz ayant trouvé beaucoup de ſoufre , Cortez s'en ſervit pour faire de la poudre à canon , dont l'armée avoit beſoin lors de ſa ſeconde entrée dans le Mexique. (Herrera, t. 2. p. 454. De Solis. Conq. du Mex.). Cette découverte du ſoufre, dans la montagne de Popocatepec, fut ſi utile dans la conquête du Mexi-

que, que l'empereur donna à Ordaz une montagne brûlante pour ses armes. *Ibid.* p. 320.

Le même Magiscatzin, qui mourut pendant que les Espagnols étoient à Tlascala, fut la première personne de distinction dans l'Amérique méridionale qui fut baptisée. Plusieurs Caciques suivirent son exemple; & le général Xicotencal fut baptisé par le père Olmedo : mais l'empereur Montézume, qui mourut au camp des Espagnols, ne voulut jamais souffrir cette cérémonie; & de Solis dit, dans sa conquête de l'Amérique, que le diable prit une éternelle possession de l'ame de l'Empereur.

Voyez le rapport d'Uloa sur les cloches de Caloto, dont on se servoit comme un préservatif contre les effets du tonnerre. (V. 5. L. 6. ch. 3. p. 341).

Les peuples du Brésil étoient si effrayés par le tonnerre, qui est fréquent & terrible dans leurs pays de même que dans les autres endroits de la Zone torride, qu'il n'étoit pas seulement l'objet d'un culte religieux, mais encore que le nom le plus expressif de la divinité, dans leur langue, est *Toupan*, nom qu'ils donnoient aussi au tonnerre : (Piso de medec. Brés. p. 8. Nieuhoff, Church. Coll. v. 2. p. 532).

(2) L. 1. préf. & L. 2. préf. Voyez aussi l'histoire des maladies de Job, qui étoient regardées comme un coup du ciel. (Voy. de Franç. Pyrard. C. 9. p. 62. 63. 121. 132. 282).

(3) Dans plusieurs endroits de l'Iliade, Homère parle de la supériorité des Troyens dans leurs ma-

nières & de la perfection de leurs arts. Leur architecture étoit plus belle, leurs armes étoient plus riches ; puisque Glaucus changea un bouclier d'or contre celui de Diomède qui étoit de cuivre. Leur grand attachement pour les femmes est une preuve qu'ils étoient plus civilisés ; ce qui n'étoit jamais plus apparent que lorsqu'il s'agissoit d'exprimer & de prouver leur passion : sujet qui a fait faire des observations élégantes & philosophiques aux Auteurs des Recherches périodiques. (V. 57. p. 50. 51). Homère, ajoutent-ils, « qui est peut-être le meilleur copiste » de la nature, & un des premiers peintres des » mœurs, fait voir à cet égard la différence qu'il y » avoit entre les Grecs & les Troyens ». La barbarie des Grecs ne paroît jamais davantage que dans leurs opinions sur les femmes. La querelle d'Achille & d'Agamemnon, qui est le fondement de l'Iliade, roule sur les femmes ; mais c'est une affaire d'honneur & non pas une affaire d'amour. Chaque fois que les héros de la Grece parlent de leurs maîtresses ou de leurs femmes, on voit qu'elles sont humiliées & opprimées. Les Troyens, au contraire, sont peints comme un peuple différent ; chez eux les femmes ont le caractère élevé, & leur état paroît préférable. La galanterie de Paris envers Hélène, la tendresse d'Hector & d'Andromaque annoncent une nation civilisée & polie. Le panégyrique d'Hélène fait par les vieillards qui étoient à regarder le combat, lorsqu'elle passoit sous la porte *Scée*, est le compliment le plus honnête qui ait jamais été fait aux femmes : « Quel miracle,

» disent-ils, que tant de rois & de nations prennent » les armes pour la défense d'une telle beauté » ! En faisant la description du ceste de Venus, la plus belle fiction de l'Iliade, Homère exprime ses propres idées & ses sentiments sur la beauté & sur les charmes de l'amour. « Elle laissa tomber de son sein sa » ceinture bigarrée qui renfermoit les appas de la » beauté, l'amour, les desirs, les vœux d'une pas» sion réciproque & les tendres accents qui s'échap» pent du cœur des Sages ».

Ce respect pour les femmes paroît aussi dans l'histoire de la découverte de l'Amérique, & augmente à proportion que les peuples sont plus ou moins civilisés. Les Indiens les plus grossiers traitoient les femmes comme des esclaves ; mais ceux du Mexique & du Pérou, qui étoient plus policés, avoient plus d'égard pour le sexe.

Quand Sandoval prit Gatimozin, le dernier empereur du Mexique, le 13 août 1525, l'empereur s'adressa au conquérant, & lui dit : « Je suis ton pri» sonnier & prêt à aller par-tout où tu voudras me » conduire ; la seule grace que j'aie à te demander, » est d'avoir pour la princesse & les femmes de sa » suite tous les égards qui leur sont dus ». C'est ce même Gatimozin que Julien d'Aldérete fit griller sur des charbons ardents avec son ministre. Pendant qu'ils étoient tous les deux dans cet état, le ministre jetta les yeux sur l'empereur & laissa échapper des cris perçants. Gatimozin lui dit avec beaucoup de modération ; « Crois-tu que je sois sur un lit de fleurs ».

Le miniſtre fut ſi frappé de ce diſcours, qu'il expira ſans proférer la moindre plainte. Cortez, entendant ces cris, courut dans l'appartement & relâcha l'empereur avant qu'il fût trop tard; cependant il ternit cet acte d'humanité en le faiſant pendre en 1527. Amér. d'Herrera. (V. 2. c. 17).

Peu de tems après, Atahualpa ou Atabaliba, incas du Pérou, fut priſonnier de Pizarre; ſon attachement pour ſa femme fut une des cauſes de ſa mort. Pizarre avoit amené avec lui de Thumbez, en 1520, un interprète nommé *Philippillo*. Cet interprète étoit devenu amoureux d'une des femmes d'Atahualpa, de la famille des incas. L'empereur en fut ſi choqué, qu'il dit à Pizarre que l'interprète méritoit la mort; le général au contraire ne fit qu'en rire. L'interprète, pour ſe venger, accuſa l'empereur de projetter la deſtruction des Eſpagnols. Ce rapport ridicule devint une accuſation en forme. On donna des preuves, & on le condamna à être brûlé; mais, s'étant ſoumis à recevoir le baptême, il fut ſeulement pendu. Peut-être le mépris marqué d'Atahualpa ne contribua-t-il pas peu à précipiter la perte de cet incas? En effet, ne pouvant concevoir comment les Eſpagnols ſavoient lire & écrire, &, ne ſachant ſi c'étoit un don de la nature ou une ſcience acquiſe, il demanda à un ſoldat Eſpagnol s'il pourroit tracer le nom de Dieu ſur l'ongle de ſon pouce; le ſoldat lui répondit qu'il le pouvoit, & l'écrivit ſur le champ. L'incas fut enſuite trouver pluſieurs capitaines; &, en leur montrant ſon pouce, il leur demandoit s'ils ſavoient ce que cela

ſignifioit. D'après leurs réponſes, il crut que l'art d'écrire & de lire étoit naturel à la nation ; mais ayant enſuite trouvé Pizarre, il lui fit la même queſtion. Pizarre ne ſavoit ni lire ni écrire; il rougit & le quitta ſans lui faire la moindre réponſe : ce qui non ſeulement changea l'idée d'Atahualpa ſur l'art d'écrire, qu'il voyoit clairement n'être que le fruit de l'éducation, mais encore lui donna une très-mauvaiſe opinion de Pizarre, qui avoit moins de connoiſſance que le dernier de ſes ſoldats. L'ignorance de Pizarre, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit gardé les cochons, n'étoit pas un crime. Dans le quinzième ſiècle, un criminel, condamné à être pendu, obtint ſa grace parce qu'il ſavoit lire : ce qui, ſuivant la remarque de Voltaire, eſt une preuve frappante de la ſtupidité de ces tems. (Œuvres de Volt. t. 1. ch. 41).

En France, le mot taille ou impôt n'eſt venu que de l'uſage où étoient les collecteurs de marquer ſur un morceau de bois les ſommes que chacun devoit payer. Dans le 15ᵉ ſiècle il y avoit fort peu de perſonne parmi le peuple qui ſuſſent écrire. Voy. auſſi les loix ſur les femmes, eu égard à leurs droits & à leur conduite. Dans le commencement du 16ᵉ ſiècle, du tems de Léon X, de la famille de Coſme de Médicis, qui fut le reſtaurateur de l'élégance romaine, il n'y avoit peut-être pas dix gentilshommes en Europe qui euſſent une bible. (Œuv. de Volt. t. 4. c. 106). Un plus grand conquérant que Pizarre (l'empereur Charlemagne), ne ſavoit pas écrire ſon nom.

Lorſque les femmes ſont traitées en eſclaves,

comme les eſclaves, elles changent volontiers de maîtres. (Recher. mor. v. 57. p. 140. Recher. philoſ. v. 1. p. 69 & 70). Une femme Américaine procura des vivres à Colomb & à ſes compagnons la premiere fois qu'il aborda aux Antilles ; l'antiquité fournit de pareils exemples. (Plin. Tacit. Plut. &c.).

(4) De nos jours les Aſiatiques ne paroiſſoient pas portés pour la ſaignée. Les Chinois ne ſaignent jamais ſous quelque prétexte que ce ſoit. Le docteur Arnot, pour lequel on avoit la plus haute conſidération en Chine, fut, dit-on, le premier qui put engager un Chinois à ſe faire ſaigner. (Hiſt. du Thé, p. 51. Hiſt. de la Chine, par Duhalde, v. 3. p. 362, & le Voyageur Chinois, v. 2. p. 177 & ſuiv., qui contient une deſcription de l'état de la Médecine à la Chine). La ſaignée cependant étoit en uſage chez les Grecs du tems d'Hypocrate ; elle étoit connue des peuples du Pérou, lors de la découverte de ce pays. (Garcil. hiſt. des incas, v. 1. l. 2. ch. 24. p. 206.), & auſſi de quelques autres nations. (Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 370).

En conſidérant combien de circonſtances mènent aux ſciences, ne peut-on pas attribuer cette découverte des Péruviens à leurs chauve-fouris, qui y ſont en ſi grand nombre que, dans quelques provinces, lorſqu'elles commencent à voler après le coucher du ſoleil, elles couvrent les rues d'un nuage épais ; elles ſont preſque auſſi grandes que des rats, & le deſſous des toits des maiſons de campagne en eſt généralement couvert. Elles ſaignent avec la plus grande

adreſſe les hommes & les animaux. Les habitants étant obligés, par l'exceſſive chaleur, de laiſſer pendant la nuit les portes & les fenêtres ouvertes, les chauve-ſouris y entrent; &, s'il arrive qu'elles trouvent le pied de quelqu'un découvert, elles inſinuent leurs dents dans la veine avec tout l'art du plus habile Chirurgien; elles ſucent le ſang juſqu'à ce qu'elles en ſoient raſſaſiées : alors elles ôtent leurs dents, & le ſang coule abondamment par l'ouverture.

Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré que cet accident leur étoit arrivé, & que, s'ils ne s'étoient pas éveillés aſſez tôt, ils ſeroient paſſés du ſommeil à la mort, ayant perdu une ſi grande quantité de ſang, qu'à peine leur reſtoit-il aſſez de force pour fermer la bleſſure. La raiſon qui empêche de ſentir la dent de ces animaux, eſt attribuée à l'agitation agréable & rafraîchiſſante de l'air battu par le mouvement de leurs ailes, ce qui engage à un profond ſommeil (Voy. d'Uloa à l'Amér. mérid. v. 1. L. 1. c. 7. p. 59. Marti. *de novo Orbe*. Déc. 3. ch. 6. p. 129).

Les Indiens de l'Amérique ſeptentrionale ont une manière groſſière de ſaigner, en ſcarifiant les parties affligées avec une pierre tranchante. (Hennepin. Continuation d'une nouvelle découverte, p. 82. 101).

Sir John Sloan ajoute que les Nègres de la Jamaïque, après cette ſcarification, appliquoient une calebaſſe remplie de coupeaux ou d'autres matières combuſtibles enflammés; il dit qu'ils étoient très-portés pour la ſaignée du nez. (Hiſt. de la Jamaïq. Introd. p. 54.).

Charlevoix attribue la découverte de la ſaignée à l'*anta*, animal qui, lorſqu'il trouve que ſes vaiſſeaux ſont trop pleins, s'ouvre une veine avec la pointe d'un roſeau. Martir rapporte une hiſtoire curieuſe des ſuccès de la phlébotomie, par une des chauve-ſouris dont on a déja parlé. « Le domeſtique » d'un couvent étoit malade d'une pleuréſie très-dan- » gereuſe; ayant beſoin d'être ſaigné ſur le champ, » il eſſaya deux ou trois fois de s'ouvrir la veine avec » un raſoir; mais il ne vint point de ſang, ce qui fit » croire que dans peu de tems il ſeroit mort. Les » Moines lui firent leurs derniers adieux, & ſortirent » pour aller préparer ſa tombe. Pendant qu'il étoit » ainſi abandonné, une chauve-ſouris ouvrit la veine » d'un de ſes pieds qui étoit découvert. Cet animal » ſe raſſaſia de ſang & laiſſa la veine ouverte. Au lever » du ſoleil, les Moines vinrent retrouver cet homme » qu'ils avoient abandonné, le croyant mort : il » étoit alors très-gai & preſque rétabli ». (Découv. du Nouv. Monde, 8. ch. 6. p. 300).

Wafer, qui a vécu pendant quelque tems avec une tribu d'Indiens près l'iſthme de l'Amérique, rapporte une méthode curieuſe de ſaigner, pratiquée chez ces peuples; il s'exprime ainſi : « Il arrivoit ſouvent » qu'une des femmes de Lacenta (chef de la Tribu), » étant indiſpoſée, ſe faiſoit ſaigner, ce qui ſe prati- » quoit de cette manière : elle s'aſſeyoit abſolument » nue ſur une pierre dans la rivière; un Indien, armé » d'un petit arc, lançoit ſur le corps de cette femme » de petites flèches aiguës, & qui ſont meſurées de

» façon à ne pas pénétrer plus avant que ne le font » ordinairement nos lancettes. Il ne cessoit d'en lan- » cer que lorsqu'une de ces flèches avoit rencontré » une veine & que le sang sortît un peu : alors les » Indiens sautoient & couroient çà & là, en expri- » mant par plusieurs gestes leur joie & leur triomphe. » (Voyages, p. 28. »).

Wafer étoit Chirurgien ; il délivra cette femme de ce procédé pénible, en la saignant à la façon des Européens, ce qui lui acquit beaucoup de réputation & lui mérita la protection de Lacenta, à qui il dut la vie, ainsi qu'un de ses compagnons.

Les Nègres de Juda se tiroient quelques gouttes de sang (obligation qu'ils avoient promis de remplir) & en arrosoient un trou fait en terre. (Barbot. Descrip. de la Guin.).

Les Siamois scelloient leurs conventions en buvant réciproquement le sang l'un de l'autre. (Relat. de la Coubère). Salluste dit que Catilina présenta à ses complices des vases pleins de vin & de sang humain.

Autrefois, lorsqu'un Russe manquoit à se blanchir d'une accusation, il étoit obligé d'ouvrir une veine sous la cuisse gauche d'un chien, & de succer le sang usqu'à ce que l'animal en mourût : s'il arrivoit qu'il vomît le sang, ou qu'il parût indisposé, il étoit déclaré coupable. (Voyage de le Brun, t. 1.).

(5) Voyez une observation que le Père Hennepin fait à ce sujet, lorsqu'il est envoyé en esclavage par les Indiens. (Nouv. Décou. d'un vaste pays, &c. p. 183).

§. PREMIER.

(6) Herod. L. 5. p. 197. Strab. L. 3. p. 234. L. 16. p. 1082.

C'eſt par un uſage ſemblable que, de nos jours, on demande encore en Angleterre, à la première perſonne que l'on rencontre montée ſur un cheval pie, un remède pour la coqueluche.

De-là peut être encore l'uſage ſubſiſtant chez preſque toutes les nations, de ſe demander : *Comment vous portez-vous ?*

(7) En Egypte, ces livres étoient dépoſés dans le temple de Vulcain. (Galen. de Comp. Medic. per genera, l. 5. c. 2. t. 13. p. 775. Edit. Charterii.). Un des plus anciens temples des Cabires, dont Eſculape fut un des chefs, étoit à Memphis. Il étoit ſi reſpecté, qu'il n'y avoit que les prêtres à qui il fût permis d'y entrer. Cambyſe entra dans ces temples & en examina les ſtatues. Elles étoient à-peu-près les mêmes; toutes d'une forme bizarre, ſuivant les uſages des Egyptiens : il les fit toutes renverſer, & détruiſit les temples. De l'Egypte, ce culte paſſa à Chanaan, en Syrie & de-là en Grèce. (Hérod. l. 3. c. 37. l. 10. p. 725. Euſeb. &c.).

(8) Les Egyptiens & les Indiens étoient diviſés en différentes claſſes, qui avoient leurs fonctions particulières ; ces fonctions étoient héréditaires dans les familles. On ne voit pas que cet uſage ait exiſté ailleurs, excepté

excepté chez les Ibériens. (Mitol. de Briant. v. 3, p. 458. Strab. Hérod.).

(9) Hérodote, l. 2. p. 84, dit que la Médecine étoit divisée en plusieurs parties differentes, & qu'un Médecin n'étudioit jamais qu'une seule espèce de maladies. Chaque pays avoit quantité de Médecins ; les uns ne travailloient que sur les maladies des yeux, d'autres sur celles de la tête, des dents ou du ventre; d'autres enfin sur des maladies internes : les peuples devoient avoir fait quelques progrès dans les sciences avant de pouvoir ainsi diviser la Médecine. L'état de la Médecine peut être regardé comme le baromètre des sciences chez tous les peuples. Par-tout où les arts & les sciences auront fait des progrès, la Médecine sera particulièrement recherchée. Ceci rend raison du peu d'avancement de la Médecine en Europe jusqu'au dixième siècle. Il y avoit à peine un Médecin en Espagne ; Sanche-le-Gras, roi de Léon, fut obligé de faire un voyage à Cordoue en 956, pour se confier aux soins d'un Médecin Arabe, qui, quoiqu'il eût été mandé par le roi, avoit répondu que c'étoit à lui à venir le trouver. (Hist. anc. & mod. de Voltaire).

Aujourd'hui même les Médecins Espagnols ne peuvent pas guérir les maladies vénériennes, quoique ce soit le mal le plus commun chez ces peuples ; faute de secours, ils mènent une vie misérable, & périssent en peu de tems. (Voy. de Darlymple en Espagne & en Portugal, en 1774). J'ai lu ailleurs que, sous le règne de Jean Sobiesky, roi de Pologne, on ne put trouver

aucun Médecin dans ce royaume, lors d'une épidémie ſubite.

(10) Hérodote, parlant des Egyptiens, dit qu'ils ſe purgeoient tous les mois pendant trois jours conſécutifs, afin de prévenir les maladies. Pluſieurs nations orientales ſont encore dans l'uſage de pareils préſervatifs; les Arabes, les Perſes, les Chinois, & quelques autres nations de l'Inde s'appliquent extérieurement le *moxa.* (Kempfer, hiſt. du Japon, t. 3. p. 282. & ſuiv., où il donne un état des maladies où l'on ſe ſert du *moxa.*) Les Péruviens ſe purgent & ſe ſaignent pour prévenir les maladies; ils ſe ſaignent aux cuiſſes, aux bras, aux poignets, aux ſourcils & aux autres parties du corps avec une pierre tranchante. (Garcill. hiſt des Incas, t. 1. l. 2. ch. 24. p. 206. & ſuiv. Heiſter. inſt. Chir. t. 1. c. 1. 8. p. 443).

(11) Iliad. l. 1. Voyez la conduite de Palamède, qui étoit partiſan de la fatalité, & qui, par cette raiſon, regardoit la Médecine comme odieuſe à Jupiter. Il refuſa de l'apprendre de Chyron. Il fut frappé comme d'un coup de tonnerre, lorſqu'il vit Eſculape préſerver le camp des Grecs, ſitué dans un pays mal ſain, de la peſte qui ravageoit toutes les villes de la Grèce & même Troie. Eſculape ordonna de s'abſtenir de viande & de faire beaucoup d'exercice. (Philoſ. heroic. c. 10. p. 710).

Les Indiens du nord de l'Amérique ont la plus grande confiance dans les rêves. « Leurs rêves, dit » Hennepin, ſont autant de prophéties, de loix, » d'inſpirations, de commandements dans leurs en-

» trepriſes, à la guerre, en paix, dans le commerce, » à la chaſſe; enfin ils les regardent comme des ora- » cles. Cela va ſi loin, que, ſi, par leurs rêves, il » leur eſt ordonné de commettre un aſſaſſinat ou » quelque autre mauvaiſe action, ils l'exécutent ſur » le champ ». (Contin. d'une nouvel. décou. p. 66. Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 362. Charlev. &c.).

(12) Les Américains, d'après les hiſtoires modernes que nous avons de ces peuples, paroiſſent avoir acquis la connoiſſance des remèdes internes pour les contuſions & les ſuites d'une chûte qui peut occaſionner une hémorrhagie du nez; les peuples du Chili donnent une décoction de l'herbe *quinchimali*; eſpèce de ſantoline ou de Cyprès nain : dans les hydropiſies ils donnent une décoction de l'écorce du *peumo* : pour les enflures du corps provenant du *licti*, du *manſenillier* & des autres arbres vénéneux, ils donnent une préparation du *pellboqui*, eſpèce de liſeron.

Ils ſe ſervoient auſſi d'une eſpèce de cinnamomum, à laquelle on peut appliquer la deſcription de Virgile. (Georg. l. 2.).

« L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime :
» S'il en avoit l'odeur, c'eſt le laurier lui-même;
» Sa feuille ſans effort ne ſe peut arracher,
» Sa fleur réſiſte au doigt qui la veut détacher,
» Et ſon ſuc du vieillard qui reſpire avec peine
» Raffermit les poulmons & parfume l'haleine ».
(Trad. de M. l'abbé de l'Ile.)

Les Indiens ſe ſervent de cet arbre dans les cérémonies de la paix. Lorſqu'ils firent la paix avec les Eſpagnols, en 1643, ils tuèrent pluſieurs moutons

du pays, & plongèrent dans le sang une branche de cinnamomum, que le député des Caciques présenta au marquis de Baydes (le général Espagnol), en signe de paix. Moyse avoit adopté un usage semblable dans une circonstance différente. (Exod. c. 12. S. Paul aux Hebreux, c. 9. Voya. de Dufrezier, d'Ulon, &c.).

Les peuples de l'Amérique septentrionale ont eu, depuis un tems immémorial, une méthode particulière de guérir les fièvres & les autres maladies. C'est d'un remède extérieur que parle le Père Hennepin, qui publia ses voyages, il y a environ un siècle. Après qu'il eut été fait prisonnier par les Illinois & qu'il lui fut arrivé des malheurs sans nombre, un chef des Indiens l'adopta pour son fils. Il dit de ce guerrier: « Mon nouveau père, voyant que je ne pouvois » plus me lever sans le secours de deux ou trois » hommes, fit faire un fourneau & m'y fit entrer tout » nud avec quatre Sauvages. Ce fourneau fut cou- » vert de peaux de bœufs; & l'on y mit des pierres » à feu & d'autres pierres brûlantes. Ils me dirent par » signes de retenir mon haleine de tems à autre & » aussi long-tems que je le pourrois. Je la retins ainsi » que les autres Sauvages qui étoient avec moi retin- » rent la leur. Dès que ces Sauvages eurent laissé » aller leur haleine, ce qu'ils firent avec beaucoup » de force, Aguipaguetin (le chef des Indiens) com- » mença à parler avec une voix de tonnerre. Les au- » tres Indiens le secondoient en mettant leurs mains » sur mon corps; ils le frottèrent en répandant beau- » coup de larmes. J'étois presque sans connoissance,

» cela m'obligea de sortir du fourneau : en sortant, » j'étois si foible, qu'à peine eus-je la force de pren- » dre mon habit de S. François pour me couvrir. Ce- » pendant ils répétèrent cette opération trois fois la » semaine, & à la fin je recouvrai ma première vi- » gueur ; ma santé devint aussi bonne qu'elle l'ait » jamais été ». (Hennepin, nouv. déc. d'un vaste pays, p. 170, 171. Voyag. d'Uloa, v. 5. l. 6. c. 6. p. 421. Forster, Bossu, &c.).

Le capitaine Cook étant à Othaïti, tomba malade. Oberéa le fit frotter & masser pendant quelque tems par ses femmes. (Voyag. de Cook par Hawkesworth).

L'usage des peuples de Surinam consiste particulièrement en remèdes extérieurs. (Descrip. de Surinam, t. 1. c. 8. p. 83 & 84. Martir, Charlev. Recher. Philos. &c.).

(13) La belle captive a versé dans ce vase un vin délicieux ; elle y mêle du fromage de lait de chèvres & la farine la plus pure. (Iliad. l. 55. p. 437).

(14) L'usage des enchantements est très-ancien. Ils consistoient en des sentences, des rimes & en des mots seuls. Quelquefois on les disoit à quelque distance du malade, & d'autres fois à son oreille.

Souvent ces mots étoient écrits sur du papier, sur du bois & sur d'autres matières qu'on attachoit au cou ou à quelque autre partie du corps. Le remède rapporté par Sirenus-Samonicus, pour l'hémitritée qui est une espèce de fièvre, consistoit à écrire sur

du papier le mot *abracadabra*, ainſi qu'il eſt écrit ci-après, & à l'attacher avec un fil autour du cou.

a b r a c a d a b r a.
a b r a c a d a b r.
a b r a c a d a b.
a b r a c a d a.
a b r a c a d.
a b r a c a.
a b r a c.
a b r a.
a b r.
a b.
a.

Les Juifs attribuoient une ſemblable vertu au mot *abracalan*, écrit de la même manière. (Buxt. Synag. Jud. Seld. *De Diis Syriis*). Les Turcs tirent ces mots du Koran. (Voyag. de Chand. en Grèce), les amulettes étoient appliquées ſur toutes les parties du corps, en forme de bracelets ou de colliers.

Lorſque Ulyſſe fut bleſſé au genou par un ſanglier ſur le mont Parnaſſe, Homère dit :

« On banda le genou d'Ulyſſe : on chanta les chan-
» ſons myſtérieuſes ; & la bleſſure, en ſe fermant,
» prouva le ſuccès de ces enchantements ; le cours
» de ſa vie reprit ſa route azurée ».

§ II.

De la Chirurgie.

(15) Lorsque Eurypile fut blessé par une flèche, il s'adressa à Patrocle :

« O Patrocle ! sauve-moi un reste de vie. Ramène-moi sous ma tente ; arrache le trait qui me » déchire ; avec une onde pure, lave le sang qui » coule de ma plaie ; applique sur ma blessure ces » remèdes puissants qu'Achylles t'apprit à connoître, & que jadis lui enseigna Chyron ».

(Iliad. L. 11. v. 845.)

« (16) A l'aide d'un fer secourable, il dilate la plaie » & retire la flèche ennemie ; avec l'onde pure, il » lave le sang qui coule de la cuisse, broie dans ses » mains une racine amère & l'applique sur la plaie. » Soudain la douleur cesse, le sang s'arrête, & les » chairs redeviennent fraiches & vermeilles ».

(Iliad. *ibid. ad finem.*)

(17) Lorsque Ménélas blessa le roi Helenus devant Troie, « Agenor retire le fer ; & du tissu d'une fronde » que portoit un de ses soldats, il enveloppe la » blessure ».

(Iliad. L. 13. p. 37).

(18) Machaon . . . . suce le sang, & applique les remèdes que Chyron fit connoître à son père Esculape.

(Id. L. 4. p. 130).

(19) Iliad. L. 13. 15. 9. Xénop. &c. Pauſanias ſuppoſe que toutes les armes offenſives & défenſives étoient de cuivre ; il dit : « La lance d'Achylles fut » gardée dans le temple de Minerve ; les deux bouts » étoient de cuivre. L'épée de Mérion étoit dans celui » d'Eſculape, à Nicomédie ; elle étoit entièrement » du même métal ».

(20) Environ vingt ans avant la première Olympiade, les Dactyles Idéens célébrèrent des jeux, &, ſoixante-dix ans après le déluge de Deucalion. (Séneq. Ep. 90. Clém. Alex. Strom. p. 401).

Suivant quelques auteurs, les Dactyles Idéens ne découvrirent le fer que 1406 ans avant J.C., ſous le règne de Minos, roi de Crète, environ vingt ans avant que Cérès vînt à Athènes & apprît à ſemer le bled, & 90 ans après que Cadmus eut apporté les lettres de Phénicie en Grèce & bâti la citadelle de Thèbes. Il n'y a pas plus d'un ſiècle que le fer eſt connu des peuples de l'Amérique ſeptentrionale. (Hennepin, &c. p. 182).

(21) De-là Juvenal dit dans ſa ſatyre :

. . . . Ecce furentis
Bellonæ, matriſque Deum, chorus intrat & ingens
Semivir obſceno facies reverenda minori
Mollia qui ruptâ ſemit genitalia teſtâ.

(22) Exod. c. 4. v. 25. M. Dymond, membre de cette Société, qui a paſſé quelque tems ſur les côtes d'Afrique, m'a dit que ces peuples étoient ſi habiles à ſe ſervir des pierres, qu'ils ouvroient une veine

avec autant de facilité qu'un Chirurgien d'Europe avec sa lancette.

Lorsque Cortez entra la première fois dans Zempoala, dans l'Amérique méridionale, cette ville étoit entièrement abandonnée ; les peuples n'avoient laissé dans leurs temples que quelques idoles, des couteaux de pierres, & quelques malheureux restes des victimes humaines.

Le Cacique de cette ville fut le premier qui prit le parti de Cortez, & le secourut contre l'empereur Montezume dont il étoit tributaire. De la Véga parle de la dextérité des Péruviens à saigner avec des pierres pointues. (Hist. des incas, v. 1. L. 2. c. 24. p. 206. Hennequin, p. 22. 101).

(23) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 370. Voyag. de la baie d'Hudson, t. 1. p. 108. Hist. des incas, t. 2. p. 49. Voyez aussi les Ouvrages modernes publiés par Hawkesworth, Cook & d'autres écrivains ; sur-tout la description des instruments du labourage. Hennepin, p. 142.

(24) Après la bataille de Platée, où les Grecs vainquirent Xercès, qui avoit lui-même vaincu à Micale, les Perses donnèrent une rançon considérable pour le rachat de leurs captifs. Cependant la plus grande partie ne fut pas rachetée ; plusieurs devinrent les esclaves des citoyens, & leur donnèrent une leçon fatale d'orgueil & d'intolérance : d'autres furent envoyés aux mines d'argent en Attique.

M. Froger, ingénieur sous M. de Gennes, qui visita

l'Afrique il y a environ un ſiècle, dit de ces peuples, que leur but principal étoit de faire un grand nombre de priſonniers qu'ils n'échangeoient jamais, mais qu'ils diſtribuoient au ſervice des officiers, ou qu'ils vendoient au profit du ſouverain.

Voyez encore dans Homère le traitement cruel d'Agamemnon envers Adraſte ſon priſonnier, qui chercha en vain à racheter ſa vie. Il dit :

« Agamemnon lui plonge ſon épée dans le ſein ; » il tombe renverſé. Atride preſſe du pied le cadavre » expirant d'Adraſte, & retire ſon fer enſanglanté ».

L'hiſtoire rapporte que quatre cents vingt des premiers guerriers de Sparte furent environnés par la flotte Athénienne ; pluſieurs furent tués, & le reſte ſe rendit à diſcrétion après un combat ſanglant. On propoſa de donner en échange de ces priſonniers les villes que Braſidas avoit priſes. Cet offre ne fut point accepté.

(25) Achilles prit douze captifs Troyens qu'il immola aux manes de Patrocle. Il dit :

« Tout ce que t'avoient promis mes ſerments, je » l'accomplis aujourd'hui ; les douze jeunes Troyens » que je devois t'immoler, la flamme va les dévorer » avec toi ». (Iliad. L. 23).

Il traita avec plus d'humanité les deux fils de Priam, qu'il rendit pour une rançon. Ceci cependant ne doit point être une exception à l'obſervation générale. Ils n'étoient point priſonniers de guerre, ils avoient été pris gardant les troupeaux de leur père ſur le mont Ida.

(26) Lorfque Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, eut gagné la bataille de Chéronnée, 338 ans avant l'Ere chrétienne, il donna un repas à fes officiers; ivre de joie & de vin, il fut fur le champ de bataille infulter aux morts qui le couvroient. Aucun de fes courtifans n'ofa lui parler d'une conduite auffi inhumaine; le feul Démades, l'orateur, alors fon prifonnier, s'adreffa au prince, & lui dit: « La fortune t'a élevé au rang d'Agamemnon, & tu ne rougis pas d'agir en Therfite »! Ce difcours changea les difpofitions de Philippe, & Démades fut comblé d'honneurs.

(27) Tacite, L. 4. Tite-Live, L. 2. Mœurs & coutumes des Romains, p. 287.

Dans les premiers tems de la République, c'étoit un article de la loi, « qu'on regardoit pour mort un homme fait prifonnier »; mais lorfque les progrès des arts les eurent rendus plus indulgents à l'égard des prifonniers, il fallut employer deux fictions pour affurer leur propriété & permettre l'échange. L'une fut la loi *Cornelia*, & l'autre le *Jus poft liminii.* (Elem. jur. civ. fec. ord. Paud. 11, p. 284).

Les Nègres font affujettis aux mêmes ufages. On ne donne aucune rançon pour un prifonnier. Dès qu'un homme eft pris à la guerre, on le regarde comme mort; il l'eft en effet pour fa patrie & fa famille. (Voyage du Ch. des Marchais, t. 1. Amér. de Robertfon, v. 1. p. 480).

(28) Les canons ont été inventés vers l'an 1378. On ne s'en fervit en Angleterre qu'en 1405, au

siège de Berwick. Cependant on ne dit point qu'on se soit servi de canons ni même de fusils au combat d'Azincourt, en 1415, où Henri V gagna une victoire complète. On peut donc douter du rapport de Rapin, de Carte, &c. qui disent qu'on s'en servit à la bataille de Cressy, en 1346, & l'année suivante au siège de Calais.

Les Vénitiens sont les premiers qui les aient employés à la mer dans un combat contre les Génois.

(29) C'est une considération bien mortifiante pour l'humanité, dit un auteur célèbre, que la force ait toujours prévalu sur la sagesse. Les royaumes les plus civilisés de l'orient sont devenus la proie des vainqueurs barbares. Les Troiens qui étoient avancés dans les arts & les sciences, succombèrent à la fin sous la force supérieure des Grecs. Darius fut vaincu par les Macédoniens, commandés par le plus grand conquérant qui ait existé jusqu'au tems de Gengis-Kan, avec cette différence cependant, que celui-ci ne fit que détruire des villes, & que l'autre en bâtit plus qu'il n'en détruisit. La plus grande partie de notre hémisphère, jusqu'au mont Atlas, a été subjuguée par les barbares; ils détruisirent l'empire romain dans le cinquième siècle; ils conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains possédoient en Afrique; ils vainquirent ensuite les Caliphes de Babilone. De l'autre côté des monts Taurus & Caucase, à l'orient de la mer Caspienne, & des rives du Volga en Chine jusqu'à la zone glaciale, tout cet immense pays fut la conquête des anciens Scythes, appelés depuis Tatares,

& par nous Tartares, de *Teteor Causmo*, un de leurs princes les plus puissants. Mah-Moud qui conquit la Perse & l'Inde vers la fin du dixième siècle, étoit Tartare. C'étoit de la Tartarie que Gengis-Kan, le plus grand conquérant dont on parle, sortit vers la fin du douzième siècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse & la Russie. Batou-Kan, un de ses fils, porta ses conquêtes jusqu'aux frontières d'Allemagne. Tamerlan qui subjugua une aussi grande partie de l'Asie, étoit un Tartare & même un descendant de Gengis-Kan. Les peuples qui maintenant habitent ces déserts, n'ont aucune espèce de connoissances; ils savent seulement que leurs ancêtres ont conquis l'univers.

Le luxe énerve le corps; les peuples les plus adonnés à la mollesse ont été la conquête des barbares la plus facile. Kouli-Kan disoit que ceux qui possédoient le plus d'or, étoient les moins accoutumés à l'usage du fer.

Depuis la découverte des canons & de la poudre, la force du corps est devenue moins nécessaire au succès d'une entreprise, que l'intelligence de l'esprit. La guerre, qui étoit un travail d'Hercule, est devenue une science. L'on opposeroit en vain à la bouche d'un canon dirigé avec art, la puissance des Cyclopes, la vigueur des barbares ou la force des Géants; c'est-là ce qui fait triompher la science de l'ignorance, & ce qui lui assure un asyle certain chez les nations policées. Une action se décide maintenant avec beaucoup moins de carnage que chez les An-

ciens. Le maréchal de Saxe calculoit, à peu de choſe près, la durée d'une action d'après la décharge de cent mille fuſils. On trouve la même choſe dans l'hiſtoire des guerres de Fecquière, & ſur-tout dans les mémoires de Sully. L'artillerie entière d'une ville étoit braquée ſur Sully un jour qu'il alla en découverte: les boulets qui frappoient la terre, en avoient jeté ſur lui une ſi grande quantité, qu'à peine le reconnut-on lorſqu'il arriva au camp; cependant il échappa au danger.

Ce fut ſous le règne de Louis XII & ſous Ferdinand-le-Catholique qu'on découvrit une façon terrible de ſe ſervir de la poudre à canon pour la deſtruction du genre humain. Dans le commencement du ſeizième ſiècle, Pierre de Navarre, ſoldat de fortune, qui devint un grand général chez les Eſpagnols, découvrit l'uſage des mines, & en fit l'eſſai ſur les François. (Œuvres de Voltaire).

On parle des armes à feu dans la traduction du code des loix de Gentoo, par Haldé, comme d'une découverte des Anciens; mais on n'en donne pas plus de preuves que de leur calcul énorme de l'âge du monde. Béroſe le Chaldéen, Manethon & d'autres écrivains ont débité les mêmes extravagances ſur l'ancienneté du monde: celle des Chinois, dont les auteurs parlent ſi ſouvent, eſt à la fin expliquée par les annales de ce pays, qui ſont maintenant à Paris dans la bibliothèque du Roi. (Voy. les mémoires ſur l'hiſtoire, les ſciences, les arts, &c. publiés par les miſſionnaires de Pekin).

Je regarde cette découverte de la poudre à canon par les Anciens, comme chimérique & sans fondement, quoique appuyée par un ingénieux écrivain (M. Dutens) dans ses recherches sur l'origine des découvertes.

(30) La boussole a été inventée en 1229, & éprouvée en 1302 par Flavia Giova ou Goia, Napolitain, qui distingua la pointe aimantée par une fleur de lys, armes que portent les rois de Naples, comme descendants de la Maison de France. La première époque où l'on se soit servi du compas, est sous Edouard III. Un moine de la province de Norfolk, nommé *Lynna* ou *de Lynn*, astronome éclairé, eu égard au tems où il vivoit, pénétra jusqu'en Islande, & leva quelques cartes de la mer du nord, dont on fit ensuite usage sous Henri VI.

Les Croisades avoient excité en Europe un esprit d'entreprises. La découverte du compas donna des vues plus étendues par l'acquisition d'un nouvel hémisphère, aidée du génie de Colomb. L'empire des mers fit naître une liaison avec des peuples jusques alors inconnus. Les voyages devinrent l'esprit des nations, & augmentèrent les connoissances. C'est le commerce général & la liaison intime de chaque peuple qui ont donné à l'Europe cette supériorité soudaine sur les peuples de l'antiquité. La différence des caractères a fait naître de nouvelles combinaisons qui toutes ont contribué aux progrès des arts & des sciences : l'imagination vive des Italiens, l'esprit des François, la pénétration des Anglois & l'activité des

Allemands ont ſervi à découvrir des pays & des peuples juſques alors ignorés.

§ I I I.

Des Accouchements.

(35) Dans quelques parties de l'Afrique, lorſque les Nègres prenoient des femmes enceintes, ils leur ouvroient le ventre afin d'avoir le plaiſir de mettre l'enfant à mort. (Boſman. Le Ch. des Marchais).

Un Nègre jaloux de ſa femme pendant ſa groſſeſſe, prend l'enfant auſſi-tôt après ſa naiſſance, l'écraſe & le jette aux chiens. (Voy. de Brue).

Dans le royaume de Benin en Guinée, lors de la naiſſance de deux jumeaux, un & quelquefois tous les deux ſont ſacrifiés. (Boſman. Let. 21. p. 447).

(32) Bancroft. Hiſt. de la Guyanne, p. 33c. Hennepin, p. 87.

Dans quelques pays, lorſque les femmes ſont accouchées, les maris ſe mettent au lit pendant quelques jours, & l'on a pour eux les mêmes ſoins que s'ils étoient réellement malades. (Biet. Voy. de la terre équi. Du Tertre, Lafitau, &c.).

L'uſage que les hommes avoient de ſe mettre au lit après les couches de leurs femmes étoit très-ancien en Eſpagne & dans d'autres pays. (Diod. Apoll. Strab.). *Mulieres cùm pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eoſque miniſtrant.* (Marc. P.) Les Jéſuites diſent que le même uſage exiſtoit dans la province de Kardan & dans les autres parties de la Tartarie. Quelques voyageurs rapportent le même trait de quelques Indiens

Indiens du nord de l'Amérique. (Froger, Boulanger, Merolla, Kolben, &c.).

Fermin, dans sa description de Surinam, dit, page 81. ch. 8. t. 1 : « Il est à remarquer que, » lorsqu'une d'elles (femmes) vient à accoucher, » à peine a-t-elle mis au monde son fruit, qu'elle se » transporte à la rivière ou à la crique la plus voisine » pour le laver ; & elle-même s'y lave tout le corps : » pendant cette opération, le père de l'enfant se met » dans le *hamac*, & y reste environ six semaines pour » se reposer des peines qu'il s'est données à procréer » ce nouvel être. Pendant tout ce tems l'accouchée » doit avoir tout le soin du ménage ; on le visite & » on lui témoigne qu'on prend beaucoup de part à » ses incommodités. Toutes les femmes, il est vrai, » ont une grande facilité à accoucher ; & pour peu » qu'il se présente la moindre difficulté, elles ont » recours au suc d'un certain arbre qui leur procure » une heureuse délivrance ».

Il ajoute au chapitre 12, p. 130 : « J'ai vu même » une Négresse qui, pour avoir commis une faute » punissable, reçut, cinq ou six heures avant son » accouchement, plus de cinquante coups de fouet » sur les fesses, ce qu'assurément nous regarderions » comme contraire à toutes les loix de l'humanité ; » & n'en accoucha pas moins heureusement ».

L'auteur rapporte ce trait avec beaucoup de sang-froid, & ailleurs il cite la bible pour prouver la propriété des esclaves. Il rapporte aussi l'observation sur l'usage de laver les enfans comme citée par le

Docteur Bancroft, (Charlev. Hist. du Parag. Recher. phil. sur les Amér.).

Le père Martir, dans la septième déc. adressée à Sforce, duc de Milan, dit à ce sujet : « Lorsque les » femmes voient arriver le tems de mettre leur enfant » au monde, elles vont dans le bois voisin ; & ser- » rant avec leurs mains les branches de quelques ar- » bres, elles sont délivrées sans le secours d'aucune » sage-femme. La mère prend l'enfant dans ses bras » & court le porter à la rivière la plus proche ; elle » s'y lave elle-même & plonge son enfant dans l'eau. » Elle retourne ensuite chez elle sans pousser la » moindre plainte, & donne à tetter à son nouveau » né : ensuite, suivant l'usage, elle se lave plusieurs » fois par jour, ainsi que son enfant ».

L'ingénieux J. Strange, éq. dit, dans la relation de son voyage en Dalmatie, « que la grossesse & » l'accouchement de ces femmes paroîtroit très-ex- » traordinaire parmi nous, où nos dames souffrent » autant malgré le soin & la circonspection que l'on » a avant & après le travail. Au contraire, une » femme de Morlaquie ne change jamais de nour- » riture & n'interrompt point ses travaux ordinaires » lors de sa grossesse. Souvent elle accouche dans les » champs, dans les chemins & sans aucune aide ; elle » prend son enfant, le lave dans la première eau » qu'elle trouve, revient à la maison & le lendemain » reprend ses occupations ordinaires. L'usage de la » nation de laver l'enfant nouveau né dans de l'eau » froide, est invariable ».

Les Anciens étoient dans l'usage de laver les enfants dans de l'eau dès qu'ils venoient au monde, d'où Callimaque a dit, en parlant de la naissance de Jupiter :

« Aussi-tôt que tu fus né & que tu vis la lumière, » ta mère chercha l'eau claire d'un ruisseau pour » purifier le corps d'un fils qu'elle chérissoit ».

Lycophron, dans son récit du meurtre de Cilla & de son fils Munitus, qui fut effectué dès que l'enfant vint au monde, dit qu'ils moururent avant que l'enfant eût été lavé.

Les Lacédémoniens baignoient leurs enfants nouveaux nés, non dans de l'eau, mais dans du vin, afin d'éprouver leur tempérament & leur complexion. (Plut. Vie de Licu.). Toutes les nations sauvages & autres ont adopté différentes coutumes lors de la naissance des enfants, ou peu de tems après. L'usage de la circoncision qui prit naissance chez les peuples orientaux, où quelques cérémonies semblables se sont répandues dans presque toutes les parties du monde mais par-tout où le christianisme a été professé, ce procédé douloureux a succédé celui de répandr sur l'enfant de l'eau bénite & de lui faire une croix sur la tête.

Les Indiens des bords du Gange se servent de l'eau de ce fleuve pour se purifier. (Cérém. relig. de Picart.) Le Brun dit des Turcs qui font usage de l'eau dans leurs cérémonies : « Ils portent pour cet effet tou- » jours avec eux un petit pot de cuivre étamé ». (Voyag. au Levant, p. 43). Même aujourd'hui ils ont

pour le Nil la même vénération que les Juifs avoient pour le Jourdain, ou que les Indiens ont pour le Gange.

(23) Les deux grandes rues (de Palerme) se coupent dans le centre de la ville, où elles forment une jolie place, appellée *Ottangolo*, ornée de maisons élégantes & uniformes. Du centre de la ville on voit la longueur de ces rues & les quatre grandes portes. La porte Félice, qui surpasse les autres en beauté, donne sur le *Marino*, promenade délicieuse qui est un des plus grands plaisirs de la noblesse de Palerme. Au milieu on a élevé un temple élégant qui, pendant l'été, sert d'orchestre; &, comme dans cette saison les habitants sont obligés de faire de la nuit le jour, le concert ne commence qu'à minuit : alors la place est couverte de voitures & de gens à pied ; pour favoriser l'intrigue & le plaisir, un ordre défend que personne, de quelque qualité que ce soit, porte une lumière avec elle. Les flambeaux sont éteints à la porte Félice, où les domestiques attendent le retour des voitures. Cette assemblée reste pour l'ordinaire une ou deux heures dans la plus grande obscurité, à moins que la lune, plus chaste, ne vienne les distraire : le concert finit à environ deux heures ; alors les maris vont rejoindre leurs femmes & retournent à la maison. Cette institution, dit l'auteur, quel qu'en soit l'effet, ne cause jamais de scandale. Jamais un mari n'est assez ridicule pour défendre le Marino à sa femme ; & les femmes sont si prudentes & si circonspectes que, pour éviter toute insulte

elles se mettent sous le masque. (Brydone. Voyag. en Sicile & à Malthe. Lett. 21).

(34) Aithye paroît être une espèce de poule d'eau. Un oiseau de cette nature se trouve dans les sculptures des Egyptiens que l'on a copiées, sur-tout parmi les gravures de l'obélisque de Pamphylie. Cet oiseau étoit sacré, comme on peut le voir d'après les personnages qui portoient son nom, ou un nom composé de celui-ci. Minerve avoit le titre d'Aithye, & les noms d'Orithye, d'Idithye & d'Ilithye viennent de cet hyérogliphique. La dernière étoit la déesse des accouchements, par conséquent la même que Lucine & Diane, la même aussi que Vénus Lubentia qui naquit de la mer. Lorsque le poëte feint qu'Ulysse est prêt de périr dans l'océan, & qu'il se débat contre les flots; lorsqu'il fait venir Leucothoé qui s'intéresse à son sort, il la fait paroître sous la figure de cet oiseau. (Odyss. Anal. de Briant.).

(35) Ta mère a prié Lucine de diminuer ses douleurs & de lui donner un prompt secours; elle est venue & a fait cesser ses peines : ta naissance a été aussi facile que ton règne.

(36) Les Anciens avoient adopté plusieurs moyens de procurer des couches aisées, en outre leurs prières aux dieux; les uns tenoient dans leurs mains des branches de palmes en marque de joie & de triomphe, & comme l'emblême d'une personne qui passe d'une grande affliction à la prospérité. (Homère).

Colomb, daus son second voyage à S. Domingue observe que la plupart des Caciques avoient trois

pierres qu'ils adoroient, ainſi que leurs peuples. Ils croyoient qu'une de ces pierres étoit utile aux femmes pendant l'enfantement. (Le P. Martir. de nov. orb. Dec. 1. L. 9. p. 53).

Les Athéniens avoient une grande vénération pour l'olivier; uſage qui paroiſſoit très-ancien. (Pauſ. Lyc. Anal. de Briant).

Le célèbre Boyle croit avec Helmont & Panarole que le foie d'anguille procure d'heureuſes couches. En Perſe, quand une femme eſt près d'accoucher, les maîtres d'école donnent congé à leurs écoliers, & les oiſeaux qui ſont en cage ont la liberté de ſortir.

Quand les femmes de Maroc ſentent les douleurs de l'enfantement, les voiſins choiſiſſent cinq écoliers; ils attachent quatre œufs aux coins d'une ſerviette, que ces enfants portent dans les rues en chantant. (Le P. Charlev. Hiſt. de la N. France).

A Socotora, lorſqu'une femme eſt ſur le point d'accoucher, le mari fait du feu à la porte de ſa cabane, & crie à haute voix que ſa femme va mettre un enfant au monde. (Dav. t. 5. Maff. L. 3. Oſor. L. 5). Parmi quelques tribus de Sibérie, lorſqu'une femme eſt accouchée, le mari prend le placenta, le fait bouillir ou rôtir, & s'en régale avec ſes parents ou ſes amis. (Voyag. de Gmélin.)

En Angleterre, quand un enfant vient au monde avec la coëffe ou l'amnios ſur la figure, on conſerve cette coëffe avec un ſoin particulier. Pluſieurs croient que celui qui la poſsède ne peut jamais ſe noyer & que ſa maiſon ne ſera jamais brûlée. On ſe perſuade

aussi que son état de sécheresse ou d'humidité annonce si l'enfant est bien ou mal.

(37) Exod. ch. 1. v. 56. On peut croire d'après les mots dont Moyse se sert, que les sages-femmes des Egyptiens avoient quelques machines pour faciliter l'accouchement. C'étoit probablement une espèce de chaise sur laquelle on plaçoit la mère dans l'instant des douleurs. Le mot hébreu *Abenaim*, en latin *Sellas*, est susceptible de plusieurs interprétations : ce qui confirme le sens de ce mot, c'est que les Médecins qui ont écrit, parlent souvent d'une espèce de chaise qui facilitoit la délivrance. (Voy. Suidas, voce Λοχαιοι διφροι Goguet orig. des loix).

(38) Le Docteur Hawkesworth a fait plusieurs réflexions philosophiques à ce sujet & sur la danse des peuples d'Otahiti, dans son histoire des derniers voyages à l'Amérique méridionale. Voyez aussi les voyages d'Uloa, le P. Hennepin, Brue, Coreal, Léry, Gemelli, Carreri. L'esprit des usages & des coutumes, art. pudeur, &c. t. 2. &c. &c.

§ IV.

De l'Anatomie.

Les herbes, les plantes & les fruits furent les premières offrandes des Anciens. Lorsque les Egyptiens alloient dans leurs temples célébrer quelques cérémonies, ils portoient une poignée de l'herbe *Agrostis*, en mémoire du grand usage qu'en faisoient leurs ancêtres. (Théop. Euseb. Bianchini. Hist. univ.). Il y a

eu aussi un tems où les libations ne se faisoient qu'avec l'eau, le vin n'étant point connu. On offrit ensuite du miel, du lait, de l'huile, du vin, de la fleur, & enfin des animaux, lorsque les hommes en eurent fait leur aliment ordinaire.

(40) Les peuples de Dannemarck sur-tout immoloient tous les ans un enfant & l'enterroient sous un autel, qu'ils adoroient comme un idole; car ils n'avoient ni statues ni images. (Porphr. Isai. Briant).

(41) Amestris, femme de Xercès, enterra douze personnes sous sa tombe. (Plut. Περι Δεισιδειμονιας). Chez presque tous les peuples de l'Amérique, lorsqu'une personne de distinction meurt, on immole à ses funérailles plusieurs de ses favoris & de ses femmes. (Charlev. Hist. du Parag. Bossu. Recher. philos. Garcill. *De solis*).

Bosman, dans la description de la côte de Guinée, dit qu'il vit douze personnes sacrifiées de la plus cruelle manière.

(42) Clem. Alex. Les Lacédémoniens offroient de même des victimes à Mars, à la fête de Diamastigose; les enfants de Sparte étoient fouettés à la vue de leurs parents devant l'autel de Diane Orthie, avec tant de cruauté, que souvent ils expiroient sous les coups. (Plut.).

Dans des tems plus modernes, le cruel Muley Ismaël eut deux cents enfants. Une nourrice en apporta un devant lui; cet enfant, en caressant Muley, mit par hasard sa main sur sa barbe: Muley le saisit

par les pieds & lui cassa la tête contre le marbre de la cheminée.

A Quilacara, dans la province de Travancor, le peuple sacrifie souvent sa vie volontairement, & les crieurs d'Amok se coupent la chair en lambeaux jusqu'à ce qu'ils expirent. (Picart. Cérém. relig.).

Les femmes des Hotentots se coupent une phalange d'un doigt à chaque fois qu'elles deviennent veuves. Les peuples de la Californie qui vivent dans un autre hémisphère, & presque à l'autre extrémité du globe, & qui par conséquent ne peuvent pas être les copistes des Hotentots, ont absolument le même usage, malgré les efforts faits, pour abolir cette coutume, par les Jésuites, qui trouvoient fort à propos que leurs esclaves eussent tous leurs doigts. (Recher. phil. Poyart. Hist. de Loango, &c.).

(43) Les Romains se sacrifioient aux dieux infernaux, & forcèrent d'autres peuples de se soumettre à cette loi cruelle. Nous lisons dans Tite-Live que, sous le consulat d'Æmilius Paulus & de Térence Varron, deux Gaulois, un homme & une femme, & deux Grecs furent enterrés vivants dans le marché aux bœufs, où l'on avoit fait une place pour les recevoir; place qui, auparavant, avoit servi au même usage. Plutarque rapporte le même trait, quelque tems auparavant, sous le consulat de Flavius & de Furius. (T. L. Plut. Briant. L'abbé Millot.)

Dans l'Orient, quantité de dévots Indiens se sont fait connoître en se jettant eux-mêmes sous les roues

du char de l'idole Jagonaut. (Sir. J. Mandev. Gaſparo Bal. Volt. Hiſt. Nat. anc. & mod.).

(44) Clem. Alex. Plut. L'uſage des combats cruels & ſanglants des gladiateurs a été une des ſources les plus conſidérables de la deſtruction du genre humain, ſi l'on en excepte cependant les perſécutions de la religion. Quatre ont détruit plus de monde qu'il n'y en a maintenant dans les trois royaumes de la Grande Bretagne, ſur-tout celle des Manichéens, par l'impératrice Théodore, de la S. Barthelemi, la guerre ſainte d'Irlande & la croiſade de Montfort. (Volt. Evang. du jour. v. 6).

(45) Olai Wormii monumenta Danica. L. 1. ch. 5. « On célébra ici un ſacrifice annuel qui dura neuf » jours. Pendant ce tems on immola des animaux de » toute eſpece, mais ſur-tout des hommes en grand » nombre ». (Hiſt. des nat. ſept. d'Olaus-Magnus).

(46) L'uſage d'immoler des victimes humaines a exiſté auſſi en Europe. Harold, fils de Gunild, premier du nom, ſacrifia deux de ſes enfants, afin d'obtenir une tempête qui diſperſât la flote de Harold, roi de Dannemarck.

(47) Quelques-uns des peuples des Gaules fendoient les victimes d'un coup de hache. (Strab. L. 4). Les Celtes plaçoient la victime ſur un billot ou ſur un autel, la face tournée vers le ciel. Ils lui perçoient le *ſternum* avec une épée ; alors, la jettant à terre, ils tiroient leurs préſages de l'effuſion de ſon ſang & de ſes convulſions, lors de ſon agonie. (Diod. L. 5. p. 308. Les peuples de l'Amérique, ſuivant le rap-

port de tous les écrivains, surpassent toutes les nations de l'antiquité, par leurs cruautés envers leurs prisonniers. Quelquefois, sur-tout chez les peuples méridionaux, ils les immolent après les avoir caressés & leur avoir donné des femmes pour les servir & les consoler. Le jour marqué pour le sacrifice, les peuples victorieux s'assemblent, le captif est amené avec une grande pompe : on le tue d'un coup de massue; lorsqu'il tombe, les femmes prennent le corps & l'habillent pour la fête. Ils versent du sang sur leurs enfants, afin de faire naître dans leur sein une haine implacable pour leurs ennemis. Tous se rassemblent & mangent la chair avec une voracité & une joie étonnante. La cruauté des Indiens du nord de l'Amérique, envers les prisonniers, est infiniment plus grande. Le simple récit suffit pour remplir l'ame d'horreur; plusieurs écrivains en ont parlé : & le Docteur Robertson la dépeint avec les couleurs les plus vives. (Hist. de l'Amér. v. 1. p. 59). Un chef de voleurs de Sibérie accordoit le pillage à ses compagnons, & se divertissoit à faire souffrir les infortunés qui tomboient entre ses mains; il les déshabilloit, les attachoit à un poteau, leur ouvroit la poitrine du côté droit : les convulsions où il voyoit ces victimes paroissoient lui faire le plus grand plaisir. (Voya. de l'abbé Chappe).

(48) Lambert, Hist. des peuples, L. 13. Garcillasso dit que, lorsque Hyaina Capac fut à l'extrémité, il ordonna que son corps fût ouvert, & qu'on portât ses entrailles dans une autre province. (V. 2. L. 9. c. 15. p. 414).

(49) Malheureux font ceux qui tombent au pouvoir des peuples du Chili, dit du Frézier ; car ils leur arrachent le cœur qu'ils mettent en pièces, & se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces. S'il arrive qu'ils prennent une personne de distinction, ils mettent sa tête sur la pointe d'une pique, se servent du crâne pour boire & le gardent comme un trophée. Le P. Hennepin fait la même remarque dans son histoire d'une nouvelle découverte. (Voyage autour du monde. Lettre des Jésuites).

Dans quelques contrées de l'Est on se servoit des crânes en forme de plats ; à Sumatra ils servoient de monnoie. Les Indiens de la Floride, à l'issue d'une bataille, coupent les bras & les jambes à leurs prisonniers, & les conservent dans leurs cabanes en marque de triomphe. Les anciens Thraces coupoient la tête des prisonniers qu'ils avoient faits dans une bataille, la suspendoient en l'air, chantoient & dansoient autour de ces trophées. Le roi des Huns tua dans un combat le roi d'Yve-Chi ; son crâne lui servoit de tasse dans toutes les grandes cérémonies. (Hist. anc. des peuples de l'Eur. t. 3).

(50) Plusieurs voyages dans les mers du Sud donnent les preuves les plus convaicantes de l'existence des Antropophages, sur-tout à Bolabola & à la nouvelle Zélande. (Hawkesworth, Parkinson, Cook).

Lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, l'usage de manger les captifs étoit général.

Lorsque le cacique de Zempoala eut offert son amitié aux Espagnols, l'empereur Montézume exigea de

lui qu'il ſacrifiât vingt Indiens aux dieux, en expiation de ſon crime. (De Solis, L. 2. ch. 9 & 11.) Le même écrivain, ch. 12, donne la deſcription d'une fête à Zempoala, où les Indiens célébrèrent un ſacrifice de ſang humain. Ces malheureuſes victimes furent enſuite miſes en pièces & vendues : on les recherchoit & on les achetoit comme une nourriture ſacrée.

Les Eſpagnols, en allant de Tlaſcala au Mexique, délivrèrent pluſieurs priſonniers qui devoient mourir à des jours de fête. Ces captifs étoient gardés & nourris avec ſoin, afin d'être en état d'être ſervis ſur leurs tables. (L. 3. c. 3). A Cholula, les Indiens, avant d'attaquer les Eſpagnols, ſacrifièrent dans le grand temple de la ville dix enfants des deux ſexes. (L. 3. ch. 6.) Quelques hiſtoriens diſent que l'empereur Montézume ſacrifioit tous les ans à ſes idoles environ vingt mille captifs & d'autres victimes qui étoient enſuite ſervies ſur ſa table & ſur celles des nobles. On aſſure que, dans un des temples près de Mexico, les murailles avoient un pouce d'épais de ſang humain, & qu'il y en avoit un pied ſur le plancher. Les prêtres alloient tous les jours dans ces temples, & n'y laiſſoient entrer que des perſonnes de diſtinction : lorſqu'il y en alloit quelqu'une, ils étoient chargés d'immoler des victimes humaines. Le premier temple où étoient leurs deux principales divinités, *Vitzlipuztli* & *Zercatlipucatli*, étoit une eſpèce de théatre, au haut duquel on avoit placé ſoixante-dix pieux, à la diſtance de cinq pieds les uns des autres.

Chaque de ces pieux avoit des rayons du haut en bas, & ces rayons en avoient d'autres qui y étoient attachés. A chacun de ceux-ci pendoient cinq crânes percés aux tempes; on en a compté jusqu'à 536,000. (Hist. des voy. & des conq. des Castillans). *Viztlipuztli*, le dieu de la guerre, étoit le plus révéré. On lui sacrifioit, toutes les semaines, de jeunes garçons & de jeunes filles; on leur ouvroit la poitrine pour avoir le cœur, que l'on offroit à cet idole. Les Mexicains avoient en outre environ 2000 idoles.

L'abbé Poyart, dans son histoire de Laongo, & des autres royaumes d'Afrique, croit qu'on n'immoloit point de victimes aux rois de Laongo; Robertson croit de même que le nombre des victimes immolées au Mexique est beaucoup exagéré par les écrivains Espagnols : il cite Stadius, Lery, les lett. édif. la Condam., du Tertre, du Mont, &c.; mais il paroît s'en rapporter aux recherches philosophiques, comme le meilleur ouvrage à cet égard. Gemelli Carreri dit qu'on immoloit tous les ans aux dieux du Mexique 20,000 victimes.

Quatre prêtres tenoient les pieds & les mains pendant qu'un cinquième ouvroit la poitrine & ôtoit le cœur qu'on sacrifioit à l'idole. Un sixième prêtre soutenoit la tête de cet infortuné; on lui avoit placé auparavant les épaules sur une pierre pointue. (Voya. autour du monde, t. 6. c. 6). La partialité des écrivains rend toujours les histoires douteuses. Voltaire, dans son histoire de l'Angleterre, au seizième siècle,

dit que les portes de Londres étoient chargées de crânes humains, comme les murs de Mexico.

Lorſque Cortez fut à Yucatan, il rencontra Jérôme de Aguilar, Européen, qui, avec ſon eſclave Marina, contribua beaucoup au ſuccès de ſon entrepriſe contre le Mexique. Aguilar avoit été envoyé à Hiſpaniola pour chercher des hommes & des munitions; il fut jetté ſur les côtes de la Jamaïque : il ſe mit dans la chaloupe avec vingt autres perſonnes; &, après avoir beaucoup ſouffert, ils abordèrent à Yucatan. Ils tombèrent entre les mains d'un Cacique qui en ſacrifia ſix ſur le champ à ſes idoles, les mangea enſuite. Aguilar & les autres furent mis dans une cage de bois pour ſervir à d'autres fêtes; mais ils réuſſirent à s'échapper.

Les peuples du Bréſil font un monceau des têtes de leurs priſonniers de guerre, & ont beaucoup de plaiſir à les montrer à leurs ennemis. Les os des jambes & des bras leur ſervent à faire des flûtes, & les dents à faire des colliers. (Voyag. de Léry).

Les grands de Cupang, dans l'iſle de Timor, attachent à des morceaux de bois, au haut de leurs maiſons, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leurs propres mains. (Voyag. de Dampierre).

Atkins dit que les peuples d'Akim ont leurs maiſons pavées de crânes; & Lamb rapporte que le roi de Juda, en Guinée, avoit deux palais pavés de la même manière. Chaque de ces palais eſt auſſi grand que le parc de S. James, environ un mille & demi de circonférence. Les anciens Celtes conſervoient dans

leurs maiſons les crânes de ceux qu'ils avoient vaincus dans un combat ſingulier ; ils avoient un ſoin particulier de les montrer aux étrangers. (Hérod. L. 4). Soliman Bacha attaqua, en 1539, les Portugais qui s'étoient fixés dans l'Inde ; il fit trancher la tête à 546, & les envoya en préſent au Grand Seigneur. (Hiſt. des voy. de l'abbé Prévoſt).

Cette eſpece d'anatomie paroît ancienne & générale ; elle exiſte encore chez quelques peuples de l'Eſt : l'hiſtoire dit que Tamerlan bâtit une pyramide des têtes de ſes ennemis.

En Cochinchine, lorſqu'un ſoldat eſt condamné à mort pour crime de haute trahiſon, il eſt attaché à un poteau, & tous les ſoldats viennent en couper un morceau. (Relat. de Rhodes). L'uſage de trancher la tête eſt très-ancien chez quelques Indiens ; les Européens même y ont donné pluſieurs fois lieu : les Anglois ont offert juſqu'à cent livres ſterling pour la tête d'un Indien. (Hiſt. de la colon. de Maſſachuſet-Bay, par Hutchinſon).

Les Huns parlent avec la plus grande joie du nombre des ennemis qu'ils ont tués ; & ; ce qu'ils regardent comme le premier de leurs ornements, ils attachent les crânes de ceux qui ont tombés ſous leurs coups aux mors de leurs chevaux.

Il n'y avoit pas long-tems que les incas du Pérou avoient aboli le cruel uſage des victimes humaines, lorſque les Eſpagnols y abordèrent ; & encore n'avoit-il été aboli qu'avec beaucoup de difficulté dans quelques provinces, ſur-tout à Hanco-Hécalla ou Villca.

Garcillaſſo

Garcillasso dit dans son histoire des incas, t. 2. L. 4. ch. 15 : « Les habitants sacrifioient des enfants à leurs » dieux dans leurs fêtes principales ». Il ajoute : « Ils » ne quittèrent qu'à regret leur abomination, parce » que le diable leur avoit mis dans l'esprit que cette » manière d'immoler des enfants lui étoit le sacrifice » le plus agréable ».

Un autre écrivain rapporte que les Indiens de Tapéacac, qui se liguèrent avec les Américains contre Cortez, surprirent douze Espagnols qu'ils sacrifièrent à leurs dieux & qu'ils mangèrent ensuite. Les braves Tlascalans, après leur défaite, craignoient & respectoient Cortez ; ils lui envoyèrent en présent cinq esclaves, & lui dirent : « Si tu es un dieu rigoureux, avide » du sang & de la chair des hommes, gardes ces cinq » esclaves que nous t'envoyons, & nous t'en en- » verrons davantage ». C'étoit un usage reçu chez les Indiens de vendre des enfants pour les sacrifices. (Cortez. Conq. de la nouv. Esp. Herrera). Cette idée paroîtra se confirmer, si l'on compare l'appétit des Espagnols à celui des Indiens. Les premiers furent fort surpris, lorsqu'ils en firent la remarque non seulement aux isles, mais encore dans plusieurs parties du Continent ; la tempérance des Indiens excédoit de beaucoup celle de l'hermite le plus sobre, & les Espagnols parurent aux Américains d'une voracité insatiable. Ils disoient qu'un Espagnol mangeoit plus de viande en un jour que n'auroient fait dix Indiens. (Charlev.). Labat dit que les Caraïbes mangent la chair humaine. Il ajoute qu'ils préfèrent celle d'un Anglois

à celle d'un François ou d'un Espagnol, comme plus délicate & plus agréable au palais. Le *goulu de mer*, dit-il, donne la même préférence aux Anglois; il en attribue la cause à la forte transpiration des Anglois, & non à la blancheur de leur peau, ce qui les a long-tems distingué des autres nations. Dans les croisades, tems où tous les peuples de l'Europe se trouvèrent réunis, les Anglois étoient remarqués à la blancheur de leurs mains : supériorité qu'ils ont encore sur tous les autres peuples du monde.

Les Irocois préfèrent la chair du cou; les Caraïbes celles des cuisses & des jambes. (P. Martir). Ils ne mangent jamais les femmes ni les filles : les chiens que les Espagnols employèrent contre les Indiens, avoient le même égard pour le sexe. (Rech. philos.).

Les peuples du nord de l'Amérique ont un proverbe qui dit que, « un ennemi est agréable au goût». Tel étoit le systême des barbares de l'Europe; le P. Daniel rapporte que, lorsque le corps de Coligni, tué le jour de la Saint-Barthelemi, fut pendu au gibet de Montfaucon, Charles IX fut repaître ses yeux de ce spectacle, & dit que le corps d'un ennemi mort avoit toujours une odeur agréable; tel fut le discours de l'empereur Vitellius : « *Qui abhorrentes quosdam » cadaverum tabem, detestabili voce confirmare ausus » est : optimè olere occisum hostem, & meliùs civem* ». (Suet. in Vitell.). A Paris on dévora la cervelle & le poulmon du maréchal d'Ancre; &, en Hollande, le cœur de Witt.

(51) Dom Antonio d'Uloa cite dans son histoire de

Gallinazos, un trait qui y a rapport, (la voracité des animaux carnivores). Il y a dans l'Amérique méridionale un oiseau qui est si commun & si apprivoisé, que souvent le toît des maisons en est couvert. Cet oiseau a l'odorat si fin, qu'il sent un corps mort à la distance de trois ou quatre lieues; il ne le laisse jamais qu'il n'en ait fait un squélette : l'historien, qui demeura quelque tems dans cet endroit, ajoute qu'il est surprenant de voir autant d'oiseaux autour d'un corps mort, (il n'est pas rare qu'il y en ait sur ces côtes). Le corps en est couvert; & ce nombre est petit, en comparaison de ceux qui attendent leur tour, pour lequel ils se font souvent la guerre; ces oiseaux sont quelquefois quinze jours à faire un squelette. (V. I. p. 57 & 58).

Le même auteur, qui fut par les montagnes de Truxillo à Lima, qui en est éloigné de 264 lieues, dit que le chemin est plutôt tracé par les os des mules qui ont péri sous leurs charges, que par aucune autre marque. La manière avec laquelle les mules descendent les montagnes est étonnante ; elles connoissent la précaution nécessaire dans ces lieux dangereux : lorsqu'elles sont sur une éminence, elles s'arrêtent; &, après avoir placé leurs pieds de devant l'un contre l'autre, elles placent de même ceux de derrière, mais un peu en avant comme pour se coucher. Dans cette attitude, elles examinent le chemin, & glissent avec la vîtesse d'un éclair. L'unique soin du cavalier est de se tenir ferme sur la selle sans serrer la bride; le moindre mouvement suffit pour faire perdre l'équilibre

à la mule, & alors tous les deux périſſent : l'adreſſe de ces animaux eſt étonnante ; car, dans ce mouvement rapide, lorſqu'ils paroiſſent avoir perdu la faculté de ſe conduire, ils ſuivent auſſi exactement les ſinuoſités du chemin, que s'ils avoient auparavant remarqué & retenu la route qu'ils devoient ſuivre : parmi tant de dangers, ils prennent toutes les précautions néceſſaires à leur ſûreté, autrement il ne ſeroit pas poſſible de voyager dans ce pays où le ſalut du cavalier dépend de l'expérience & de l'adreſſe de l'animal.

(62) L'hiſtoire rapporte que les Egyptiens plaçoient dans leurs maiſons, les jours de fêtes, la figure d'une perſonne morte. (Hérod. L. 2. Plut. Iſi. Oſir.). Goguet n'ajoute aucune foi à ce récit, quoique Hérodote cite les expreſſions dont les Egyptiens ſe ſervoient dans ces circonſtances : « Regardes, » bois & te réjouis, car un jour tu ſeras de même ». Le père Hennepin, un des miſſionnaires qui ont voyagé les premiers dans les parties ſeptentrionales de l'Amérique, rapporte des Illinois & des Américains qui vivent ſur le bord des lacs, un trait à-peu-près ſemblable : « Un des chefs emportoit avec lui » les os d'un de ſes amis, & les gardoit ſoigneuſe- » ment dans la peau d'un animal, ornés de plumes » rouges & noires de porc-épic. Il aſſembloit de tems » en tems ſes amis pour fumer autour du corps ; alors » il nous envoyoit chercher les uns après les autres, » & nous faiſoit couvrir ces os de marchandiſes Eu- » ropéennes ». Il ajoute : « Le fils d'Aguipaguetin,

» qui m'appelloit ſon frère, prenoit ma chaſuble
» brochée, & ſe faiſoit un honneur de s'en couvrir.
» Il en avoit enveloppé les os d'un homme qui tenoit
» un rang parmi eux & dont ils reſpectoient la mé-
» moire; ma ceinture, qui étoit de laine rouge &
» blanche, ſervoit à l'attacher lorſqu'il le portoit en
» triomphe. Après qu'il eut employé ma chaſuble
« comme un ornement pour couvrir les os du mort,
» lors de leurs fêtes les plus ſolemnelles, ils en firent
» préſent à un peuple leur allié, qui habitoit un
» pays éloigné de près de quatre ou cinq cents lieues
» vers le oueſt ».

Dans la découverte de la rivière des Amazones, par d'Acugna, l'Auteur parle du reſpect que les peuples avoient pour les ſorciers. Il dit : « Les Indiens gar-» doient les os de ces ſorciers, & avoient pour eux » la même vénération que nous avons pour les reli-» ques des ſaints, (p. 98 & 99) ». Cet auteur confirme le rapport de Hennepin, ſur leur uſage de garder les os des morts, comme faiſoient les Egyptiens.

M. Acarete du Biſcay, dans ſon voyage à la rivière de la Plate, & de-là au Pérou par terre, en 1657, dit des peuples qui habitent les bords de cette rivière, que, lorſqu'il meurt un de leurs parents, ils frottent le cadavre avec une terre qui conſomme la chair, & ne laiſſe que les os qu'ils emportent avec eux dans une eſpèce de coffre, pour preuve de leur affection pour leurs parents. (Herr. P. Mart., &c.).

L'uſage des Egyptiens que j'ai rapporté d'après Hérodote, & qui a été contredit par Goguet, eſt

confirmé par l'ufage de veiller les morts. Cet ufage exifte encore aujourd'hui, parmi le bas peuple, dans la métropole, fur-tout dans *Rofemary-Lane* où il y a beaucoup d'Irlandois.

Le mort eft placé fur une table ou dans une caiffe, au milieu de la chambre. On met un drap fur lui avec un plat de tabac en feuilles pour l'ufage de ceux qui s'affemblent pour veiller le corps. Un autre plat de tabac en poudre eft placé fur la poitrine; chaque perfonne met, en entrant, de l'argent dans une bourfe commune pour payer les frais de la fête qui continue jufqu'à ce que tous foient ivres : alors ils jettent des cris terribles, & prononcent des mots inarticulés à la manière des Irlandois groffiers; tantôt c'eft dans la chambre, & tantôt dans la rue, où ils vont engager d'autres perfonnes à veiller le mort.

C'eft un ancien ufage de l'églife, & univerfellement pratiqué. On le veille depuis l'inftant de fa mort jufqu'à ce qu'on le porte en terre, foit dans la maifon même du mort, foit dans l'églife. Cet ufage eft appellé *Lake Wake*, mots dérivés du Saxon : *Lic* ou *Lice*, corps; & de *Wæcce*, veille ou garde. Chancer s'en fert en ce fens dans fon hiftoire des Chevaliers.

« Ne howe that arcite is brent to ashen colde,
« Ne howe that there the *lyche wake* was holde
» All the night long.

(F. 11. éd. de 1542).

(53) On eft furpris de voir combien les peuples orientaux font encore peu avancés dans la Médecine, la Chi-

rurgie & l'Anatomie. Les voyages de Haynes en Turquie, en Egypte & dans la Terre Sainte, publiés en 1774, prouvent évidemment l'ignorance de ces peuples. (Voy. p. 61. Let. 6. datée du Grand Caire). Niebuhr, dans son voyage en Arabie, publié dernièrement, prouve de même combien les Européens y sont en réputation. Le Docteur Cramer est devenu fameux par un vomitif qui guérit une personne de distinction. Un émir lui envoya son cheval qui étoit malade; M. Cramer crut qu'on le demandoit, & se disposoit à le monter: mais on lui dit qu'on ne le lui avoit envoyé que parce qu'il avoit besoin de son secours. Un domestique Européen, qui avoit été hussard, connoissoit un peu le traitement des chevaux, & le guérit. Ce nouveau Docteur fut ensuite appellé par plusieurs personnes malades. Nombre de vieillards Arabes offrirent des sommes immenses à M. Cramer, pour recouvrer la faculté de dépuceler leurs jeunes esclaves; mais la science du Docteur n'alloit pas jusques-là.

Tournefort dit que les Médecins du serrail du grand seigneur târent le pouls de la malade, dont le bras est couvert de gaze; il ne leur est pas permis de faire aucune question. L'usage (antérieur à Homère) d'exposer les malades dans les temples, existe encore: de même la réputation d'Esculape, qui commença au temps d'Epidaure, continua pendant plusieurs siècles.

Il n'y a pas un seul Médecin parmi les naturels de la ville immense du Grand Caire; ces peuples ont

plus de foi dans les reliques que dans la Médecine. Les étoffes qui ont touché le chameau qui apporte les présents annuels au grand seigneur sont conservées avec beaucoup de soin. On en met sur les personnes qui sont dangereusement malades, ce qui passe pour un remède souverain. De nos jours ils regardent les maladies vénériennes comme l'effet d'une peur subite. Nous savons, il est vrai, que cette maladie parut en Europe sous la forme d'une épidemie. Pierre Pintor, Médecin du pape Alexandre VI, & Pierre Delphini, lui donnèrent le nom *de fièvre pestilentielle*. Voyez, sur ce sujet, un ouvrage intitulé : *Dissertation sur l'origine de la Maladie vénérienne*, par M. Sanches, D. M. qui prouve que ce mal n'a point été apporté de l'Amérique en Europe par Christophe Colomb.

Cet auteur dit, page 69 : « La maladie vénérienne » a été connue en France, & plus encore en Italie, » avant l'arrivée de Colomb en Espagne, au retour » de son second voyage.

» Cette maladie a commencé par une épidemie » générale qui s'étendit dans toute l'Europe. Elle parut » en même tems en Italie, en France, en Allemagne, & dans tous les pays du nord. Il y a une » loi de Jacques IV, roi d'Ecosse, datée du 22 septembre 1497, qui fut promulguée à l'occasion de » la maladie vénérienne, à laquelle on donnoit le » nom de *Grandgor*. De même le parlement de » Paris avoit rendu un arrêt daté du 6 mars 1496 ».

» On lit, à la page 9 : « Christophe Colomb partit » pour son premier voyage, le 3 ou le 4 août 1492;

» il fut de retour le 13 mars 1493. Il partit, pour le
» second voyage, le 25 septembre 1493, & revint le
» 8 juin 1496.

» Colomb, dans son premier voyage, ne parle
» point de la maladie vénérienne. Oviédo lui-même,
» dans son histoire générale des Indes, n'en dit pas
» davantage par rapport à ce premier voyage ; il
» remet au second l'époque de cette maladie.

» Ferdinand Colomb, qui a donné l'histoire des
» voyages de Christophe Colomb, son père, ne
» parle point de la maladie vénérienne dans les deux
» premiers voyages. On y voit cependant tout ce qui
» a rapport à la religion, aux mœurs, aux céré-
» monies, &c. Il y est même fait mention de leurs
» Médecins, appellés *Buhuitihus* ; mais il n'est pas dit
» un seul mot d'aucune maladie épidémique ».

Page 133, il dit : « Mais la maladie vénérienne
» ravageoit la France, selon Pintor, en 1494 ; &
» quand une cour porte une loi pour arrêter les pro-
» grès de quelque calamité ou de quelque maladie
» régnante, on fait très-bien qu'elle ne prend con-
» noissance de ces malheurs que lorsqu'ils sont
» publics ».

Page 3, « Pacificus Maximus est mort l'an 1500.
» On peut voir qu'il a souffert & vu les symptômes
» vénériens depuis l'an 1420, jusqu'à l'an 1500.

» Le roi Alfonse de Naples est mort l'an 1458,
» d'une gonorrhée invétérée & immonde, dans le
» tems que la peste ravageoit Naples.

» Dans la chronique de Cardamie, depuis 1450,

» jusqu'en 1494 ; on lit que le roi Lanslao, ou » Ladislas, est mort l'an 1414, pour avoir été in- » fecté dans les parties de la génération, par une » fille qu'il entretenoit.

» Depuis que l'armée de Charles VIII fut entrée en » Italie, pendant l'hiver de 1494, cette maladie fut » appellée, par les historiens du tems, *Morbus gal-* » *licus*.

» L'armée Espagnole n'a pu la communiquer à » l'armée Françoise, puisqu'elles ne se sont jamais » trouvées en présence ». Cet auteur ajoute : « En » jugeant sur les assertions de Pierre Pintor & de » Pierre Delphini, on peut assurer que les Espagnols » ont communiqué aux habitants des isles Antilles, » le mal vénérien ».

§. V.

De la Botanique & de la Pharmacie.

(54) C'est probablement l'irruption des Titans & des Cuthites, ou rois bergers de Chaldée & de Babylone, qui amena l'esprit des connoissances dans les terres de Mizraïm, dont ils s'emparèrent & qu'ils appellèrent Egypte. Le règne des bergers, qui dura 511 ans, fut le règne de Chusée ; mais les Grecs, si l'on en croit Briant, se trompèrent sur l'étymologie des mots *Chuson* & *Chus*. Ils substituèrent *Chruson* (d'or) ; ce qui fit naître la fable de l'âge d'or, & dès-

lors celles des âges d'argent, de cuivre, & des autres âges de la fable. (Anc. myt. V. 1. p. 8. &c.).

(55) Par l'usage que toutes les nations faisoient des végétaux, il paroît que c'étoit le seul remède dont on se servoit. Non seulement cet usage a existé dans les premiers âges du monde, mais encore il étoit général chez les peuples grossiers, dont nous avons des détails plus modernes. (Garcill. hist. des incas. P. Martir).

(56) Le mille-folium, ou achyllée, a reçu son nom d'Achylles. (Plin. L. 25. dit que ce fut cette plante qui guérit Télephe); l'hyacinthe étoit consacrée à Ajax (Pli. L. 25.); la germandée, à Teucer (Pli. L. 25.); la scille, à Epimènes (Chéop.); le genest, à Alexandre (Stéph.); l'olive, à Aristée (Diod.); la gentiane reçut de même son nom de Gentius.

(57) Les Grecs ne vécurent d'abord que de racines & de fruits sauvages. (Pausſ.) Une espèce de gland fut leur première nourriture. (Georg. de Virg.). Cette espèce de gland est commune dans le sud de l'Europe. (St. Pli.). Probablement les Anciens entendoient parler des chataignes, des noix, &c.

Il étoit d'usage à Athènes de rappeller à la mémoire ces tems d'ignorance & de grossièreté; pour cet effet, on présentoit aux époux, le jour de leur mariage, un pannier plein de glands & de bled. (Ant. Grec. de Potter. Orig. des lang.).

(58) Al-Orus est le dieu du feu. (Diod. de Sic. Hérod.). comme El-Allath est le soleil. Alorus est le même que *Nimrod*, appellé par les Grecs *Nebrod* &

Orion. Il fut le premier rebelle & le premier roi connu. Il fonda Babylone ou Babel, & y fixa sa demeure. Le titre de Bélus lui fut conféré. (Anal. de Briant. Myt. de Banier).

(59) Théba (תבה, arche) dont le pavot & la grenade étoient l'emblême. (Insc. de Grutter, p. 33. n°. 10. *Deo invicto Mithræ.*). On trouve le pavot gravé sur le marbre, à côté de Junon, de Vénus, de Mithras & d'autres divinités. Le pavot, chez les Anciens Doriens, s'appelloit Μακων, *Macon.* Aujourd'hui *Ma* & *Mas*, chez les Ammoniens, signifie l'eau; &, en lui donnant plus d'étendue, la mer. Macon annonçoit la divinité honorée sous le nom de *Poséidon*, qui signifioit *marimus deus, rex aquarum.* (Anal. de Briant).

(60) Le mot *Diana* est composé de *De Iana*; la déesse Iana, la même que Dioné, Idioné, Adioné, Dionæ, Vénus. (Serv. in Georg. L. 1. v. 5.).

« *Lunam, eandem Dianam, eandem Cererem,* » *eandem Junonem, eandem Proserpinam dicunt* ». (Anal. de Briant, myt. de Bani.).

(61) Cérès fut d'abord la déesse du feu; de-là elle étoit appellée à Cnide Κυρα, *Cura* (Cel. Rhod.), titre du soleil. Les Romains l'appelloient Cérès; & les Doriens, avec plus de raison, Garys. Briant dit que la cause de ce qu'on la prenoit pour la déesse des bleds, venoit de ce que les Grecs ne connoissoient pas leur propre mythologie: les tours de Cérès étoient Πιδαλανισιν, ainsi appellées du feu qu'on y gardoit continuellement; les Grecs les appelloient Πυρε ταμειον.

Ils firent du temple d'Orus un grenier à bled; ensuite, sans abolir l'ancien usage, ce lieu devint un magasin de bled, que l'on distribuoit à ceux du peuple qui avoient fait une action de mérite. (Anal. de Br. myt. de Ban.).

(62) Les Egyptiens croyoient que, lorsque l'ame étoit séparée du corps de l'homme, elle passoit l'espace de trois mille ans dans ceux de différents animaux, & qu'elle revenoit ensuite animer d'autres corps humains. (Hérod. L. 2. p. 123.).

(63) (Voy. Hérod. L. 2. Greenfield). Dans la description des pays orientaux, par le Docteur Prococke, il y a une description particulière de la façon d'embaumer les corps chez les Egyptiens (V. 1. p. 226. & suiv.). Cet art étoit connu en Amérique. Colomb, dans son second voyage, vit sur la côte, près de l'isthme de Darien, quantité de cadavres que les Indiens avoient embaumés: il en apporta plusieurs avec lui. (Collect. des voyages, v. 1. p. 109.).

Brydone, dans son voyage en Sicile & à Malte, (v. 2. p. 71. & 72.) parle d'un couvent de Capucins, près Palerme, dans lequel il y a un vaste souterrain divisé en galeries spacieuses, dont les côtés sont remplis d'une infinité de niches, & propres à faire une collection de statues. Il y a dans chaque niche un corps embaumé. Ce corps est debout & attaché par derrière, au fond de la niche; le nombre est à-peu-près de trois cents. Tous ont les habits qu'ils portoient ordinairement; & cette collection forme l'assemblée la plus respectable. La peau & les mus-

cles deviennent, par une préparation, auſſi ſecs & auſſi durs qu'un morceau de *ſtock-fish* (moruë de Norvège, ſéchée au vent). Quoique pluſieurs ſoient dans ce lieu depuis plus de deux cents cinquante ans, aucun n'eſt encore dans l'état de ſquelette; quelques-uns, il eſt vrai, ont les muſcles beaucoup plus retirés: cela vient probablement de ce que les perſonnes étoient plus exténuées lors de leur mort.

C'eſt-là que les habitants de Palerme rendent viſite à ceux de leurs amis qui ſont morts, & ſe rappellent avec plaiſir & regret les inſtants de leur vie. Là ils ſe familiariſent avec leur état futur, & choiſiſſent la compagnie qu'ils deſirent avoir dans l'autre monde. Ils eſſaient laquelle de ces niches eſt bonne pour leur corps, afin de n'y faire aucuns changements lorſqu'ils doivent l'occuper; quelquefois même ils y reſtent l'eſpace de quatre heures.

L'iſle de Thénériffe, une des Canaries, a été longtems fameuſe pour ſes momies; le Docteur Birch en parle dans ſon hiſtoire de la Société Royale, & Glaſſ dans celle qu'il a donnée des iſles Canaries. Il y a environ dix ans que le lord Sandwich ſe procura une de ces momies, & la donna à l'Univerſité de Cambrige dont il eſt chancelier. J'ai eu deux de ces momies enfermées dans des peaux de chèvres, couſues enſemble; j'en ai donné une au Muſée, & l'autre eſt encore en ma poſſeſſion. Il y a près de deux ſiècles qu'on a ceſſé d'embaumer les corps dans cette iſle; cependant ces momies ſont dans le meilleur état, & les muſcles en ſont très-peu retirés. Wafer dit « qu'en

» cherchant de l'eau près Potoſi, dans l'Amérique » méridionale, ils firent environ quatre milles dans » une anſe de ſable qui étoit couverte de cadavres » d'hommes, de femmes & d'enfants ; ils étoient ſi » épais, qu'un homme auroit pu marcher l'eſpace d'un » demi-mille ſans mettre les pieds ailleurs que ſur » un de ces cadavres. Ils ne paroiſſoient pas être » morts depuis plus de huit jours ; mais, lorſqu'on » les touchoit, ils étoient auſſi légers qu'une éponge » ou qu'un morceau de liège : les Indiens, plutôt » que de reſter à la merci des Eſpagnols, s'enterroient » tout vivants. Les hommes avoient encore auprès » d'eux leurs arcs briſés ; & les femmes leurs rouets » & leurs quenouilles chargées de coton. Je pris à » bord un enfant de huit ou dix ans pour l'emporter » en Angleterre ; mais je ne pus réuſſir dans mon » projet par la folie des matelots, qui croyoient que, » tant qu'un de ces cadavres ſeroit à bord, le com- » pas varieroit : il ne me fut pas poſſible de les em- » pêcher de jetter cet enfant à la mer. Dans un voyage » aux Indes occidentales, il m'eſt arrivé un pareil » événement : j'avois un ſquelette à mon bord ; lorſque » nous eûmes dépaſſé Madère, nous eſſuyâmes une » tempête qui dura pendant pluſieurs jours. Les ma- » telots apportèrent ſur le pont la cauſe prétendue de » ce mauvais tems, afin de le jetter à l'eau. J'eus ce- » pendant aſſez de pouvoir ſur eux pour les empê- » cher d'effectuer leur projet, ſur-tout à l'aide du » rhum que je leur prodiguai, pendant que nous » fûmes le jouet des flots en courroux ».

(64) La superstition des Egyptiens étoit si grande à cet égard (la transmigration de l'ame dans le corps des animaux), qu'ils sacrifièrent leur liberté & leur pays à leur attachement pour les animaux qu'ils adoroient. Cambyse prit Péluse, la clef de l'Egypte, en mettant à la tête de son armée des chats, des chiens & des moutons. Les Egyptiens mirent bas les armes, & préférèrent livrer leur patrie à l'ennemi, plutôt que de courir le risque de faire aucun mal à des animaux qu'ils regardoient comme sacrés. (Mytol. de Briant. Comp. aux voyag. d'Uloa à l'Amér. mérid.).

S'il arrivoit qu'un Indien tuât exprès un animal sacré, il étoit puni de mort ; s'il le tuoit involontairement, il étoit puni suivant la discrétion des prêtres : mais s'il tuoit, quoique involontairement, un chat, un faucon ou un ibis, il étoit mis à mort. Diodore rapporte, à ce sujet, un trait dont il a été témoin oculaire. « Un Romain tua par hasard un » chat ; le peuple irrité, s'assembla autour de la mai- » son où s'étoit retiré le coupable : ni les discours des » principaux que le roi avoit envoyés, ni la crainte » des Romains avec lesquels on parloit alors de paix, » ne purent sauver la vie de cet infortuné ». Le respect des Egyptiens, pour ces animaux, étoit si grand, que, dans une extrême famine, ils aimèrent mieux se manger les uns les autres, que de faire leur nourriture de ces divinités imaginaires : lorsque ces animaux mouroient, sur-tout le taureau Apis qui étoit le premier de leurs dieux, leur chagrin étoit extrême. A la mort d'Apis, le deuil étoit général ; & ses funérailles

railles se faisoient avec une pompe incroyable. Sous le règne de Ptolémée Lagus, Apis mourut de vieillesse ; son gardien dépensa treize mille talents à son enterrement : plusieurs, dit-on, ont dépensé jusqu'à cent mille talents pour l'entretien de ces animaux. (Hérod. Euter. Essais de Wood, &c. &c.).

(65) Tyr, en Hébreu, est appellé *Zor* ou *Sor* ; &, suivant un autre Dialecte, *Sur* & *Sar* : de-là le pays voisin fut appellé Syrie. Les Arméniens ou les Syriens appellent cette ville *Tor*, *Tur* ou *Tyr*, semblable au mot Chaldéen שדר & חדר. Ces deux termes signifioient taureau ; c'étoit l'emblême de leur divinité. (Voy. la mytholog. de Briant ; le dict. de Macb.) Porphyre, Maxime, Ulpain, étoient de Tyr.

(66) Tarsis ou Carteia ; ville près de Gibraltar ; environ huit ou neuf cents ans avant l'Ere chrétienne, les Phéniciens y formèrent une colonie ; la ville s'appella *Melcarthos*. Les Carthaginois chassèrent les Phéniciens, environ deux cents quatre-vingts ans avant Jesus-Christ ; ils en furent eux-mêmes chassés par les Romains, après un séjour de quatre-vingts ans. C'est de cette ville que l'on croit que sortit la flotte de Salomon. (1. Rois. ch. 20. v. 22. Journal de Carter, de Gibraltar à Malaga).

(67) *Diligentes homines hæc notasse, quæ plerumque meliùs responderent ; deindè ægrotantibus ea præcipere, cœpisse ; sic Medicam ortam : subindè aliorum salute, aliorum interitu, perniciosa discernentem à salutaribus.* (Cels. pref. L. 1. p. 9.).

(68) L'histoire rapporte qu'une personne malade

de la fièvre, but par hasard de l'eau d'un lac environné des arbres qui portent l'écorce du Pérou. Plusieurs de ces arbres qui étoient tombés dans l'eau, lui avoient donné la vertu de leur écorce. Ce malade fut parfaitement guéri par ce remède naturel ; cette découverte fut faite par les Indiens du Pérou en 1500, & l'arbre fut apporté en Europe en 1650 & prit le nom d'écorce de Jésuites, de ceux qui l'y ont apporté.

Ce trait ne se rapporte pas, à ce que dit Uloa, qui prétend que les Indiens ignoroient la vertu de cet arbre ; il dit que M. de Jussieu leur apprit à en faire l'extrait, & engagea les peuples de Loja, dans la jurisdiction de Quito, à s'en servir : ils avoient négligé d'en faire usage, quoique les fièvres intermittentes y soient aussi communes que par-tout ailleurs. Avant que M. de Jussieu les eût détrompés, ils croyoient que les Européens l'avoient emporté avec eux comme une cause de mort : cet ingénieux Médecin les persuada de leur méprise par d'heureux effets, & maintenant ils s'en servent dans toutes sortes de fièvres. (Voy. d'Uloa. Voyag. des Jésuites).

69) L'histoire des animaux fournit quantité d'exemples de la sagacité de leur instinct, même sans parler de l'éléphant qui est presque doué du raisonnement de l'homme. Uloa rapporte un trait curieux sur les chiens. Il dit que ceux de l'isle de Jean Fermandez n'aboient jamais ; « nous en apportâmes quelques-» uns à bord : ils ne firent aucun bruit jusqu'à ce » qu'ils eussent vu les nôtres ; alors cependant ils » commencèrent à les imiter, mais d'une étrange

» manière, & comme si c'eût été une chose qui ne » leur eût pas été naturelle ». (V. 2. L. 8. ch. 4. p. 225.).

Les chiens que les Espagnols employèrent dans la conquête de l'Amérique, paroissent doués d'une grande sagacité. Ceux de Vasco Nunnez dévorèrent deux mille Indiens. A la bataille de Caxamalca, la première ligne de l'armée de Pizarre n'étoit composée que de chiens; ils attaquèrent l'armée des Péruviens avec une telle impétuosité & une telle valeur, que la cour d'Espagne, charmée de leurs exploits, leur accorda la paie des autres troupes. On trouve dans l'histoire qu'un chien nommé Bérécillo, qu'ils employèrent dans les combats du taureau, s'étoit distingué & avoit été chanté par les Poëtes Espagnols. Dans le second voyage de Colomb, vingt chiens-loups firent le plus grand ravage dans l'armée des Indiens, à la bataille où Cacinabo fut fait prisonnier avec ses femmes, & dans laquelle 100000 Indiens furent mis en fuite.

En Angleterre on employoit autrefois les chiens à divers usages; les annales disent que le recteur de Newbiggin étoit obligé d'aller faire le service dans l'Eglise de Kirkby-Thou, & que le recteur devoit lui donner à dîner & à ses chiens. (Hist. du Westmoreland & du Cumberland, par Nicholson & Burn).

Homère parle de la fidelité d'Argus, lors du retour de son maître Ulysse, od. xvij.

L'auteur des recherches philosophiques dit que le fameux Bérécillo avoit deux réaux par mois. Brutus,

fameux levrier, qui suivit Ferdinand Sotto à la conquête de la Floride, fit un grand carnage parmi les Indiens ; il fut tué d'un coup de flèche. Garcillasso dit que les Espagnols prirent le deuil à sa mort.

Le célèbre Barémel étoit fort redouté dans l'isle Hispaniola ; &, quoiqu'il fût à l'abri des flèches des Indiens au moyen d'une cuirasse qu'on lui avoit mise, ils parvinrent à le tuer en lui lançant leurs traits dans les yeux. Antoine de Herrera dit dans sa première décade, que cet animal terrible avoit été posé pour garder un défilé. Une femme Indienne qui desiroit passer par cet endroit, s'adressa au chien, en lui disant : « Seigneur chien, ne me fais point de » mal, je porte cette lettre aux chrétiens ». L'auteur ajoute que le chien la flaira, & la laissa passer sans lui faire aucun mal. (Voyag. de Bossu, rech. phil. sur les Amér.).

(70) Les vertus du dictame ont été découvertes par un jeune cerf. (Plin. L. 25.). Cet animal se purge lui-même avec le seseli : un singe a appris aux hommes que la partie ligneuse de la casse étoit laxative. (Fallop. purg. simpl. 35.). La bélette mange une herbe qui lui fait attaquer le serpent avec impunité. (Kemp. exot.). La chèvre se blesse les yeux avec une ronce, lorsqu'ils sont enflammés. (Geop. Plin.) ; la tortue se défend de la morsure du serpent, par l'origan ; l'ours se sert de l'arum pour s'ouvrir les intestins qui se sont presque fermés pendant l'hiver : cet animal se guérit du poison de la mandragore, en léchant une fourmillière. (Plin.). Les perdrix, les geais, les merles se purgent

avec des feuilles de laurier pendant le tems de la mue. (Plin.); les pigeons, les coqs se servent de la pariétaire; les canards & les oyes, du grémil pour le même objet, (id.); le faucon emploie, pour guérir ses yeux, une herbe qui de-là a tiré son nom; le serpent fait tomber la pellicule qui lui couvre les yeux, en se frottant sur le fenouil; les perdrix, les cicognes, les pigeons-ramiers guérissent leurs blessures avec l'origan; les Egyptiens ont appris l'art de se purger, par des chiens qui mangeoient des herbes qui avoient cet effet: les chiens ont encore fait connoître les vertus de la pariétaire contre le calcul.

(71) Des lits d'un gason toujours verd terminoient agréablement la plaine. (Ody. L. 7.).

C'est ici la seconde description de jardins que l'histoire nous fournit; Moyse avoit fait la première, en parlant des jardins d'Eden. Les peuples orientaux, qui les premiers se livrèrent à l'étude des sciences, & dont le sol étoit favorable à la culture des jardins, en avoient un soin particulier, & continuent encore à s'en occuper; les détails que l'on a de ceux de Babylone, & ceux plus modernes de Willchambers le prouvent également: les jardins de l'empereur Montézume, à Mexico, étoient spacieux & remplis de plantes médicinales. L'auteur de la conquête du Mexique dit, L. 3. ch. 14.: « On ne voyoit que » fleurs d'une variété & d'un éclat agréables, des » herbes médicinales & des bosquets où il soupoit » ordinairement pendant l'été. Il avoit pris soin de » mettre dans son jardin toutes les simples que fournit

» ce sol fertile; les Médecins ne s'occupoient que » de l'étude de leurs noms & de leurs propriétés. Il » y avoit des simples pour toutes sortes de maladies » & d'infirmités; & leurs remèdes ne consistoient que » dans le suc & l'application de ces simples, avec » lesquelles ils faisoient des cures surprenantes. Une » longue expérience leur avoit fait découvrir leurs » vertus; &, sans connoître la cause d'une maladie, » ils réussissoient à la guérir: l'empereur donnoit vo- » lontiers aux malades les simples que les Médecins » croyoient leur être nécessaires. Il s'informoit avec » soin du soulagement qui en résultoit, soit qu'il » tirât vanité du succès de ses actions, ou qu'il crût » qu'il étoit du devoir d'un souverain de prendre un » soin particulier de la santé de son peuple ». Lorsque Cortez tomba malade à Tlascala, les Médecins le guérirent en peu de tems. (Gage, Herrera, de Solis). Dans l'orient, les princes étoient persuadés que la Médecine étoit digne qu'ils la cultivassent; les rois d'Egypte, ainsi que je l'ai déja observé, s'appliquèrent à l'étude de cette science. Salomon étudia la Botanique; il connut la nature du cèdre du Liban & celle de l'hysope qui croît sur les murailles. (1. R. c. 4. v. 33.).

(72) Les anciens nous ont conservé plusieurs exemples des propriétés remarquables des simples. (Le Clerc). Les simples ont guéri Cortez à Tlascala. Au commencement du quinzième siècle, les Chirurgiens de l'Europe étoient si ignorants, qu'ils ne purent guérir Henri V, le conquérant de la

France, d'une fiſtule qui le mit au tombeau, au château de Vincennes, en 1422, âgé de 34 ans. (Voyez la Médecine de l'Amérique; mœurs des Sauvages, t. 2. p. 371; le P. Martir, déc. 7. ch. 3. p. 255, &c.).

(73) (Hor. od. 5. v. 21). Les peuples de l'Ibérie deſcendoient des Cuthéens. Propertius parle de l'efficacité de leurs herbes :

» *Non hic verba valet, non hic nocturna cutæis* ».
(L. 2. Eleg. 1. v. 73.)

Virgile dit ſur le même ſujet :

« *Has herbas atque hæc ponto mihi lecto venena*
» *Ipſe dedit mœris, naſcuntur plurima ponto* ».
(Eclog. 8. v. 95.)

(74) Le Docteur Bancroſt, membre de la Société de Médecine, parle, dans ſon hiſtoire, du poiſon le plus ſubtil que l'on connoiſſe. Ce poiſon eſt appellé *Woorara*. Les flèches ſont faites de la ſubſtance dure & ſolide du *Cokarito*; elles ont ordinairement douze pouces de long, & ſont de la groſſeur d'une aiguille à tricoter : un des bouts finit en pointe & eſt empoiſonné avec le *Woorara*; l'autre pointe eſt enveloppée de coton, ſuivant la groſſeur du roſeau qui ſert à lancer la flèche. Cette flèche, ainſi empoiſonnée, eſt miſe dans un roſeau long de pluſieurs pieds; elle eſt lancée à la diſtance de trente ou quarante verges, par la force de l'air des poulmons, & porte avec vîteſſe la mort à l'animal qu'elle atteint.

Les peuples de la rivière des Amazones ſe ſervent auſſi du poiſon. M. de la Condamine, dans la rela-

tion d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « Ils trempent la pointe de leurs flè-
» ches, ainsi que celles de leurs arcs, dans un poi-
» son si actif, que, quand il est récent, il tue, en
» moins d'une minute, l'animal que la flèche a
» frappé ».

Labat dit que le jus de la pomme étoit employé par les Caraïbes pour empoisonner leurs flèches. (Voyag. aux isles, t. 1. c. 20. p. 477 & suiv. t. 2. c. 2. p. 58.)

Fermin, dans sa description de Surinam, parle du mancelinier; il dit que les Indiens s'en servent pour empoisonner leurs flèches. « Pour en
» convaincre les Espagnols, un roi Indien blessa
» très-légérement d'un coup de flèche empoisonnée un
» enfant de douze ans, fort sain, à l'extrémité d'un
» doigt du pied; il ordonna tout de suite aux Chi-
» rurgiens qu'il avoit eu soin d'appeller, de lui am-
» puter la jambe au-dessus du genou : ce qui fut à
» peine fait, que les envoyés Espagnols virent ex-
» pirer l enfant, non par les suites de l'opération,
» comme cela fut vérifié, mais par l'effet du poison
» qui s'étoit subitement répandu dans la masse du
» sang, & avoit rapidement gagné les parties no-
» bles avant qu'on eût pu y apporter secours ».

Les écrivains rapportent plusieurs traits sur les femmes de la rivière des Amazones. Orellana, qui s'étoit séparé de Pizarre en 1539, descendit cette rivière. Il eut une escarmouche avec les peuples qui vivent sur les bords; il en tua plusieurs, parmi lesquels il se

trouva quelques femmes qui avoient combattu auprès de leurs époux. Orellana avoit un esprit romanesque ; ce combat lui fit faire une histoire dans les formes d'un peuple d'Amazones : il donna ce nom à la rivière dont les bords étoient habités par de telles femmes. Plusieurs historiens rapportent dans cette histoire toutes les circonstances de la fable de Sémiramis. (Voyag. de Dacugna & d'Acarette , collet. des voyag. Myt. de Briant , Apoll. Plut.).

Dans le quinzième siècle, quatre femmes se mirent à la tête des armées : la comtesse de Montfort, en Bretagne ; l'épouse d'Edouard II, en Angleterre ; la pucelle d'Orléans, en France ; & Marguerite d'Anjou, épouse de Henri VI, roi d'Angleterre. Celle-ci combattit contre le comte de Warwick, à la bataille sanglante de Nottingam ; elle étoit aux côtés de son époux. (Voy. l'histoire du Parag. par Charlev. Plin. Tacite, Plut. &c.).

(75((Plut. Sympol. l. 5. c. 7. p. 680). On cite plusieurs personnes dont l'haleine étoit fatale aux hommes & aux animaux qui s'y trouvoient exposés. (Péleri. de Purchas. Hist. de Machamul, roi des Maures).

(76) Chiron, si célèbre par ses connoissances, étoit un nom supposé, formé d'une tour ou d'un temple de ce nom, qui étoit à Nephéle en Thessalie. C'est un composé de *Chir-on*, tour ou temple du soleil. C'étoit la demeure des Centaures ; il servoit d'école pour la jeunesse. Plusieurs des héros de Troie, tels que Nestor, Machaon, Podalire, Enée, Achylles, &c., y avoient été. C'est dans cette école que fut

inventée la machine d'attaque, appellée le *Bélier*; ce fut à la guerre de Troie qu'on en fit le premier eſſai: elle avoit une tête ſemblable à celle d'un cheval: elle ſervit à faire la brèche par où paſsèrent les Grecs, de-là la fable du cheval de bois dont parle Homère; depuis on a changé ce cheval de bois en bélier. Le ſavant Briant ſuppoſe que Chiron étoit ſimplement un temple. (Anal. v. 1. p. 435).

Il y avoit pluſieurs édifices appellés *Chironniens*, & conſacrés au ſoleil. *Charon* avoit la même étymologie, & étoit conſacré à la même divinité. Le temple le plus fameux de ce nom étoit ſur le côté occidental du Nil, vis-à-vis Memphis, près le lieu où l'on enterroit les perſonnes de diſtinction, & auſſi, près des catacombes. Toutes les perſonnes que l'on y enterroit, payoient un tribut pour être portées ſur ce rivage. De-là encore le ſalaire & la barque de Charon; le Brun dit la même choſe à ce ſujet. (Voyage dans le levant, c. 36. p. 192).

§. VI.

De la Chymie.

(77) Boerhaave ſuppoſe que Tubalcayn étoit l'Hépbaïſte des Egyptiens & des Grecs, l'Horus des Babyloniens, & le Mulciber ou Vulcain des Romains. (Elém. de Chym. t. 1. p. 9).

(78) L'airain eſt fait avec le cuivre, métal qui demande beaucoup d'art pour être enlevé de la mine. Il eſt certain cependant qu'il y a des rivières qui rou-

lent le cuivre, ainſi que d'autres font l'argent & l'or. (Hiſt. nat. de la N. France, p. 94. Hiſt. des guer. civ. de Grenade. Fonte des mines. Dict. de Chym. de Macquer, art. Fer (.

(79) Le métal le plus difficile à travailler eſt le fer; la mine eſt friable & ſe réduit facilement en poudre. Il demande beaucoup de peine & l'action du feu la plus forte pour le fondre. (Art de convertir le fer, par M. de Réaumur).

(80) Pluſieurs regardent l'hiſtoire du veau d'or, rapportée par Moyſe, comme une preuve des progrès que l'on avoit faits dans la métallurgie : les meilleurs Chymiſtes reconnoiſſent la difficulté de mettre l'or en fuſion. (Boerh. Elém. de Chym.). Frédéric III, roi de Dannemarck, curieux de mettre en pratique ce qui avoit réuſſi à Moyſe, engagea pluſieurs ſavants Chymiſtes à l'eſſayer. La méthode dont ſe ſervirent les Hébreux, eſt rapportée en ces termes: « Il prit le veau qu'ils avoient fait, le mit dans le » feu, le réduiſit en poudre. Il mit cette poudre dans » de l'eau, & en fit boire aux enfants d'Iſraël ». (Exod. c. 32. v. 20).

Moyſe dit lui-même :

« Je pris le veau d'or que vous aviez fait; je le mis » dans le feu, & le réduiſis en poudre auſſi fine que » la pouſſière : je jettai cette pouſſière dans l'eau qui » deſcendoit de la montagne ». (Deut. ch. 9. v. 21).

(81) Goguet, dans ſon ouvrage de l'origine des loix, traite ce ſujet. (V. 1. l. 2. c. 4). Il ſuppoſe que les volcans ont donné une idée de la métallurgie : les

métaux fondus qui couloient de ces fourneaux naturels, peuvent avoir porté les hommes à essayer de les travailler à l'aide du feu. (Hist. nat. de Buffon. Alous. Barba). Ce qui rend cette conjecture plus vraisemblable, c'est que ceux qui, dans la fable & dans l'histoire, passent pour avoir découvert la métallurgie, habitoient des contrées fameuses par les volcans qui s'y trouvoient. (Diod. Strab. Pauf. Bouchart, Chanc.). Les anciens écrivains cependant ont attribué cette découverte à l'embrâsement des forêts, dont le sol contenoit des parties minérales : la violence du feu ayant fondu les métaux, ils couloient & se mêloient à la surface de la terre. (Lucre. &c.). Delà, suivant l'ancienne tradition des Grecs, la découverte du fer sur le mont Ida. (Maxim. Oxon. Ep. 11. Sen. Chan. Alex.). C'est à un pareil événement qu'on attribue la découverte de l'argent dans les monts Pyrénées. (Arist. de mirab. auscult. p. 1157. Diod. Strab.). Quelques marins rapportent qu'après avoir abordé dans une isle inconnue, ils firent du feu au pied d'une montagne, & qu'ils en virent couler de l'argent. (Anc. relat. de la Chine & des Indes. Or).

On rapporte de même que le chef d'une colonie établie depuis peu au Paragay, voyant une pierre d'une dureté extraordinaire, & tirant sur le noir, la mit dans un grand feu ; quelque tems après il en vit couler du fer, aussi bon que celui dont on se sert en Europe. (Lett. édif.). On dit encore que le capitaine d'un navire espagnol, étant obligé de mettre à terre sur une isle déserte, y répara sa cuisine. En

faiſant le foyer, il mit pluſieurs couches de terre. Lorſqu'il arriva à Acapulco, tout l'équipage fut fort étonné de voir ſous les cendres une maſſe d'or, que la violencé du feu avoit fondu & ſéparé de la la terre. (Mém. de Trév. ſeptembre 1713).

Je ſuis fort porté à croire, dit Gémelli, que de tels événements ont pu découvrir aux hommes l'art de travailler les métaux; peut-être a-t-on par haſard expoſé à la violence du feu des pierres ou de la terre qui contenoient des matières métalliques, & l'on en a vu ſortir une matière liquide qui a pris différentes figures, & eſt devenue auſſi dure que ſi elle avoit été coulée. Cela aura excité la curioſité, & des expériences multipliées auront découvert l'art de fondre les métaux.

(82) Chymie, Χημια, ſignifie art d'Egypte. La contrée elle-même étoit appellée *Chymia*, *Chamia*, ou la *Terre de Cham.* Une autre idée de la Chimie ou Al-Chimie eſt l'effet du feu. *Cham* étoit le culte qu'on rendoit au ſoleil, de-là les *auritæ*, *oritæ*, &c. (Diod. L. 2. Hérod. Boerh. Suidas, ſur le mot Χημια).

(83) Abraham tira ſon ſabre pour immoler ſon fils. Les anciens patriarches étoient des bergers; dans le livre de Job nous trouvons un détail particulier ſur le travail des métaux. Eliézer fit à Rébecca un préſent de boucles d'oreilles d'or & d'argent; Judah donna ſon cachet & ſa bague à Thamar. Pharaon donna ſa bague à Joſeph, & lui mit une chaîne d'or au cou. (Gen. Diod. Plin.).

(84) Abraham vécut 1900 ans avant l'Ere chré-

tienne, ce qui n'étoit qu'environ deux ſiècles après le déluge de Noé, & au moins 150 ans avant la fondation du royaume d'Argos, par Inachus.

(85) Dans la vallée de la Paz coule une petite rivière; en 1730, un Indien qui s'y lavoit les pieds, y trouva un morceau d'or ſi gros, que le marquis de Caſtel-Fuerte l'acheta douze mille pièces de huit, & l'envoya en Eſpagne, comme un preſent digne de la curioſité d'un ſouverain. (Uloa). Garcillaſſo dit qu'en 1556, on découvrit de l'or dans une pierre auſſi groſſe que la tête d'un homme; le poſſeſſeur de cette pierre étoit opulent. Cette découverte lui parut ſi avantageuſe qu'il s'embarqua pour l'Eſpagne, afin de la préſenter à Philippe II; mais le vaiſſeau périt avant d'arriver au port. Le père Martir dit qu'André Moralis, pilote, qui parcourut ces côtes avec de la Coſſa, avoit un diamant précieux qu'il acheta d'un jeune Indien, dans le pays de Cumana, province de Paria. Ce diamant étoit auſſi long que deux phalanges du doigt annulaire, & auſſi gros que le pouce. Il avoit huit angles que la nature avoit parfaitement formés. Le jeune Indien portoit cette pierre au cou. Il la vendit à Moralis pour cinq de nos fauſſes pierres, faites de verre de diverſes couleurs, qui plurent beaucoup à ce jeune homme qui ignoroit la valeur de la ſienne.

Voyez la conquête de la nouvelle Eſpagne, par Cortez, avec la liſte des tréſors trouvés dans l'Amérique méridionale, p. 12, 13, 14. Voyez auſſi l'in-

ventaire fait par Cortez au Mexique, lorſque l'empereur Montézume étoit ſon priſonnier.

Colomb, dans ſon troiſième voyage à l'Amérique, vit un Indien qui avoit un morceau d'or auſſi gros qu'une pomme. Lorſque ce voyageur étoit à S. Domingue, un Indien vint ſur le rivage avec un morceau de ce métal qui peſoit huit onces; il le tenoit d'une main, & préſentoit l'autre, dans laquelle on mit le bec d'un faucon : l'Indien alors laiſſa l'or, & prit la fuite comme s'il eût triché les Eſpagnols dans cet échange.

Le plus gros diamant qui ſoit en Europe, fut trouvé, en 1476, par un ſoldat Suiſſe, à la bataille de Granſon; ce ſoldat le donna à ſon général pour ſix livres : le luxe étoit alors inconnu en Suiſſe. Les députés de Berne, dans le plan qu'ils préſentèrent à Charles de Rosh, duc de Bourgogne, diſoient que tout leur pays n'auroit pas payé les éperons de ſes chevaliers. (Œuv. de Volt.).

(86) C'eſt d'après la découverte de l'or en Guinée, que l'on a des guinées en Angleterre.

(87) (Lett. édif. Hiſt. génér. des voyag.). Les Anciens parlent de pluſieurs rivières conſidérables qui roulent parmi leurs eaux de l'or, de l'argent, du cuivre & de l'étain.) Plin. l. 33. voyag. de Pirard).

Le ſavant Goguet dit, dans l'origine des loix, que le tonnerre peut avoit fendu des rochers & des montagnes, & découvert aux hommes l'or qu'ils renfermoient. (Juſtin. Barba Hallot). Un pareil accident fit découvrir une mine d'or au Pérou vers la fin du

dernier ſiècle. (Voyag. d'Uloa). Quelquefois les vents, en déracinant les arbres, ont produit les mêmes effets. (Alon. Bar.). On ſait comment on découvrit les fameuſes mines du Potoſi. Un Indien de Porco, nommé *Gualpa*, où *Huelpa* chaſſoit aux chèvres ſauvages ſur des montagnes couvertes d'arbres & de buiſſons. Il déracina un petit arbre planté ſur le ſommet d'un rocher; il apperçut quelque choſe qui brilloit: il l'examina, & reconnut que c'étoit une maſſe d'argent (Acoſt. Garcill. Uloa).

Dans les environs de la Conception, à l'endroit appellé le ſéjour du roi (*Eſtancia del rey*). On a trouvé, en lavant, ces morceaux d'or que les Eſpagnols appellent *Pepitas*, grains. Quelques-uns peſoient dix marcs, dix-huit onces, & étoient extraordinairement beaux. Il y a près des Cordelières une mine de cuivre pur, dont pluſieurs morceaux péſent juſqu'à cent quintaux; les Indiens appellent une de ces montagnes, *Payen*, cuivre. Dom Jean Mélendès, qui en fit la première découverte, l'appella *S. Joſeph*; il en tira un morceau peſant quarante quintaux. (Voyag. de Frezier). Le même auteur dit qu'à Chuquiago, à deux lieues de la Paz, on a trouvé des morceaux d'or pur, dont un peſoit 514 onces, & fut acheté par le comte de la Meneloa, viçe-roi du Pérou, qui en fit préſent au roi d'Eſpagne. Un autre morceau, qui péſoit 360 onces, tomba entre les mains de dom Juan de Mur, en 1710, pendant qu'il étoit corrégidor d'Arica. (Louis de Boſſu, &c.).

De

De même divers accidents peuvent avoir découvert les substances minérales que la terre cachoit dans son sein ; l'histoire en fournit beaucoup de preuves. Cependant il y a eu un tems où l'on n'avoit aucune idée des métaux ; les peuples employoient des pierres à feu, des cornes d'animaux, des os de poissons, des écailles, des roseaux, des épines, &c. Dans toutes les circonstances où les nations civilisées se servent des métaux ; & même, de nos jours, des peuples qui connoissoient l'agriculture & plusieurs autres arts savants, ignoroient l'usage des métaux.

Goguet, dans l'origine des loix, dit que, sans la connoissance des métaux, l'agriculture ne peut faire de grands progrès. L'histoire des peuples d'Otahiti paroît contredire cette conjecture. (Voyez le journal de Cook & sa description des instruments du labourage, & de la pyramide d'Obéréa).

(88) Les peuples des isles Mariannes, découvertes en 1521, n'avoient aucune idée du feu. Jamais surprise ne fut plus grande que la leur, lorsqu'ils en virent quand Magellan aborda dans une de leurs isles. Ils crurent d'abord que c'étoit une espèce d'animal qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Plusieurs qui s'étoient approchés trop près, se brûlèrent, les autres en furent effrayés, & n'osoient le regarder qu'à une grande distance. Ils craignoient d'être dévorés ou au moins blessés par ce terrible animal. Telles furent les premières idées qu'ils se formèrent de la chaleur & de la flamme. (Hist. des isles Marian. Voyag. autour du monde). Les habitants des isles

Philippines & des Canaries étoient aussi ignorants que ceux des isles Mariannes. Dans l'isle de *Las Jordenas*, dépendante de la Chine, l'usage du feu étoit inconnu. On dit la même chose de plusieurs peuples de l'Amérique (mœurs des Sauvages), sur-tout des Amikouans peuples de l'Amérique méridionale, nouvellement découverts; ils habitent un pays montagneux, éloigné de la mer & privé de rivières navigables. (La Condam. Relat. de la riv. des Amaz.). De-là vient peut-être l'usage de manger crue la chair des animaux; usage établi chez plusieurs peuples de l'Antiquité, & qui subsiste encore dans quelques pays. (Hérod. Arist. Martini, Euseb. &c.).

Les peuples de l'isle Otahiti surpassoient de beaucoup les Américains dans la connoissance des arts; cependant ils ignoroient la manière de faire bouillir l'eau. Ils n'avoient aucuns vases propres à supporter la chaleur; le lord Monboddo, dans l'Origine des Langues, dit, en parlant des Ιχθυοφαγοι & des Υλοφαγοι de Diodore de Sicile, qu'ils ne faisoient point usage du feu, mais qu'ils grilloient leurs viandes aux rayons du soleil.

(89) Le père Hennepin a vu lui-même la manière avec laquelle les Indiens de l'Amérique septentrionale se procurent du feu. Il dit : « Aussi-tôt que nous fûmes à terre, un Indien coupa de l'herbe; il en fit trois petits monceaux, & nous défendit de nous asseoir dessus. Il prit un morceau de bois de cèdre qui étoit rempli de petits trous ronds, dans l'un desquels il mit une substance plus dure que le

» cèdre; il le frotta très-vîte entre ses mains jusqu'à » ce que le feu y prît ». (Hennep. Découv. d'un vaste pays dans l'Amérique septent. Labat. voyag. aux isles. Mœurs des Sauv.). C'étoit quelquefois la méthode dont les anciens Perses se servoient pour allumer le feu sacré. (Picart. Cérém. relig.).

(90) Les Phéniciens, qui ont ignoré pendant quelque tems l'usage du feu, en attribuent la découverte au choc des ronces & des arbres agités par les vents. (Eus. Thuci. Diod. Plin. &c.).

(91) Les Chinois, qui avouent que leurs ancêtres ne connoissoient point l'usage du feu, disent que *Sui-gin-ski*, un de leurs premiers rois, leur apprit à en allumer, en frottant avec force deux morceaux de bois l'un sur l'autre.

(92) Les Grecs reconnoissent que leurs pères ont été long-tems sans faire usage du feu, (Diod. Plut. Paus.), & qu'ils en firent la découverte par le frottement de deux morceaux de bois. (Plin. Solin. Acad. des inscrip.)

(93) En Italie, & en plusieurs autres endroits, la terre met le feu à des matières combustibles qui se trouvent sur sa surface. Dans la province de Kamsi, en Chine, il y a des gouffres brûlants : les peuples y font cuire leurs vivres, en suspendant les pots sur l'ouverture. (Hist. de la Chine, Martini). Il y en a de semblables en Perse; les anciens souverains de ce pays y avoient établi leurs cuisines. (Arist. de Mirab.). On trouve dans plusieurs pays des sources d'eau si chaudes, que les habitants y font cuire leurs

viandes, par la ſeule immerſion, ſans qu'ils aient beſoin de vaſes. (Jour. des ſav. mai 1665). Il arrive ſouvent que des feux ſouterrains, en ſe faiſant jour au milieu des forêts, des bois & d'autres endroits, les mettent en feu & les détruiſent. (Strab. Acad. des ſcien. Goguet, Uloa). Sonnat, dans ſon voyage de la nouvelle Guinée, dit qu'il trouva, à environ deux lieues de Calamba, dans un petit village, un ruiſſeau dont l'eau étoit bouillante. Le thermomètre de Réaumur y monta à 69 degrés, quoiqu'à une lieue de ſa ſource. Ce voyageur ne fut pas peu ſurpris d'y trouver des herbes & des plantes dans toute leur vigueur, quoique les racines fuſſent continuellement dans cette eau bouillante, & que les branches fuſſent enveloppées d'une vapeur ſi épaiſſe & ſi ſuffoquante, que les hirondelles qui paſſoient même à la diſtance de ſept ou huit pieds, tomboient ſans mouvement. L'auteur vit encore des poiſſons qui nageoient dans cette eau avec une telle vîteſſe, qu'il lui fut impoſſible d'en prendre aucun; ils avoient les écailles brunes & étoient longs de quatre pouces.

(94) En outre la pourpre, on avoit trouvé, dans ces tems reculés, le moyen de faire d'autres couleurs qui conſervoient pendant très-long-tems leur premier éclat. (Plin. L. 9). Plutarque dit, dans la vie d'Alexandre, que ce conquérant trouva, parmi les tréſors du roi de Perſe, une prodigieuſe quantité d'étoffes de couleur de pourpre, qui, après un eſpace de cent quatre-vingts ans, avoient encore leur luſtre & leur première fraîcheur.

On voit dans Hérodote, dit Goguet dans l'origine des loix, que des peuples qui vivoient ſur les côtes de la mer Caſpienne, peignoient ſur leurs étoffes des animaux & des fleurs, dont la couleur ne changeoit jamais, & duroit auſſi long-tems que l'étoffe; ils employoient dans leurs teintures des feuilles d'arbres qu'ils broyoient & qu'ils faiſoient infuſer dans de l'eau. (Hérod. L. 1). On ſait que les Sauvages du Chili font, avec des plantes, des couleurs qui ſupportent pluſieurs fois la leſſive ſans être altérées. Pline parle de la façon de teindre la toile chez les Egyptiens, dont les couleurs étoient ſi bien empreintes, qu'il n'étoit pas poſſible de les changer; il dit même que les étoffes étoient meilleures, & que la couleur devenoit plus ſolide en les lavant.

Moyſe parle d'étoffes teintes en bleu-ciel, en pourpre & en écarlate : il dit encore qu'on avoit des laines de couleur d'orange & de violette. (Exod. c. 25).

(95) On tiroit la pourpre de pluſieurs ſortes de coquillages de mer. Les meilleurs ſe trouvoient près l'iſle où fut bâtie la nouvelle Tyr. (Plin. L. 6. §. 60). On en pêchoit dans pluſieurs autres endroits de la méditerranée ; les côtes d'Afrique étoient fameuſes pour la pourpre de Gétulie. (Plin. L. 5. §. 1). Les côtes d'Europe ont fourni la pourpre de Laconie qui avoit une grande réputation. (Plin. Pauſan.). Pline range en deux claſſes les teſtacées qui fourniſſent la pourpre. La Buccine fut appellée pourpre de la couleur qu'on en tire. (Plin. L. 9. §. 61). Dans la ſuite on rechercha ſur-tout cette dernière eſpèce; ſuivant

le rapport des Anciens, on trouve dans la gorge de ce poisson une veine qui contient une couleur d'un rouge obscur. (Arist. Hist. des anim. Plin.). Le reste du poisson est inutile. (Id. Vitruv.). Le point essentiel étoit d'avoir ces poissons vivants; car, à l'instant de mourir, ils perdoient cette liqueur précieuse qu'on conservoit avec soin. Après l'avoir mise dans le sel pendant trois jours, on la mêloit avec de l'eau; on la faisoit bouillir dans un pot d'étain pendant dix jours, & à petit feu : elle servoit ensuite à teindre la laine que l'on avoit préparée. (Cic. Phil. frag. t. 3). On faisoit égouter cette laine pendant cinq heures, ensuite on la cardoit, & on la remettoit à bouillir jusqu'à ce que la teinture fût toute employée. (Plin. L. 9. §. 62). On étoit obligé de mêler plusieurs sortes de coquillages; on y ajoutoit aussi plusieurs ingrédiens, tels que le nitre, l'urine, l'eau, le sel & le fucus (vareck), plante; dont la meilleure se trouvoit sur les rochers de l'Isle de Crète. (Plin.). Les Syriens n'employoient, pour faire leur pourpre, que les coquillages; ils mettoient pendant quelque tems la laine dans cette liqueur, ensuite ils l'ôtoient & la faisoient bouillir avec la buccine seule. (Plin. L. 9. §. 62).

(96) On trouve dans les voyages d'Uloa des détails particuliers sur la préparation de cette excellente pourpre pour laquelle on avoit la plus grande estime.

(97) La difficulté d'avoir la pourpre, & sa cherté, tendoient à en faire perdre l'usage. La veine du poisson n'en fournissoit que peu : d'ailleurs il falloit

l'avoir avant qu'il fût mort, ensuite les autres préparations qui demandoient beaucoup de tems & de précaution, sans parler du risque que l'on couroit à cette pêche, ce coquillage se tenant au fond de l'eau. (Acad. des scien. Arist. Plin.).

(98) Le berger lava avec de la laine la gueule de son chien, qu'il croyoit ensanglantée; Hercules porta cette laine au roi de Phénicie. (Phœlop. Achil. Goguet, &c.).

(99) Les Anciens, dit le savant Briant dans sa mythologie, attribuoient aux dieux les découvertes utiles & agréables. Cérès avoit enseigné aux hommes l'agriculture; Osiris leur montra l'usage de la charrue; Cinyras, celui de la harpe; Vesta leur apprit à se faire des maisons: chaque divinité étoit regardée comme l'auteur de quelque bienfait. On attribua la découverte de la pourpre à Hercules de Tyr, le même que Palœphate appelle le philosophe; mais quelques-uns lui refusent cet honneur, & disent qu'on la doit à son chien, ainsi que l'observe Cassiodore: « *Cùm* » *famæ canis avida in Tyrio littore projecta conchylia* » *impressis mandulibus contudisset, illa naturaliter* « *humorem sanguineum diffluentia ora ejus mirabili* » *colore tinxerunt, talia exempla meditantes fecerunt* » *principibus decus nobile* ». (L. 9. c. 36).

Cependant il n'est guère probable qu'un chien se soit jetté sur des écailles de poisson; d'ailleurs le murex est un coquillage pointu & environné d'épines fortes & perçantes, avec lesquelles un chien n'auroit pas osé avoir affaire. Il y a dans l'histoire une

méprise ; Hercules de Tyr, ainsi que toutes les autres divinités orientales avoient le titre de *Cahen*, *Cohen* & *Chon*, ainsi que les Grecs le disent eux-mêmes : ce titre a été changé en Κυων, chien, qu'ils décrivent comme un attribut de la divinité. J. Antiochenus qui parle fort au long de l'histoire, dit que la pourpre étoit la découverte de Ποιμενικυ, qui fut sans doute un berger roi. (Voyez *Cohen*, dans la mythologie de Briant, v. 1).

D'autres auteurs attribuent cette découverte à l'amour ; Hercules, disent-ils, étoit amoureux de la nymphe Tyros. Son chien trouva un coquillage sur le bord de la mer, & le brisa : sa gueule fut teinte de pourpre. La nymphe fut si éprise de cette couleur, qu'elle déclara à son amant qu'elle ne le verroit que lorsqu'il lui auroit apporté une robe de cette couleur. Hercules ramassa beaucoup de ces coquillages, & réussit à teindre une robe telle que sa maîtresse l'exigeoit. (Pollux, L. 1. c. 4. p. 30).

(100) Les Anciens savoient dorer en or moulu & en or battu : *Æs inaurari argento vivo, legitimum erat.* (Plin. Hist. nat. L. 33. Vitruv. L. 7).

(101) Le mont Laban, Luban ou Labar & Lubar (Èpiph. L. 1. Cedren, p. 11) est le même que le mont Baris de Nicom. Damas. (Eufeb. præp. Evan. L. 11. p. 414), & que le mont Ararat de Moyse. (Anal. de Bry.).

(102) La découverte de la fermentation est probablement postérieure au déluge ; car Noé fut surpris par l'effet de la liqueur ; peut-être ne doit-on l'at-

tribuer qu'au hasard. Les Indiens, qui d'abord firent des incisions aux arbres pour se procurer la liqueur qui en tomboit, trouvèrent ensuite que, lorsqu'elle étoit gardée dans des vases, elle devenoit plus agréable. (Observ. de Barry sur les vins des Anciens).

Les poëtes chantèrent les effets du vin qui les inspiroit; ils l'attribuèrent aux dieux, à Osiris, à Saturne & à Bacchus. Homère l'appelle Ποτον ειον, divin breuvage. Dans ces tems reculés on aimoit le vin, l'on en connoissoit de plusieurs espèces. Il paroît, d'après les louanges que ce poëte en fait, qu'il a souvent éprouvé ses effets salutaires : (*Laudibus arguitur vini vinosus Homerus*, dit Horace). Le vin anime ses héros au conseil & à la guerre; & Nestor n'est pas plus recommandable par sa sagesse que par son amour pour le jus de la vigne. Les femmes en faisoient le même usage que les hommes, privilège qui leur fut refusé chez les Romains dans les premiers tems de la république. (Observ. de Barry.).

(103) Bacchus, que l'écriture appelle *Chus*, étoit père de Nimrod, Alorus ou Orion. (Anal. & observ. de Briant, mythol. de Bani.).

(104) Noé a eu différents noms dans divers pays : ces noms changeoient suivant ses attributs; on l'a appellé *Nous*, *Nusus*, *Noachus*, *Nûl*, *Nys*, *Noa*, *Pachus*, *Dios*, &c. (Anal. de Bry. Monde primit. Anal. & comp. plan génér. & raisonné).

(105) Le vin acquit en peu de tems un haut degré de perfection. Le vin Maréotic est très-connu; il ve-

noit dans la Scythie Egyptienne, & avoit beaucoup de feu.

Hæc illa est, Pharios quæ fugit noxia reges,
Dum servata cavis potant mareotica gemmis.
(Gratii cuneget, v. 312).

Toute la côte de l'Ionie, aux environs de Gaza en Palestine, étoit fameuse pour ses vins, ainsi que le pays de Sarepta, au pied du mont Liban : Sidonius Apollinaris parle de ces vins, & les range parmi les meilleurs d'Italie & de Grèce.

Vina mihi non sunt gagetica, chia, falerna,
Quæque sareptano palmite missa bibas.
(Carm. 17.v. 1, 8.

Le vin de Chalybon en Syrie étoit le plus estimé; Strabon dit qu'il étoit consacré à l'usage des rois de Perse, (L. 15. p. 1068).

Chypre, Crète, Chios & Lesbos, appellées Ethiopie, avoient aussi de bons vins; on en trouvoit encore de pareils en Sicile, aux environs de Tauromenium, dans le pays des Lestrigons & des Cyclopes (Odyss. L. 1. 58. 357).

En Thrace, on avoit les vins de Maronia, qui croissent sur le mont Ismare, & qu'Homère a chanté. (Odyss. L. 1. 14. ch. 16. p. 714).

Mais aucun n'étoit plus estimé que ceux de Formie & de Falerne. Il y avoit en Ibérie & dans la Mauritanie des vins de la première qualité. L'histoire rapporte, que, dans ce pays, les vignes étoient en si

grand nombre, qu'elles égaloient les arbres d'une forêt. Strabon dit que deux hommes pouvoient à peine embrasser le tour d'un de ces arbres, & que les grappes avoient un pied & demi de long. (L. 17, p. 1182).

On cultivoit aussi la vigne dans l'Ethiopie Indienne, sur-tout chez les Oxydracéens, descendants de Bacchus. Ils avoient encore une liqueur forte qu'ils tiroient du riz, ils s'en servoient pour les sacrifices. Les peuples de Lusitanie & de Bétique faisoient une liqueur fermentée, qu'ils appelloient *Zuth.* Cette liqueur leur vint d'Egypte (Hérod. L. 2.) ; de-là ils en avoient attribué la découverte à Osiris. Hésychius, qui donne à cette liqueur le nom de vin, dit qu'elle étoit faite avec de l'orge. Strabon en parle au Livre 3, p. 233. (Voy. l'anc. Mythol. de Briant, d'où j'ai tiré cette note).

(106) Quelques écrivains disent que l'on introduisoit dans les veines des vieillards le sang de jeunes personnes & d'animaux, afin de les rajeunir. Héister a décrit ce procédé dans sa Chirurgie. Au tems de la Chevalerie, on a cherché une fontaine d'Arcadie, à laquelle on attribuoit cette vertu ; & quelques navigateurs disent l'avoir trouvée en Amérique.

Les Juifs ordonnent aux vieillards attaqués d'apoplexie, de la lèpre ou de convulsions, de boire du sang de jeunes enfants. (Œuv. de Volt.).

Sheldon rapporte qu'un prêtre Mahométan, qui desiroit détruire les ennemis du prophete, prédit au

roi Arrakan qu'il ne vivroit pas long-tems; mais que, pour prolonger sa vie, il falloit sacrifier six mille de ses sujets, quatre mille vaches blanches & deux mille pigeons blancs; en prendre le cœur, & en faire une composition qui éloigneroit l'heure de sa mort : le roi suivit ce conseil & sacrifia ses sujets.

Les Morlaques, tant de l'église Romaine que de l'église Grecque, ont sur la religion les idées les plus singulières, & l'ignorance de leurs ministres augmente tous les jours ce mal monstrueux. Ils sont aussi fermement persuadés de la réalité des sorciers, des fées, des enchantements, des apparitions nocturnes, &c., que s'ils en avoient eu mille exemples; ils n'ont pas le moindre doute sur l'existence des *vampires*; ils leur attribuent, de même qu'en Transilvanie, de succer le sang des enfants. Lorsqu'un homme meurt, & qu'on craint qu'il ne devienne *vampire*, on lui coupe les jarets & on lui pique des épingles sur tout le corps, persuadé qu'après cette opération il lui est impossible de marcher. On a vu des Morlaques qui, craignant qu'après la mort ils n'eussent besoin de boire du sang d'enfants, prioient leurs héritiers & les obligeoient même de leur promettre de les traiter, à l'instant de mourir, comme des *vampires*. (Voyag. de Strange en Dalmatie, publiés depuis peu).

On met à la tête du mort une croix de bois & une large pierre afin de l'empêcher de devenir vampire ou succeur nocturne. (Voyag. de Born en Transilv. & en Hongrie, en 1770, let. 3).

La lèpre étoit à peine connue dans les pays septentrionaux jusqu'au tems des Croisades, qu'elle fut apportée d'Afrique & d'Asie. Louis VIII, roi de France, légua par son testament, en 1225, cent sols à chacun des deux mille Lazarites qui étoient dans son royaume, ce qui est une preuve de l'augmentation de cette maladie pendant les Croisades.

Quant à la fontaine dont il a été parlé plus haut, & à laquelle j'ai dit qu'on attribuoit la vertu de rajeunir les vieillards, cette fable eut beaucoup de partisans. Le père Martir non seulement le croyoit, mais encore en donnoit des preuves. (Voyez la seconde & la septième Décade). Bossu dit dans ses voyages que don Juan Ponce de Léon découvrit la Floride lorsqu'il étoit àl a recherche de Bimini, isle où coulent le Jourdain & cette fontaine si renommée chez les Indiens de l'isle de Cube. Léon crut cette fable, & chercha la fontaine sans réussir à la trouver; il chargea de la même expédition le capitaine Pérez d'Ortubia & le Pilote Antonio d'Alminos, qui touchèrent à la baie de Porto-rico, où ils trouvèrent Bimini; mais ils ne virent ni le Jourdain ni la fontaine. Dom Juan mourut quelque tems après. La première fois qu'on parla de cette fontaine à Madrid, plusieurs Espagnols furent s'embarquer à Cadix. A leur retour, chacun s'apperçut de sa méprise; on se mocqua d'eux d'avoir si gratuitement entrepris un long & pénible voyage, pendant lequel cependant ils découvrirent le cap Corientès.

(107) Goguet, dans son ouvrage de l'origine des

loix, observe que les peuples qui chassent aux chèvres sauvages & aux chamois sur les Alpes, boivent toujours le sang de ces animaux dès qu'ils les ont tués : ils prétendent que rien ne fortifie plus le corps.

Bosman dit qu'Angua, chef des nègres de Jabi, sur la côte d'Or, buvoit souvent le sang de ses captifs, & même de ses femmes. (Descript. de la côte de Guinée. Lett. 2, p. 23).

(108) Les raisins, la poire & la cerise, furent apportées en Angleterre en 1550. Xénophon, dans son expédition de Cyrus, parle de *Cerazunt*, ville de Grèce, située dans le pays des *Colches*, près la mer. C'est de cette ville que Lucullus, en revenant de son expédition contre Mitridate, apporta les cerises en Italie, l'an de Rome 680. On les apporta en Bretagne cent vingt ans après. Il paroît qu'elles ont tiré leur nom de cette ville, ou que la ville a pris le sien de ces arbres. Tournefort dit qu'il trouva tous les environs de cette ville couverts de cerisiers Χεις ειρασοῦντα, fut appellée ensuite Pharnacée, quoique Ptolémée, Strabon & Pline, en fassent deux villes différentes. (Xénop. L. 5. Plin. L. 15).

Ammien-Marcellin dit que Lucullus fut le premier qui apporta ces arbres à Rome. Pline observe qu'ils n'y furent point connus avant la bataille de ce général contre Mitridate. (Tournef. v. 3). Les cerises furent apportées de Flandres dans la province de Kent, en 1540. (Chron. d'Aders.)

(109) L'extrait du lait de jument, lorsqu'il est

aigre, donne une liqueur aussi forte que l'eau-de-vie. (Marco Polo. L. 1. c. 57).

Un peuple barbare de l'Amérique fait une liqueur forte avec des racines putréfiées & infusées dans de l'eau.

(110) Les Américains tirent de la racine du maïs ou manioc, que les femmes mâchent, une liqueur enivrante, qu'ils appellent *Chicha*. La salive excite une forte fermentation, & dans peu de jours la liqueur devient bonne à boire. Ces peuples l'aiment avec passion. (Lett. Edif. d'Acost. Damp. Hist. Nat. des Ind. &c.)

Cette espece de liqueur fermentée, est connue en Afrique & aux Antilles. Les nègres font fermenter le jus des cannes à sucre, & s'en servent dans les funérailles; ils en mettent sur le tombeau de leurs amis, pour les soulager dans le voyage qu'ils vont entreprendre. (Lafitau, Mœurs des Sauvag. Descript. de Surinam).

(111) Les peuples d'Otaïti mâchent une racine qu'ils appellent *Ava*, *Ava*; elle fermente avec la salive, & donne une liqueur forte. Cook dit qu'il a vu faire cette liqueur, & qu'il en a bu. (Voyez son dern. Voy. v. 1, p. 186).

Schouten & le Maire, dans leur voyage autour du monde, en 1616, abordèrent à l'isle de Horn. Les peuples qui l'habitent préparèrent pour ces voyageurs une pareille boisson. Ils furent invités à un repas où se trouvèrent deux princes du pays. On apporta du *cana* (espèce d'herbe dont ils font une liqueur);

chacun en prit une bouchée, la mâcha quelque temps, & la mit ensuite dans un vase de bois. On y versa de l'eau, on présenta cette liqueur aux rois, & ensuite aux Hollandois, qui refusèrent d'y goûter. (Charlev. Hist. du Parag.)

(112) Les peuples de Sibérie font, avec une espèce de mousseron, une liqueur qui, par la fermentation, devient si active, que l'urine de ceux qui s'en sont enivrés, conserve la même vertu. (Hist. du Kamthacka). Les Hottentots attribuent à ce fluide des qualités particulières. Dans quelques parties de l'Inde, on regarde l'urine de vache comme une chose sacrée : on la recherche sur-tout pour les malades qui succombent sous le poids de leurs infirmités. (Cérém. Relig. de Picart.)

(113) Quelques peuples de l'Amérique, qui ne connoissent pas les effets de la fermentation, emploient d'autres moyens pour donner à leurs liqueurs la force qu'ils desirent qu'elles aient. Ceux de l'Amérique septentrionale & de la Californie se servent de la fumée de tabac, qu'ils font entrer dans les narines. Cette fumée monte au cerveau, & les met dans l'état de l'ivresse la plus forte. (Hist. d'Oviéd. Voy. de Wafer).

Colomb, dans son second voyage aux Indes occidentales, vit que chaque cacique ou prêtre avoit un temple particulier pour le service de quelques images de bois, appellées *Cémies*, devant lesquelles ils font quelques cérémonies, & qu'ils prient avec une grande dévotion.

dévotion. Dans chaque temple, il y avoit une table ronde, ſur laquelle étoit une poudre que l'on mettoit ſur la tête de l'idole. Ils prennent cette poudre par le nez, au moyen d'un bâton creux, & prononcent quelques mots inintelligibles. Cette poudre les enivre ſur-le-champ. Les Cémies avoient différens noms. Quelques-unes étoient plus en réputation que les autres, de façon qu'il s'en trouvoit ſouvent de volées.

Pluſieurs Eſpagnols entrèrent dans un de ces temples. La ſtatue fit alors beaucoup de bruit. Cependant ils s'apperçurent de la tricherie en la jettant par terre. La voix étoit apportée par un long tuyau, dont un bout alloit à un côté obſcur du temple, où un indien étoit caché parmi des feuilles, & diſoit ce qu'exigeoit le Cacique. Celui-ci, ſe voyant découvert, pria les Eſpagnols de ne parler à aucun de ſes ſujets de ce qui venoit d'arriver, parce qu'il lui ſeroit impoſſible de les retenir dans l'obéiſſance. (Cortez, Hiſt. de la nouv. Eſp. Collect. de voyag.)

Les habitans de certaines contrées de l'Amérique prenoient continuellement du tabac, & en ſi grande quantité qu'ils s'enivroient. Les prêtres, ſur-tout, & les charlatans, en impoſoient au public par leurs grandes agitations, qu'ils diſoient être autant d'inſpirations. Tel étoit l'uſage des oracles & des ſybilles.

Les *Othomacoas*, peuplade ſituée ſur les bords de l'Orenoque, ont une compoſition qu'ils appellent *Yupa*. C'eſt la graine d'une plante qui nous eſt inconnue, réduite en poudre & mêlée avec des

coquillages brûlés & pulvérisés. Ses effets, lorsqu'elle est prise par le nez, sont si violents, qu'ils ressemblent plus à la rage qu'à l'ivresse. (Gumil. Mart. Charlev. Wafer).

§. VII.

De la Médecine Mystique.

(114) Frézier dit que les peuples du Chili n'ont aucune religion. On n'a trouvé chez eux ni temples ni idoles. Cependant la divination y étoit connue.

Hennepin, qui le premier découvrit la rivière du Mississipi, & qui demeura long-tems chez les peuples de l'Amérique septentrionale, dit que plusieurs lui parurent n'avoir aucune religion.

(115) Adair donne, dans son Histoire des Américains, un détail particulier sur leurs manières de guérir les maladies. Il rapporte une conversation qu'il eut avec un médecin, qui lui dit : « qu'ils » avoient tué un ancien sorcier pour s'être servi de » charmes destructeurs ».

En 1765, dit le même écrivain, un médecin ou prophète vint me rendre une visite d'ami; il étoit presqu'ivre, & son état le rendit plus communicatif. Lorsqu'il fut à la porte, il fit une profonde révérence, les bras ouverts du nord au sud. Il resta dans cette situation à-peu-près une minute : en se relevant, il me regarda d'une manière effrayante & chanta à demi-voix : *Yo, yo, yo, yo;* une minute après : *Hi, hi, hi, hi;* & ensuite : *Wa, Wa,*

Wa, *Wa*. Il prononça ces mots de plusieurs manières différentes. Il regarda de tems en tems en haut, sa tête extraordinairement penchée en arrière. Il chanta pendant environ un quart d'heure. Comme ma porte étoit vers l'est, & qu'il eut les yeux tournés toujours vers l'ouest, je ne puis assurer s'ils invoquent leurs divinités de cette manière. Hennepin, qui a écrit auparavant, s'accorde avec Adair sur ce sujet.

Lorsque le roi de Cacongo est malade, ses médecins publient sa maladie dans le royaume, & chacun est obligé de tuer un coq. (L'abbé Poyart, Hist. de Loango).

(116) Pline dit que la magie, après s'être munie du secours de l'astrologie, emprunta sa splendeur & son autorité de la religion.

Les Marabous des Arabes ne sont pas moins respectés que les Okkis & les Manitous des Américains.

(117) Les divinités de Cozumel, de Zempoala, de Cholula, de Tlascala, de Mexico & des autres parties de l'Amérique, étoient représentées sous des figures horribles. On sacrifioit à ces dieux des victimes humaines. (De Solis).

Le père Tachart dit que les Siamois croient que le juge suprême de l'enfer écrit continuellement la vie & les actions des hommes, & que, lorsqu'il arrive à la page de chacun, la page éternue. Les hommes, disent-ils, éternuent dans le même instant. De-là l'usage de souhaiter à celui qui éternue une vie longue & heureuse. En Allemagne & en Hollande, il est

d'uſage d'ôter ſon chapeau dans ces circonſtances. Pluſieurs peuples de l'Aſie ſont aſſervis aux mêmes coutumes. Les anciens Grecs croyoient qu'il étoit honteux d'éternuer, & de-là ils faiſoient leurs prédictions.

(118) Pluſieurs nations groſſières attribuent à l'influence des êtres inviſibles tout ce qui paſſe leur intelligence. Hennepin, dans ſa découverte d'un vaſte pays, en donne pluſieurs preuves chez les peuples qui habitent le bord des lacs.

Ils appelloient ſon bréviaire un eſprit malin, & peu s'en eſt fallu qu'il ne lui ait coûté la vie. La première fois qu'ils virent des canons, ils ſe perſuadèrent que c'étoit un fer poſſédé de l'eſprit malin. Il ajoute qu'il avoit un pot de fer large d'environ un pied. Les Indiens n'oſèrent jamais toucher ce pot ſans ſe couvrir les mains d'une peau de caſtor. Les femmes en avoient une telle frayeur, qu'elles le pendoient à des arbres, n'oſant approcher de la cabane où il étoit. Il deſiroit en faire un préſent à un des chefs, mais aucun ne voulut l'accepter ni même en faire uſage, parce qu'ils croyoient qu'il y avoit dedans un eſprit qui les auroit certainement tués.

Quelques Indiens font du feu près de leurs hameaux; ils lui attribuent la vertu de chaſſer le démon; ſouvent même ils en tirent des préſages. (Mœurs des Sauv. T. 1. p. 388).

Quant à ce que certains auteurs diſent des Manitous, des Cémies, des Okkis, &c. (Voyez Charlev. Journ. Hiſt. d'un voyag. de l'Amér.)

Ces sorciers sont si habiles, qu'il ajoute : « Quelques missionnaires ont cru que plus d'une fois, » dans ces rencontres, les prestiges de ces charlatans » avoient été accompagnés de l'opération visible du » démon ». (Hist. génér. de la nouv. Fran. Louis. de Bossu.)

Le docteur Forster dit que des peuples de Russie ont de pareils sorciers ; dans le département de *Cazan* sont les *Tchéremisses*, les *Tchuwashes* & les *Wotiaks*. Les premiers les appellent *Mushan*, les seconds *Yommas* ou *Jymmas* ; & les derniers *Tona* ou *Tuno*. Il y en a des deux sexes : ils font les mêmes grimaces que ceux de l'Amérique. En Sibérie, les *Tungusi*, les *Yakuli* & les *Byrati* les appellent *Shamaus*. Ils sont asservis aux mêmes usages lors de leurs prétendues conjurations.

Plus on va à l'est de la Sibérie, plus on trouve de ces espèces de charlatans, & plus est frappante la ressemblance qu'il y a entre les sauvages du nord de l'Amérique & les peuples qui habitent cette partie de l'Asie. Martir, en parlant des Cémis, rapporte plusieurs disputes amusantes qui s'élèvent entr'eux, & dans lesquelles ils font entrer le diable & la Vierge. La dispute se décide en attachant les mains à deux hommes derrière le dos. Un d'eux a recours à la Vierge, & l'autre aux Cémis, & celui qui a le plutôt fini est regardé comme vainqueur. Les Indiens, cependant, crainte de supercherie, répètent la cérémonie d'une manière plus solemnelle. « *Il paroît aux » yeux de tous les spectateurs un diable en longue robe,*

» *la gueule ouverte, les dents allongées, des cornes sur* » *la tête, & tels qu'ils représentent leurs Cémis. Ce diable* » *cherche à dénouer les mains de sa partie. La Vierge* » *paroît aussi-tôt & défait d'un coup de baguette le* » *nœud de la sienne. Les mains de l'ennemi restent ser-* » *rées comme auparavant* ».

Si, dans le quinzième & le seizième siècle, de pareilles histoires étoient crues des peuples de l'Europe les plus instruits, on ne doit pas s'étonner de la superstition des sauvages de l'Amérique.

Dans la huitième décade du même auteur, on trouve de pareilles histoires sur la croix, ainsi que dans plusieurs écrivains de ce siècle, sur-tout dans de Solis. Un bois plié en forme de croix, que Cortez & son prêtre Olmédo avoient planté à Zempoala & à Tlascala, étoit souvent enveloppé d'illuminations remarquables; ce qui effrayoit même les belliqueux Tlascalans. Le Docteur Chandler, dans son voyage en Grèce, donne des preuves semblables de la crédulité des Chrétiens Grecs. Il dit : « La première » année de notre séjour dans le Levant, le bruit » courut que l'on avoit vu dans l'air une croix bril- » lante, sur la grande mosquée de Constantinople, » qui avoit été une église dédiée à sainte Sophie. Les » Turcs furent alarmés de ce prodige, & cherchèrent » en vain à dissiper la rumeur ».

C'est un usage reçu, que les personnes qui ne savent pas écrire, font un signe en forme de croix, pour constater leurs conventions. On trouve plusieurs écrits de cette espèce de personnes de la plus haute

distinction, & même de rois. *Signum crucis manu propriâ pro ignoratione litterarum.* (Ducange). De-là le mot : *signer un billet.*

Dans le pélerinage de Purchas, on trouve plusieurs histoires sur l'apparition soudaine du diable lors des pactes faits avec lui. Philostrate (in vita App. L. 4.) parle d'un esprit qui se métamorphosa en femme, & se maria avec un certain Monyppus Lycius; cérémonie à laquelle Appollonius fut présent. « *Multum factum cognovêre, quod in mediâ Græ-* » *ciâ gestum sit* ».

Sabin, dans son Commentaire sur la dixième métamorphose d'Ovide, parle d'un esprit qui se maria, & eut des enfans. Jean-le-Majeur, dans la vie de Jean le moine, qui vécut du tems de Théodose, loue la continence de ce moine; il ajoute que le diable prit la figure d'une fille de marché, & réussit à vaincre ses pieuses résolutions. (Raretés histor. de Winst.).

(119) Sur la navigation des Phéniciens, voyez un ouvrage curieux, intitulé : Histoire générale des découvertes des arts utiles & des progrès qu'on y a faits. Le docteur Robertson a donné aussi un Essai sur la navigation dans le commencement de son Histoire de l'Amérique. Le même Essai se trouve dans la Chronologie d'Anderson & dans l'Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prévost.

(120) Voyez sur la communication des deux continents, l'Amérique de Robertson, l'abbé Prévost, Laffitau, Charlev. Bossu, Rech. phil. sur les Amér. Mœurs des Sauv. &c.

(121) Cozumel étoit une divinité des peuples de l'Amérique méridionale; de-là l'iſle de Cozumel. L'idole avoit la figure d'un homme; elle étoit ſi horrible, que l'on voyoit facilement quel étoit celui qu'elle repréſentoit. Cette difformité eſt remarquable dans toutes les idoles de ces peuples; & celui qui faiſoit l'idole la plus hideuſe, paſſoit pour le meilleur ouvrier. De Solis, dans la conquête du Mexique, obſerve que le diable leur apparut ſous ces figures. Martir, & pluſieurs écrivains de ce ſiècle, diſent la même choſe. Cortez, qui joignoit à ſon courage beaucoup d'enthouſiaſme pour la religion, détruiſit le temple de Cozumel, éleva dans ce lieu un autel, devant lequel il planta une croix. Il en uſa de même envers les idoles de Zempoala. Son zèle lui auroit fait tenir la même conduite au Mexique, s'il n'eût été retenu par la prudence d'Olmédo. Cambyſe, le conquérant de l'Egypte, détruiſit de même les temples de ces peuples, & mit les animaux en liberté.

Pluſieurs nations groſſières ont, en certaines occaſions, la même ſévérité pour leurs propres idoles. Un Oſtiaque, peu ſatisfait de la ſienne, la maltraite & la jette au feu. Si, au contraire, elle lui plaît, il la careſſe, la couvre de peaux de caſtor, & la met dans le lieu le plus reſpectable de ſa cabane. (Mull. Deſcr. de la Ruſſie). Lorſque les nègres de Loango invoquent leurs dieux inutilement, ils les jettent au feu & ſe mocquent d'eux. (Voyage de Merolla). Les Goths avoient l'uſage de leur lancer des flèches dans

de pareilles circonſtances. (Ola. Mag. Hiſt. de Gent. Sept.)

Les matelots eſpagnols traitent leurs ſaints tutélaires avec la même indignité. S. Antoine a été ſouvent fouetté & jetté à la mer dans des occaſions critiques, où il paroiſſoit ceſſer de les protéger.

Les peuples de l'Amérique avoient pluſieurs autres divinités qui préſidoient à diverſes actions, & qui étoient plus ou moins reſpectées dans différentes provinces. *Telcatlépulca* étoit très-révéré à Chalco, près Mexico. C'étoit un dieu méchant & terrible, d'où provenoient les maladies, la ſtérilité & d'autres punitions du ciel. La ville de Chalco étoit fameuſe par ſes nécromanciens & ſes prêtres. *Tlalock* étoit le dieu de la guerre chez les Mexicains. Sa figure étoit horrible & difforme. *Vitelpuchtli* ou *Vitzilopuchtli* préſidoit à la guerre & au meurtre. *Tiazoltculi* étoit le dieu du luxe. *Ométochtli*, celui de l'ivreſſe; *Eſtruac*, celui de l'air; *Thalac*, celui de l'eau; *Bacab* préſidoit aux enfants; *Chiripia* étoit la mère des dieux & de la terre, &c. (Garcill. Hiſt. des Incas).

Cependant, le nombre de leurs dieux n'égaloit pas celui des dieux des Grecs & des Romains, que pluſieurs auteurs font aller juſqu'à quarante milles. Varron, ſuivant Tertullien, compte trois cents Jupiter.

(122) Sanchoniathon eſt le premier hiſtorien qui parle de Magus, par lequel il entend Chus, le père des adorateurs du feu (les mages), & auſſi des vrais Scythes, qui avoient le titre de Magoy. (Euſ. Prep.

Evang.) Hérodote parle auſſi de Magus, & le fait prêtre du Soleil. Les anciens Babyloniens & les Chaldéens furent les premiers peuples que l'on appella Mages. Ils furent les inſtituteurs de ces cérémonies qu'on rapporte à Zoroaſtre. Ce culte paſſa enſuite chez les Perſes, qui eurent leurs Mages. Lorſque les Babyloniens eurent une idolatrie plus compliquée, les Perſes, qui ſuccédèrent à l'empire de l'Aſie, renouvellèrent ſous Darius, fils d'Hyſtaſpe, ces cérémonies, qui avoient été négligées & preſque oubliées. Ce roi ſuivoit la religion appellée Magie, & voulut que l'inſcription en fût ſur ſon tombeau. (Porphyre). Il regardoit comme le titre le plus honorable, d'être appelé le profeſſeur d'une pareille doctrine. Les Perſes adoroient le ſoleil ſous le titre de *Zor-Aſter*. Ils furent pluſieurs fois opprimés & perſécutés, ſur-tout après la mort de leur dernier roi, Yeſdegerd. Ils ſe retirèrent dans la Gédroſie & dans l'Inde, emportant avec eux quelques mémoires maltraités ſur leur religion. De-là on a fait *Sadder*, *Shaſter*, *Vedam* & *Zendaveſta*. Les Mages tombèrent à la fin en diſcrédit, & les Grecs les appelèrent Απατεωνες φαρμακευται, *conjureurs* & *ſorciers*; mais les anciens Perſes eurent pour eux la même eſtime. Hélych les appelle Μαγον, Suidas Μαγοι. (Dio. Chriſ. Porphyr.)

De-là il paroît qu'un mage étoit une perſonne ſacrée, un profeſſeur de la théologie, un prêtre dévoué à la philoſophie & au culte de la divinité. (Plut. Iſ. & Oſir.)

(123) Ceux qui avoient recours aux dieux bienfaisants, étoient appellés *Thurgia*. Les personnes initiées dans les mystères ne pouvoient avoir aucun commerce avec les femmes; ils ne devoient manger d'aucun animal, ni se souiller en touchant à un corps mort. (Helio).

Les Lacédémoniens, après avoir mis Pausanias à mort dans le temple de Pallas, ne purent appaiser ses mânes, qui les tourmentoient continuellement. Ils eurent recours aux magiciens de Thessalie, qui chassèrent l'esprit de Pausanias, & l'obligèrent à quitter le pays. De même Saül envoya consulter le devin d'Endor, qui invoqua l'esprit de Samuël. (Diod. Pic. le Ventril. de la Chap.)

(124) Esculape étoit le chef des Cabires, dont les usages se conservèrent en Samothrace. Esculape d'Epidaure fut le voir & fut initié dans ces mystères, ainsi qu'Hercule & plusieurs autres personnages fameux. (Hero. Hiero.) Ces mystères se célébroient dans plusieurs temples, sous des noms différents, quoique tous se rapportassent au même objet. En Egypte, c'étoit les Orgies d'Isis & d'Osiris; en Thrace, c'étoit celles de Bacchus & de la mère des dieux; celles d'Athys & de Cybèle, en Phrygie; de Vénus & d'Adonis, en Chypre & en Phénicie; de Cérès, à Eleusis; de Diane, chez les Scythes; de Mythras, en Perse, &c. (Lafit. Mœurs de Sauv. Apul. Voyag. de Chand. dans l'Asie Min.)

(125) Cette espèce de magie s'appelloit Géotie. Les professeurs de ce culte n'avoient de correspon-

dances qu'avec les mauvais génies, & n'employoient leur ſcience qu'à faire du mal. (Héliod.)

(126) De tous les ſacrifices, aucun ne paroiſſoit plus utile que celui d'un prince. Lorſque le ſort le condamnoit à mourir, l'ordre étoit reçu avec des acclamations & toute l'expreſſion de la joie. Dans un tems de famine, tel fut le ſort du roi Damalder, qui fut mis à mort pour le ſalut de ſon peuple. Un autre prince, Olaus Trétetger, fut brûlé vif en ſacrifice à Waden. (Obſerv. de Briant).

Les prêtres de l'antiquité avoient pour certains nombres le reſpect le plus inviolable. Les Druides attribuoient quelque choſe de myſtérieux au nombre *neuf*. De-là leurs fêtes ſanglantes & leurs ſacrifices ſe célébroient en quelque pays tous les neuf ans; dans d'autres, tous les neuf mois, & continuoient pendant neuf jours : ailleurs, on immoloit tous les ans quatre-vingt-dix-neuf perſonnes au dieu *Swantowite*. Après leur mort, on les attachoit à des arbres, & on les y laiſſoit juſqu'à ce qu'ils fuſſent en putréfaction. Adam Bremenſis dit que, de ſon tems, on trouva, dans un bois de la Suède, ſoixante-dix cadavres dans cet état. (Obſ. de Bri.)

Anne, roi de Suède, ſacrifia à Adin neuf de ſes fils, afin d'obtenir de ce dieu de prolonger ſes jours. A Upſal, en Suède, on célébroit tous les ans un ſacrifice ſolemnel. On choiſiſſoit parmi les captifs, en tems de guerre, & parmi les eſclaves, en tems de paix, neuf perſonnes qu'on immoloit. Le ſacrifice finiſſoit par une fête, où l'on mettoit tout l'appareil

de ces tems barbares. On buvoit jufqu'à l'ivreffe : le roi & les premiers de la ville buvoient à la fanté des dieux. De-là l'ufage chez les premiers Chrétiens, en Allemagne, & dans les pays feptentrionaux, de boire à la fanté de Notre-Sauveur, des apôtres, &c. Mallet, dans fes Antiquités, fait remonter au tems des Anglo-Saxons l'ufage de boire à la fanté de quelqu'un. C'eft d'après une pareille coutume que les hiftoriens difent que Rowena, fille ou nièce de Hengeft, but à la fanté de Vortigern, roi des Bretons. Elle entra dans la chambre où étoient le roi & fes gardes, fit une profonde révérence, & lui dit : « *Soyez en bonne fanté, feigneur roi* ». Lorfqu'elle eut bu, elle préfenta fon vafe au roi, en fe mettant à genoux. Le roi le reçut, & but auffi à fa fanté. (Mœurs, Ufag. Cout. &c.) Cet ufage cependant, paroît remonter jufqu'au tems d'Homère.

Les Egyptiens avoient neuf divinités principales; huit repréfentoient les huit perfonnes fauvées dans l'arche : la neuvième étoit la colombe. On avoit confervé une pareille allufion dans les myftères d'Eleufis, en Samothrace & en Phénicie. Ces myftères fe font répandus en Europe : c'étoit la fuperftition des Druides.

Il arrive fréquemment que, lorfque les Tartares ont gagné une bataille, ils rempliffent neuf facs des oreilles qu'ils ont coupées à leurs ennemis. En 1696, l'empereur de la Chine défit un corps de Calmouks; les vainqueurs leur coupèrent les cheveux, & en firent neuf facs. (Rech. fur les Egypt.)

Lorſque les Eſpagnols ravagèrent l'Amérique, le nombre *douze* étoit ſacré chez eux en mémoire des douze apôtres. Pluſieurs d'entr'eux firent vœu de leur ſacrifier tous les jours douze Indiens.

(127) Pline parle d'une herbe qu'il étoit ſuffiſant, diſoit-on, de porter dans une armée pour la mettre en déroute, & tourne en ridicule cette ſuperſtition. Il demande où etoit cette herbe, lorſque Rome fut opprimée par les Cimbres & les Teutons. Pourquoi les Perſes n'en firent-ils pas uſage, lorſque Lucullus tailla leur armée en pièces? Pourquoi Scipion fit-il une ſi grande proviſion d'armes & de machines de guerre, lorſqu'une plante pouvoit lui ouvrir les portes de Carthage? (L. 2, c. 41).

(128) Strabon & Diodore de Sicile diſent que, lorſque les Druides avoient à parler d'affaires d'état, ils perçoient un homme par-derrière d'un coup de poignard, & tiroient leurs préſages de ſa façon de tomber & de la forme de la plaie. Tous les priſonniers de guerre étoient égorgés ſur des autels ou mis dans des cages d'oſier, pour être brûlés vifs en l'honneur des dieux.

Sur les bords du Rhin, lorſqu'un Gaulois ſoupçonnoit la fidélité de ſa femme, il l'obligeoit d'expoſer ſur les bords de ce fleuve l'enfant qu'il croyoit n'être pas à lui. Si cet infortuné étoit entraîné par le courant de l'eau, la femme étoit punie de mort, comme adultère; ſi, au contraire, il flottoit, & qu'il revint à ſa mère, qui le ſuivoit ſur le bord du fleuve, le mari, perſuadé de la chaſteté de ſon épouſe, lui

rendoit son estime & son amour. L'empereur Julien, de qui nous tenons ce fait, dit que le dieu de ce fleuve vengeoit l'injure faite au lit nuptial.

Dans quelques endroits de la Guinée, lorsqu'un prince change de demeure, on le fait savoir au peuple. Il n'est alors permis à aucun homme de coucher avec sa femme, sous peine de la vie, jusqu'au retour du prince, qui est de même annoncé dans tout le royaume. Ceci donne aux femmes un moyen d'accuser leurs maris lorsqu'elles en sont mécontentes, vu sur-tout qu'il n'y a point d'appel. (Journ. de Baltell dans l'abbé Prévost. Hist. Crit. des prat. superst. Colomb. vrai Théa. d'honn. Esprit des loix. Elém. d'hist. génér.)

(129) Ce fut en vain que les empereurs romains cherchèrent à abolir un usage aussi barbare. Il a existé dans quelques provinces des Gaules jusqu'à l'entière destruction du Druidisme.

(130) Lorsque Sévère partit pour l'expédition qui fut la dernière de sa vie, une de ces prêtresses lui dit: « *Seigneur, n'espérez pas la victoire & soyez sur vos* » *gardes contre vos propres soldats* ». Il fut assassiné pendant la campagne.

Marc-Aurèle demanda à ces prêtresses si l'empire resteroit long-tems dans sa famille. On assure qu'elles lui répondirent que celle de Claude seroit un jour la plus illustre. En effet, celle d'Aurèle n'exista pas long-tems.

Les Goths croyoient qu'il y avoit dans les femmes une vertu divine & prophétique. Elles étoient reçues

au conseil. On les consultoit sur les affaires d'état les plus pressantes. Voyez le rapport de Ganna, sur une fille prophétesse des Marcomans, peuples de la Germanie & des Gaules; & sur Villeda, autre prophétesse des Germains, citée par Tacite. (Essai de Wood sur le gén. & les Œuv. d'Hom.)

Le respect que les Germains avoient pour leurs femmes, ne venoit que de leurs connoissances dans les affaires domestiques. On leur confioit l'éducation de la jeunesse. La foiblesse du sexe qui le porte à la superstition qui, dans les tems d'ignorance, étoit respectée, est devenue chez les peuples policés un sujet de ridicule. La connoissance des plantes & des blessures faisoit une partie de leurs occupations. Leurs progrès dans la botanique & dans la chirurgie leur donnèrent une grande autorité dans ces tems de guerre & de pillage. Elles suivoient les armées au champ de Mars, & leur captivité étoit le plus grand malheur qui pût arriver. Les vues d'un état n'étoient jamais si bien appuyées, que lorsqu'on donnoit quelque femme de distinction en ôtage.

Les anciens Lacédémoniens, quoique continuellement occupés de la guerre & peu familiarisés avec les sciences & les arts, pour lesquels ils affectoient un mépris marqué, accordoient aux femmes des avantages tels qu'elles n'en avoient point de pareils dans aucune autre république de la Grèce. Les Spartes même, quoique gouvernés par des loix aussi sévères que celles que les moines ont souvent imposées, accordoient à leurs femmes l'abondance & le luxe.

Aristote

Ariſtote attribue leur reſpect pour le ſexe à leur caractère guerrier. L'amour de la guerre, dit-il, & l'amour des femmes ſe ſuivent. Les nations les plus belliqueuſes ont toujours été les plus portées aux plaiſirs de l'amour : & ſi, dans la fable, Mars eſt uni à Vénus, ce n'eſt pas l'effet d'une imagination purement chimérique, mais la ſuite d'un établiſſement plus ſolide. C'eſt de-là peut-être que les royaumes gouvernés par des reines ont toujours été plus fertiles en héros. (Ariſt. Obſ. polit. de Forſter).

(132) Chez les Druides, il falloit cueillir la verveine au lever de la canicule & au point du jour. On offroit enſuite à la terre un ſacrifice en expiation : on ſe ſervoit de fruits & de miel. Cette plante avoit la vertu de chaſſer la fièvre, de guérir toute eſpèce de maladie, & même de réconcilier les ennemis. (Plin. L. 25).

(133) Moyſe parle de l'hyſope comme d'une herbe dont on ſe ſervoit contre la lèpre & dans les cérémonies ſacrées.

(134) On faiſoit, avec beaucoup de pompe, une proceſſion au lieu où étoit cette plante (Le Guy). Les devins marchoient les premiers, & chantoient des hymnes & des chanſons en l'honneur des dieux. Suivoit un héraut qui avoit une baguette à la main; euſuite trois druides portoient les choſes néceſſaires pour le ſacrifice. Le chef des prêtres, habillé de blanc, fermoit cette proceſſion que le peuple ſuivoit en foule. Lorſqu'ils étoient arrivés au lieu marqué, le chef des Druides montoit ſur un chêne,

& coupoit le guy avec une faucille d'or. Les Druides le recevoient respectueusement dans le *sagum* (robe blanche). On immoloit deux taureaux blancs, & l'on faisoit la fête. On adressoit des prières aux dieux, ainsi que Pline le rapporte, afin que cette plante donnât la prospérité à ceux qui devoient y avoir part. On s'en sert encore aujourd'hui en Angleterre, dans les tranchées des enfants; & quelques praticiens de Londres en ordonnent l'usage. Mason, dans son Elfride, fait allusion au respect qu'on avoit pour le *guy*.

(135) Tous les peuples, dans l'état d'ignorance, étoient portés pour le merveilleux. C'est-de-là, ainsi que je l'ai dit, que, dans les tems lesp lus reculés, on avoit l'usage des enchantements; ils étoient connus des Egyptiens & des Grecs. Plusieurs de ces charmes subsistent encore chez les peuples de l'Europe les plus civilisés.

De nos jours, les prêtres d'Afrique ou marabouts font un commerce considérable en vendant des charmes, qu'ils appellent *grigris*. Leur usage est de répondre à toute question, de protéger contre la foudre, de prévenir les maladies, de procurer plusieurs femmes, de faciliter les accouchements, d'échapper au naufrage lors de la pêche & à l'esclavage en tems de guerre, enfin d'assurer le gain d'une bataille.

Barbot, dans la description de la Guinée, parle de Brack, roi du Sénégal, & sur-tout de ces grigris qui étoient fort communs chez les peuples de ce

royaume. (Hift. génér. des voyag.) Ils ont une fi grande dévotion pour les grigris, qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils poffèdent pour s'en procurer.

Le grigris eft ordinairement une feuille de papier, où font écrits quelques paffages du Koran. Il eft plié dans un linge, & couvert de la peau de quelqu'animal ou de cuir écarlate ou pourpre. Il eft quelquefois décoré de coquillages, d'écailles ou de quelqu'autre ornement.

On a ouvert deux grigris; l'un contenoit le 112e chapitre du Koran, & l'autre, quelques paffages de ce livre; fur-tout le fuivant, adreffé à la divinité: *Tu es mon maître, & tu m'as rendu puiffant fur tous les peuples & toutes les natious.* Ces grigris étoient probablement faits d'après les Phylactères des Juifs, qui étoient rôlés & couverts de parchemin, & qui contenoient quelques fentences de l'Ecriture. (Deut. VI, v. 8). Non feulement les Juifs les portoient, mais même les Pharifiens, plus encore que les autres, quoique par un motif d'hypocrifie. (Matth. XXIII, v. 5).

(136) Aucune maladie n'a fait naître plus de charmes que la fièvre; une méthode commune eft de courir neuf fois autour d'un buiffon, pendant neuf jours de fuite. Cet ufage tient au Druidifme. Neuf eft un nombre myftique de la plus haute antiquité.

Plufieurs perfonnes croient que fi l'on donne au malade une araignée, fans qu'il en ait connoiffance,

ceci devient un remède certain. D'autres ont la même opinion de la mouchure de chandelle.

De même les charmes sont fort en usage pour les maux de dents, sur-tout en forme d'amulettes, qu'on met au cou des enfants. D'autres se persuadent qu'un remède infaillible est d'ôter un ver qui rend la dent malade. Aujourd'hui même, il y a dans la capitale une femme qui abuse de la crédulité du public, & en tire des contributions considérables, en ôtant ce prétendu ver. Elle a, pour cet effet, des œufs de vers-à-soie, qu'elle fait faire éclore dans toutes les saisons. L'insecte ressemble d'abord à un petit ver; elle le montre adroitement après quelques opérations manuelles. Le malade alors, est convaincu de l'efficacité du remède. Cela cependant, peut produire un bon effet, l'imagination étant fortement frappée. Les indiens guérissent de même leurs malades; ils montrent un os ou quelqu'autre chose, qu'ils disent avoir ôté de la partie affligée. Souvent, lorsqu'une personne est attaquée de la crampe, on lui met une bague au doigt : mais pour que cette bague ait quelque vertu, il faut qu'elle soit faite d'un métal pris en cachette, & sans qu'on ait été découvert. Quelquefois encore les personnes attaquées de ce mal portent la palette d'un mouton; de-là cet os est appellé l'*os de la crampe*. Boyle ordonne, dans certaines maladies, de porter au cou un petit sac rempli de poudre de crapaud brûlé vif dans un pot qui n'ait point encore servi. Il donne aussi plusieurs moyens de prévenir les enchantemens. (Œuv. de Boy.)

(137) Van Swiéten, dans ses Commentaires (v. 3, p. 391), explique les différents noms qui caractérisent l'épilepsie. On a donné une infinité de remèdes pour cette maladie. Le plus fréquent parmi le peuple des environs de Londres, sur-tout dans la province d'Essex, est de couper le bout de la griffe d'un chat noir, afin d'avoir trois gouttes de sang qu'on met dans une cuillerée de lait de femme. Ce remède doit se répéter trois jours de suite. Si c'est un homme qui est attaqué de ce mal, il faut que la femme dont on prend le lait ait accouché d'une fille, & le contraire si c'est une femme. Ce remède reste sans effet, si le malade en a connoissance. Il faut encore que le malade descende trois marches d'un escalier, trois fois par jour, pendant trois jours consécutifs. Ce nombre, qui est la racine de neuf, est en grande réputation chez les francs maçons.

(128) Le docteur du Moulin parle du plus grand abus qui se commette en ce genre : ce sont les sachets *anti-varioliques*, à deux guinées la pièce. On les porte au cou, les hommes sur la poitrine & les femmes sur le nombril. La nuit, ces sachets ont le même effet, quoique sous l'oreiller, où l'on recommande de les mettre. On leur attribue la vertu de prévenir la petite vérole.

(139) L'usage de l'attouchement royal commença sous le règne d'Edouard-le-Confesseur, vers le milieu de l'onzième siècle.

(140) Wiseman, chirurgien du roi Charles, a écrit en faveur de ce remède.

(141) Pline & plusieurs historiens de l'antiquité, disent qu'à Rome méme, plusieurs femmes furent métamorphosées en hommes.

(142) Fulgose rapporte que, sous le règne de Ferdinand premier, roi de Naples, Louis Guarna, citoyen de Saleine, eût cinq filles. Les deux aînées, appellées *Francisca* & *Carola*, âgées de quinze ans, trouvèrent chez elles un tel changement, qu'elles prirent des habits d'homme, & les noms de François & de Charles.

(143) Une portugaise de famille noble, appellée *Marie Pachéca*, fut métamorphosée en homme; elle changea d'habit, & s'appella *Manuel Pachéca*. Elle fit ensuite un voyage aux Indes, fut un bon soldat, & se comporta avec courage & honneur. A son retour, elle se maria à une dame de distinction; mais elle n'eut point d'enfans. (Amat. Lusi. Consf. Med. Cent. 2, aura 39).

(144) Dans la ville de Rheims en France, en 1560, une fille, âgée de quatorze ans, montra des signes d'un sexe différent. Lorsque ses parents en furent informés, l'autorité ecclésiastique la fit changer de nom & d'habit. (Paræ. L. 4, c. 5).

(145) Donat dit qu'en 1574, dans la ville de Spoletto, une fille, âgée de dix-huit ans, fut métamorphosée en homme. Il ajoute » *que plusieurs habi-* » *tants de la ville peuvent l'attester*. (De Hist. Mir. L. 6, p. 298).

(146) Aucune espèce d'imposteur n'a eu plus de

ſuccès que les *Water conjurers* dont l'Angleterre eſt remplie.

(147) Fréderic Hoffman finit ſon excellent chapitre *de Diaboli potentiâ in corpore* par ces mots: « *Neque dubitamus, fore ut in poſterum ejus potentia* » *ludibria que magis magiſque evaneſcunt. Clarior* » *enim lux veritatis ubique in animis hominum cœpit* » *explendeſcere, florent artes & ſcientiæ, rationis cul-* » *tura ubique accuratiſſime ſuſcipitur* ». (Tom 5, Mit. de Banière. Antiq. Grec. de Potter, &c.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la Table.